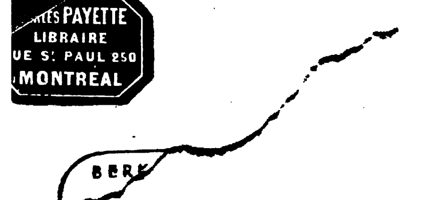



AYETTE
AIRE
AUL 250
REAL




PAYETTE
LIBRAIRE
UE S! PAUL 250
MONTREAL
BERK

SOUVENIRS

D'UN

EXILÉ CANADIEN.

PAR

F. B. SINGER, Notaire.

Montreal:
IMPRIMÉS PAR JOHN LOVELL.
1871.

PRÉFACE.

La vie de l'homme, a dit un grand poète moderne, est un livre intéressant pour quiconque sait en feuilleter les pages! O abîme du cœur humain, qui peut sonder tes sombres profondeurs! O mélange inconcevable de grandeur et de misère! Créé à son image, Dieu t'a-t-il fait battre, pour marquer comme un cadran, les vicissitudes de son éternité? Profond mystère que jamais la philosophie de l'homme ici-bas ne pourra pénétrer!!!! Mais prenons l'homme dans son individualité, et suivons-le dans les sentiers de cette vie mortelle. Ah! que d'épines aigües croissent au milieu des quelques roses éphémères de son existence. O cœur humain que de larmes douces ou amères, tu fais verser à celui qui sait faire jouer tes fibres secrètes! Tantôt pur et calme comme l'azur limpide d'un ciel étoilé, tu t'épanouis au souffle des émotions douces; tantôt irrité comme le flot courroucé de l'Océan qui gronde, tu t'élèves, toute gonflée, tu bondis, tu te brises sous le souffle impur des passions malheureuses.

Jean Jacques Rousseau a fait des confessions, mais bien différent du philosophe génevois qui écrivit sa vie après avoir rempli l'univers de ses chefs-d'œuvre ; je viens, moi, le plus déshérité de la création et inconnu au monde littéraire, lui tracer le tableau d'une existence malheureuse, d'un pauvre exilé politique, qui mourut abandonné, loin du ciel qui l'avait vu naître, et le seul encore de ma patrie, tâcher d'intéresser mes compatriotes à ses malheurs.

Que suis-je relativement aux grands génies dont je veux suivre la trace ? Un atome imperceptible perdu au milieu de la création.

Mais quelque place minime que j'occupe parmi les êtres créés, je suis confiant dans les paroles de l'auteur de Jocelyn qui a dit : que jamais on ne secoue le cœur de l'homme sans qu'il en tombe des pleurs, et que tout homme peut devenir le sujet d'un drame intéressant pour quiconque sait pénétrer jusqu'au fond de son cœur et le suivre à travers les divers phases de la vie, depuis le berceau jusqu'au tombeau.

O cher lecteur, si je t'ennuie
Pardonne-moi, je t'en supplie....
Pense au héros, non à l'auteur,
Accorde une larme au malheur ! ! !

Et puis, cher lecteur, nos villes et nos villages, nos lacs et nos montagnes sont privés de cet intérêt historique qui fait le principal aliment des écrivains d'outre-mer qui à chaque pas, buttent pour ainsi dire, sur une histoire de six mille ans d'existence.

Le Canadien n'a pour toute ressource que son imagination. Il faut qu'il soutienne son récit par d'éternelles fictions. Telles sont les causes qui empêcheront pour longtemps notre littérature d'avancer aussi rapidement que nous pourrions l'espérer. Mais faudra-t-il jeter, de dépit, notre lyre, et condamner du même coup l'avenir littéraire de notre pays? Nous ne le croyons pas, et malgré les obstacles innombrables qu'il nous faille surmonter, nous devons, en courageux soldats de l'avenir, lutter contre l'aridité de notre histoire, et nous efforcer de faire jaillir des cendres du cacique, de nos grands lacs et de nos forêts vierges, des récits qui puissent, au moins, aplanir ces difficultés à la postérité.

F. B. S.

SOUVENIRS

D'UN

EXILÉ CANADIEN.

UNE RENCONTRE.

Par un de ces jours brûlants des tropiques, qui invitent l'étranger à aller se reposer aux pieds des Andes, un voyageur à la taille droite, souple et élancée, vêtu d'un habit de toile grise, portant un chapeau panama à larges bords et des souliers rouges et poudreux, cheminait silencieusement sur les bords sablonneux de la mer pacifique.

Le soleil, comme une gerbe de feu électrique, venaient de franchir à l'orient le sommet neigeux des Cordillières; ses rayons argentaient le dos éblouissant des vagues dont les ondulations, roulant sur la plage blanche et unie, faisaient entendre leur clapotement doux et monotone. Une brise tiède, aromatisée par les exhalaisons de la Flore printannière, agitait le feuillage épais et verdoyant des cyprès et des

nopals dont sont courronnées les cimes altières du Pichincha. Les oiseaux faisaient entendre de toutes parts la suave harmonie de leurs chants.

Cependant cet homme semblait insensible aux mille beautés dont la nature semblait vouloir faire parade ce jour-là.

Ses regards étaient remplis d'une tristesse indéfinissable. Quoique jeune encore, de légères rides sillonnaient son front large et intelligent. On voyait que cet homme avait dû beaucoup souffrir; sa figure était cuivrée par les feux de la zône torride et une barbe démesurément longue tombait noire comme la nuit sur des épaules qui annonçaient une force athlétique.

Je le suivais depuis un quart d'heure, quand il s'arrêta soudain, tourna ses regards vers la haute mer, tendit les bras vers je ne sais quel objet imaginaire de ses rêves, fit un geste de désespoir, soupira, essuya une larme qui coulait sur sa joue bronzée et continua sa route.

Il marcha ainsi pendant une heure, accablé sous le poids de ses tristes pensées. Il était arrivé dans un de ces bosquets tels que l'Amérique équatoriale peut seule en produire. Il se trouvait sous une forêt de bois d'acajou dont les branches flexibles, épaisses et serrées formaient

de délicieux ombrages, de lauriers roses dont les fleurs embaumaient cette terre féerique et antique des vieux Lucas.

Il alla s'asseoir sous un sycomore séculaire, en face de la mer, qui aiguillonnée par les vents alizés de dix heures commençaient à se soulever comme un coursier auquel son cavalier donne de l'éperon.

Il portait un havresac passé en bandouillière sur ses épaules: il le déposa sur la mousse moëlleuse qui formait à ses pieds un tapis vert émaillé de petites fleurs blanches, l'ouvrit et en tira, une boîte de sardines à l'huile, du pain, du fromage et une bouteille de vin à laquelle il fit subir une assez forte soustraction.

Après ces libations préliminaires, il tira de sa poche un couteau poignard avec lequel il ouvrit la boîte de sardines et il se mit à manger.

Quand il eut terminé son œuvre gastronomique, et au moment qu'il allait se remettre en route, je m'avançai rapidement sur son passage et le saluant :

Buenos dies, caballero, lui dis-je, en langue espagnole.

Buenos dies, Senor, me répondit-il, dans la même langue.

Hace mucho calor, continuai-je. (Il fait très chaud.)

Si Senor, hace mucho calor, (oui, monsieur, il fait très chaud).

Quiere Vd. comer y beber un vaso de vino conmigo ?

Il me demandait si je voulais manger et boire un ver de vin avec lui.

Si Senor, quedo à Vd. muy agradecido—je lui répondis—oui, monsieur, je vous suis très reconnaissant.

Sur ce, il me présenta une coupe d'argent, me passa sa bouteille de vin et me dit de son sourire triste et mélancolique, buvez, monsieur. Je versai dans mon verre un peu du nectar qu'il m'offrait et le tendant vers la mer, je m'écriai : Puisse cette santé, ô mes compatriotes, vous réveiller de l'engourdissement où vos préjugés vous ont plongés.

Le pauvre étranger me regarda étonné de ma santé, et retomba dans une profonde rêverie.

Je lui adressai plusieurs fois la parole pour le tirer de cette espèce de somnolence, mais il était tellement absorbé dans ses pensées, qu'il semblait ne rien entendre au-delà de sa sphère.

Diable d'homme, dis-je, comment m'y prendrai-je, pour le faire causer ?

Tout en me faisant cette question je considérais, avec admiration, cette figure sur laquelle

brillaient mille sentiments mêlés de noblesse, d'intelligence et de mélancolie douloureuse, je n'osais le tirer de cette méditation, qui semblait, à cette heure absorber toutes ses facultés intellectuelles et morales, je fis cependant un effort sur moi-même et lui dis :

Auriez-vous la bonté d'enseigner à un pauvre Canadien exilé, et à peu près égaré dans ces lieux, la route qui conduit à Santiago ?

A cette demande, il se dressa sur ses jambes, comme mû par un ressort invisible, me regarda pendant une ou deux secondes de son œil noir, vif et perçant, et sortant comme d'un profond sommeil il me dit :

Ne m'avez vous pas dit que vous étiez Canadien ?

Cette question m'était adressée en français.

Oui, monsieur, répondis-je dans la même langue.

A peine avais-je terminé qu'il me sautait au cou, m'étreignant convulsivement sur son cœur.

Quoi ! me dit-il, mes oreilles ont-elles bien entendu, ou n'est-ce encore qu'une vaine illusion ! ! O mon Dieu, serait-il possible, qu'après tant d'années d'exil je retrouverais un de mes bien-aimés compatriotes ? Un être qui a vécu sous le même ciel que moi, un homme qui

a été témoin des déchirements douloureux de notre malheureuse patrie !

Oui, monsieur, je suis Canadien, et je ne saurais vous exprimer quel bonheur j'éprouve de voir là devant moi, un homme, que dis-je un frère, qui a respiré le même air que moi, qui a vécu sur le bord des mêmes fleuves, qui a senti battre son cœur sous les mêmes forêts vierges, qui m'ont prêté leur ombrage, sous l'ombre des mêmes clochers qui ont fait retentir les airs de leurs exclamations de sainte allégresse au jour de notre naissance.

Alors si vous eussiez vu la joie de cet homme vous l'eussiez pris pour un fou : il courait, il faisait entendre de frénétiques hourrahs ! Puis il vint à moi, et me serrant les doigts à me les broyer, buvons, dit-il, tous deux ensemble à la patrie absente, et, si le temps vous le permet, causons.

Très bien, causons, dis-je, et faites-moi l'honneur de me dire comment vous vous nommez, et de quelle partie du Canada vous venez ?

Mon nom est H. B. Hamelin, et je suis natif du comté de Huntingdon.

Et moi, dis-je, je me nomme Charles Deschamps, et je vis le jour à Laprairie.

A Laprairie, s'écria-t-il, mais ce n'est qu'à une demi-heure de mon village.

Et, quel est ce village, monsieur ?

Non, non, pas à présent, dit-il. Mais plus tard je vous ferai connaître le nom de mon village.

—Et vous m'apprendrez aussi, sans doute, quelle fatale destinée vous a jeté sur ces plages, car, quand vous marchiez, tout à l'heure, vous paraissiez bien malheureux ?

Ah ! oui, cher monsieur, bien malheureux, allez. J'ai souvent désiré que la mort mit un terme à la douleur qui me brise le cœur ; mais Dieu n'a pas voulu m'accorder cette grâce. Il fallait que je busse jusqu'à la lie mon calice d'amertume.

Est-ce qu'il y aurait de l'indiscrétion de ma part, dis-je, à vous demander le récit de vos aventures ?

Oh ! mon cher ami (permettez que je vous appelle de ce doux nom) épargnez-moi, je vous en supplie, car vous raconter ma vie, c'est raviver toutes les plaies encore saignantes de mon cœur. Attendez, peut-être un jour, je pourrai tout vous dire sans mourir, mais aujourd'hui je me sens incapable de le faire ; mon cœur est encore trop malade.

Bien, dis-je, supposez que je n'ai rien dit, et parlons d'autres choses.

Tenez, me dit-il, après quelques moments de réflexion, demain vous saurez ma vie entière.

O mon ami, remettez ce récit à plus tard ; je ne voudrais pas passer le scalpel sur des plaies encore vives.

Je le sais, me dit-il, mais ma résolution est prise, et puis, voyez-vous, il est de ces douleurs qui ne s'effacent jamais, et je sens que la mienne ne s'apaisera que dans ma tombe. Ainsi, demain matin, venez à sept heures, là haut sur le sommèt des Andes. Nous serons plus près du ciel, et celle que je pleure ne pourra que mieux m'entendre.

Merci, mon ami, demain je ne manquerai pas à notre rendez-vous.

Nous descendîmes des Andes ; le soleil des tropiques, brûlant jusqu'à son coucher, dorait les sommets neigeux de toutes les montagnes du Chili.

Arrivés à Santiago, nous nous séparâmes, nous disant adieu jusqu'au lendemain.

Oh ! que cette nuit me parut longue ! que j'avais hâte de me retrouver avec cet homme dont la vie, quoique peu avancée encore, semblait avoir été éprouvée par tant de vicissitudes.

Enfin le jour tant désiré commença à filtrer à travers les carreaux brisés de ma chambre. Je

me jetai hors de mon lit et ayant fait rapidement ma toilette, je descendis à la cuisine où je pris une tasse de café; puis je demandai à Pablo des mets pour la journée, et deux bouteilles de vin.

Quand il eut mis ces effets dans mon sac de voyage, je saisis mon fusil, et sortant aussitôt, je me dirigeai vers la montagne.

J'arrivai bientôt sous les lauriers fleuris sous lesquels nous nous étions donné rendez-vous, mais mon nouvel ami n'était pas encore arrivé.

J'attachai mon sac à la branche d'un arbre et je m'avançai, avec mon fusil, dans l'épaisseur de la forêt; à peine avais-je fait trois arpents que je vis sortir d'un taillis, un énorme sanglier des Andes, un peu moins gros que ceux d'Europe: je portai aussitôt mon fusil à l'épaule, et visant au cœur, je mis le doigt sur la détente: le coup partit.

Le sanglier que je n'avais fait que blesser, se précipita sur moi: je n'eus que le temps de me jeter derrière un arbre déraciné par la tempête: il vint s'arrêter furieux près de l'arbre. Alors je lui envoyai ma seconde charge à bout portant, mais, soit que dans ma précipitation je l'eusse mal ajusté, soit que la crainte eût fait un peu dévier le coup, l'animal, après être tombé, se releva plus terrible, et d'un bond sauta par des-

sus l'arbre ; c'en était fait de moi ! ! je fermai les yeux attendant paisiblement le coup qui devait me donner la mort.

Cependant rien ne vint, et en ouvrant les yeux, j'aperçus mon ami, un poignard sanglant à la main, et me souriant tristement.

Cher ami, dis-je, je commence cette journée par vous devoir la vie, car sans vous, j'étais un homme mort. Veuillez donc me raconter ce qui s'est passé depuis mon évanouissement.

Quand vous avez tiré le dernier coup de fusil, j'étais à dix pas derrière vous, et comme le sanglier allait vous éventrer, je le saisis à la gorge et lui plongeai deux fois mon poignard dans le flanc ; et maintenant regardez, le voilà qui agonise.

En effet, je le vis à quelques pas de moi qui agonisait.

Ce sanglier avait environ quatre pieds de longueur, et pouvait peser de cent cinquante à deux cents livres.

Hamelin lui ouvrit le ventre, en fit sortir les entrailles et le coupa en deux. Il alla ensuite chercher de l'eau d'une source qui jaillissait du rocher et le lava.

Que voulez-vous faire de cette viande, lui demandai-je ?

Parbleu ! je veux que nous en goûtions. Rien n'est plus savoureux que la chair de cet animal.

Ah ! dis-je, mais comment ferons-nous pour l'emporter jusqu'à la ville, puisque nous n'avons pas de chevaux.

Il me regarda en souriant. Il faut d'abord déjeûner, dit-il, ensuite nous songerons à ce qu'il faudra faire du reste ; et prenant son poignard qu'il avait déposé par terre, il se mit à couper des tranches de cette viande. Quand il en eut une quantité suffisante, il les saupoudra de sel et de poivre. Ensuite il alluma un grand feu et quand le bois fut brûlé, il rassembla les tisons et étendit ses tranches sur cette espèce de gril improvisé, les arrosant de temps en temps d'un excellent beurre frais qu'il avait eu soin d'apporter avec lui. Il s'en exhala bientôt une odeur et un fumet propres à exciter l'appétit du gastronome le plus difficile.

Quand la cuisson eut à peu près atteint sa perfection, il l'arrosa de vin. Enfin il retira son plat du feu et le déposa sur des feuilles de bananier.

Il me fit signe de m'asseoir sur l'herbe, et nous nous mîmes à manger. Je vous avouerai franchement, cher lecteur, que jamais auparavant je n'avais fait un repas aussi succulent.

Le repas terminé, il creusa un trou de deux pieds de profondeur dans le flanc de la montagne, couvrit le fond de cette fosse des cendres du foyer éteint, y coucha les restes mortels de l'infortuné sanglier qui avait failli me tuer au lieu de me nourrir de sa chair, les sala légèrement et les couvrit de terre.

Maintenant, dit-il, fumons : et si jamais il nous prend fantaisie de revenir en ces lieux, nous y trouverons un repas tout prêt et cent fois meilleur que celui que nous venons de faire, car ainsi préparée, voyez-vous, cette chair acquiort un goût digne du palais le plus rebelle.

Et qui donc vous a appris toutes ces choses, dis-je ?

Hélas ! cher ami, le besoin est un bien grand maître, lui seul m'a enseigné le moyen de ne pas mourir de faim, alors que les sbires du gouvernement anglais me traquaient comme une bête fauve.

Chaque parole de cet homme étrange m'étonnait et excitait de plus en plus dans mon cœur le désir de connaître les diverses péripéties de cette existence malheureuse.

Nous nous éloignâmes un peu du lieu du banquet, et tirant nos pipes et notre tabac canadien, nous fumâmes avec délices, tout en regardant

piramider capricieusement dans le ciel bleu, la fumée de nos calumets.

Quand nous eûmes payé notre tribut au Dieu des fumeurs, Hamelin me fit le récit de ses aventures à peu près dans les termes suivants :

ENFANCE DE HAMELIN.

Le voyageur qui passe à St. Philippe, petit village qui s'élève en amphithéâtre sur deux collines, ne peut s'empêcher de remarquer à quelques centaines de verges du vieux temple gothique du hameau, sur une éminence de quelques mêtres, tout près du ruisseau qui déroule en cet endroit ses tortueux anneaux, à travers les prairies verdoyantes, dont il réfléchit les fleurs, le sommet des côteaux et l'azur du ciel, une vaste maison grise, couleur sombre, aux soliveaux meurtris, hachés, troués à coup de crosses de fusil et de bayonnettes : c'est dans cette maison que demeura le colonel de Salaberry, avec les principaux officiers de son armée, durant l'hiver qui précéda la bataille de Chateauguay, combat à jamais glorieux pour notre nation et dont le souvenir se conserve encore vivace dans la mémoire des braves guerriers de ce temps-là dont quelques-uns vivent encore aujourd'hui, en l'année 1852.

Cette maison d'un aspect triste et sévère ressemble à ces antiques châteaux de l'Armorique qui rappellent une autre époque, et qui tiennent tout à la fois de la barbarie et de la civilisation.

Une porte épaisse faite de chêne et bardée de fer s'ouvre maintenant sur un petit jardin potager où poussent des arbres fruitiers, des légumes et des fleurs: quelques oiseaux viennent le printemps y chanter, un jour ou deux, leurs éphémères amours, mais jamais ils n'y font leurs nids.

Cette porte qui, le matin, reçoit les lueurs de l'aurore à travers les immenses forêts de sapins et de bouleaux qui étendent, à l'horizon, le vert rideau de leur feuillage, était l'entrée principale des héros canadiens de 1812.

Au nord est un puits aux eaux douces, pures et rafraîchissantes, plus loin, et formant avec la maison et le jardin, un triangle rectangle se trouve une remise qui menace ruine : derrière celle-ci une grange, une étable, une prairie bordée d'ormes gigantesques et de noyers séculaires, un vieux moulin à scie, courbé sous le poids des années et s'écroulant sur la chute que forme en cet endroit le ruisseau, complètent à peu près ce tableau.

C'est dans cette maison que le 4 juillet 1820, je suis né.

Quand je pris place au banquet amer et douloureux de la création, l'auteur de mes jours dormait sa nuit et son sommeil.

B. Hamelin, mon père, naquit le 14 novembre 1796, de Catherine Delatour et de F. Hamelin, hanovrien, venu en Canada en 1794 au service de l'Angleterre, employé ensuite en qualité d'agent par la Société du Nord-Ouest.

Mon père était le plus jeune de la famille qui se composait de cinq enfants. Il avait reçu de la nature un cœur sensible, noble et généreux, une rare mémoire et beaucoup de jugement. Ses parents néanmoins, vu la difficulté alors de se faire instruire en Canada, ne lui firent donner qu'une éducation médiocre. Ne pouvant donc aspirer aux hautes charges que procure seule une bonne éducation, il employa tous ses talents au perfectionnement de l'agriculture, et ses efforts se virent couronnés d'un succès tel qu'il tripla en peu d'années la valeur de ses fermes, et fut indubitablement devenu le plus riche cultivateur du comté, si une mort prématurée ne l'eût soudain moissonné au milieu de ses plus beaux projets d'avenir.

Il avait malheureusement trop d'ambition. Il se mit en tête de bâtir, sur le ruisseau, un moulin pour scier, pour moudre et pour carder. Une

fois son plan arrêté, il fit un voyage à Montréal pour avoir un architecte : il en trouva un, c'était un anglais du nom d'Henderson : il coucha à la ville, et le lendemain il arrivait à la maison avec cet Henderson.

Maudit soit le jour où cet homme entra chez nous, car il devait causer la mort de mon père et la sienne.

Pendant un mois l'ouvrage marcha rapidement, mais ensuite Henderson, qui avait fait des amis au village, se relâcha peu à peu de son activité première, puis il commença à s'absenter sous divers prétextes, d'abord une heure, puis deux heures, puis des semaines entières.

Si mon père eût eu plus de fermeté, il eût chassé cet ivrogne, mais il était d'une douceur et d'une tolérance inouies. Il souffrit tout sans rien dire, mais sa santé s'altéra, car il lui fallait souvent lever seul des morceaux de bois, au-delà de ses forces. Aussi, dans l'automne il tomba malade, et continua néanmoins à travailler, malgré les prières de ma mère. Cette maladie ainsi négligée dans ses commencements devint incurable, et les médecins, appelés trop tard, déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir de le sauver.

Il fallait donc se résigner à la mort. Mon



pauvre père s'y résigna avec toute la foi d'un vrai chrétien.

Douze jours avant de mourir, il perdit mon frère Maximilien, son fils premier-né, et la douleur qu'il éprouva de cette perte accéléra la fin de ses jours, car il idolâtrait cet enfant.

Enfin le jour fatal arriva, et sa belle âme désormais affranchie des misères de cette vie, s'envola pure et sainte vers la céleste patrie.

Huit jours après sa mort, Henderson se noyait en voulant traverser la digue du moulin. Cet homme, dont le gosier était toujours altéré, mourait dans l'élément qui seul pouvait rafraîchir sa poitrine brûlée par l'eau de vie.

Après la perte successive de ce qu'elle avait de plus cher au monde, ma mère était devenue inconsolable. On craignit pendant quelque temps pour ses jours. Vingt fois le jour elle parcourait les vallons qui entourent le domaine paternel, faisant retentir les échos des bois de ses cris et de ses larmes.

Plusieurs m'ont dit l'avoir vue agenouillée sur la pierre froide et humide du cimetière sous laquelle reposaient les restes mortels de son époux et de son fils ; et là, immobile comme une statue d'airain, gémir, sangloter et prier des nuits entières. O fragilité des choses humaines !

O inconstance de la fortune ! Quelle douleur subite et navrante ! quelle douleur inexprimable ne doit pas laisser dans le cœur d'une mère jeune et sensible, la perte d'un époux, la perte d'un fils premier-né !

Que lui restait-il désormais dans le monde ? Un vide terrible venait de se faire autour d'elle, et l'avenir apparaissait à ses yeux sous les couleurs les plus sombres.

Il lui fut impossible de demeurer dans des lieux, qui, à chaque pas, à chaque instant du jour, renouvelaient ses chagrins, en lui rappelant mille souvenirs de bonheur goûté dans des temps plus heureux. Elle quitta donc cette demeure témoin de tant d'infortune et de cuisants souvenirs. Elle loua ses fermes et alla se réfugier auprès d'une de ses sœurs nommée Cécile.

Cette sœur était mariée au frère de mon père, alors riche négociant. Elle était d'un caractère doux et charmant et d'une rare beauté. Ces cheveux étaient du noir le plus pur et se tordaient autour de ses tempes comme une tresse de soie. Elle avait des yeux si beaux, si doux, si mélancoliques qu'on eut dit une de ces divinités qui apparaissent dans les songes délirants du poète, météore subite dont il cherche, mais en vain, à son réveil, à reproduire l'idéale image.

Aujourd'hui que vingt ans ont couvert son tombeau du manteau de l'oubli, je la revois encore aussi fraîche, aussi vermeille que si elle était morte d'hier. Oui, il me semble voir se dessiner sa blanche silhouette sur le sentier blanchi qui conduisait au vieux temple, alors qu'elle et ma mère allaient porter des fleurs aux pieds de la Madone.

Quand elle vit ma mère, elle fondit en larmes ; mais ma mère ne pleurait plus, l'excès de la douleur avait tari ses pleurs. A sa maigreur, à sa pâleur de spectre on voyait qu'une sinistre catastrophe avait bouleversé son existence.

Ma tante fit tout ce qu'elle put pour la distraire et la consoler.

Elles faisaient ensemble de longues promenades à pieds dans la campagne alors si pure, si fraîche, si belle. Ou bien elles allaient s'entretenir sur les bords du petit ruisseau qui serpente entre deux collines couronnées de verts sapins, d'épinettes rouges et de noisetiers aux barbes aigües, et là leurs cœurs s'épanchaient. Ma tante trouvait toujours mille paroles consolantes pour calmer la douleur de ma mère.

Elles passaient ainsi de longues heures à rire ou à pleurer, selon le sujet de la conversation et souvent les grandes ombres de la nuit ou le premier scintillement des étoiles interrompaient

seuls leurs longs entretiens. Alors elles s'en retournaient à la maison, plus gaies, se reposer pour recommencer le lendemain.

Bien des jours s'écoulèrent ainsi, mais la douleur de ma mère, comme un feu mal éteint sous les cendres, renaissait à la première occasion.

Cependant grosse de moi, le temps de ses couches approchait et bien que sa douleur se fût un peu calmée, et qu'elle eût résolu de s'en retourner chez elle, ma tante la pria si instamment de rester avec elle pour l'époque qui devait me donner le jour, qu'elle consentit enfin.

Les quelques semaines qu'elles avaient passées ensemble avaient cimenté davantage les liens de leur amitié, et désormais leurs vies, comme deux ruisseaux dont les eaux, coulent dans le même lit, éprouvaient partout le besoin d'être ensemble.

Vingt jours après, (c'était un dimanche, le 4 juillet 1820), je vins au monde.

Après tant de vicissitudes éprouvées dans sa grossesse, tant de larmes versées sur les objets chéris qu'elle avait perdu, l'enfant qu'elle venait de mettre au monde devait conserver toute sa vie une empreinte indéfinissable de tendresse et de mélancolie douloureuse. Pauvre et malheureux enfant, que me restait-il dans l'univers ! Il me restait ma mère ! O lecteur, quel nom con-

solant que celui d'une mère ! Quel foyer brûlant d'amour ! Quelles sollicitudes pour ceux que ses flancs ont portés, que son sein a nourris ! Quel dévouement ! Quel enivrement céleste ! Quelles douces larmes ! Qui de vous, ô lecteur, ne les a pas senties couler sur son front ces larmes divines, au jour des tribulations et des inquiétudes de la vie !

De cette époque si reculée de ma vie, j'ai conservé une lettre que ma mère écrivait au curé Pigeon. Voice ce qu'elle lui disait :

CHER MONSIEUR,

Je viens de mettre au monde le petit orphelin que le ciel m'a donné, pour me consoler de la perte de celui que j'ai tant aimé, tant pleuré et que lui le malheureux enfant ne connaîtra jamais. Veuillez, ô mon protecteur, lui servir de père. Qu'il trouve en vous ce qu'il a perdu ; soyez son appui, son conducteur dans cette carrière si épineuse de la vie qui vient de s'ouvrir pour lui. L'enfant est petit, faible, et d'une santé peu rassurante, je désirerais donc qu'il fût porté demain sur les fonds baptismaux. Adieu. Daignez venir ce soir, je vous attends.

Votre protégée,

CATHERINE HAMELIN,

Née DELATOUR.

Je fus donc le lendemain porté à l'église du hameau et baptisé.

A l'âge de trois ans, il m'est arrivé une aventure qui faillit me conduire au tombeau. Plût au ciel que je fusse mort alors ! Hélas ! j'eusse ignoré bien des malheurs, bien des trahisons ; mais la cruelle destinée, qui avait planée triste et sombre sur mon berceau n'était pas encore accomplie. Il me fallait vivre pour boire jusqu'à la lie le calice d'amertume !

Ah ! la somme des maux de la vie peut-elle jamais se racheter par les quelques joies passagères dont nous jouissons ; non, non, la vie ne saurait jamais être un bien, puisqu'elle ne peut procurer à l'être le plus privilégié, le plus favorisé de la fortune un instant du vrai bonheur !

C'était au temps de la moisson. J'étais demeuré seul avec Jacques, vieux domestique de la maison. Tous les habitants étaient au champ. Jacques était occupé à faire la cuisine.

Pendant qu'il préparait, au dehors, le dîner, je m'avisai d'aller porter des copeaux secs sur le feu. Malheureusement je m'en approchai trop et l'élément destructeur gagna mes habits et m'eût bientôt réduit en cendre si Jacques, qui m'entendit pousser les hauts cris, ne fût accouru

soudain et ne m'eût jeté dans une cuvette remplie d'eau qui heureusement se trouvait auprès du feu.

J'en fus quitte pour quelques légères brûlures. Mais quel coup terrible, quelle nouvelle foudroyante, c'eût été pour ma pauvre mère qui était absente, si, à son retour, elle n'eût trouvé de moi que quelques restes brûlés et quelques lambeaux noircis.

Quand elle fut de retour et qu'elle eut appris ce qui m'était arrivé, elle se jeta aux pieds d'un crucifix, et remercia Dieu de m'avoir sauvé la vie, promettant de ne me plus jamais quitter à l'avenir.

Cependant le temps qui adoucit les douleurs les plus fortes et les plus puissantes avait fermé les plaies du cœur de ma pauvre mère. Elle avait recouvré la santé et avec elle, un teint frais et coloré. Elle venait d'atteindre sa trentième année, mais personne ne lui eût donné plus de vingt ans. Hélas ! quelques jours encore et le malheur flétrira tous ces charmes.

Déjà de nombreux prétendants se présentaient pour l'épouser. Elle leur résista longtemps, décidée qu'elle était de ne plus se remarier, mais enfin, conseillée par ses parents qui s'apercevaient que sa fortune diminuait de jour en jour,

et qu'il lui fallait quelqu'un qui prit soin de ses intérêts, elle consentit enfin à convoler à de secondes noces. Elle devint, en conséquence, tous les jours plus attentive aux égards qu'avaient pour elle plusieurs riches propriétaires de l'endroit qui recherchaient son alliance.

Du nombre de ceux-ci se trouvait un sculpteur nommé J. Bériau. Ce monsieur était de l'Isle Jésus et avait, conjointement avec M. St. James, sculpteur comme lui, entrepris les ouvrages de l'église St. Philippe. Il pensionnait chez mon oncle, F. Hamelin, où il s'était souvent rencontré avec ma mère. La douceur encore plus que la beauté de celle-ci avait attiré ses regards. De plus ma mère était riche et dans la vie simple et matérielle, cette dernière considération n'est jamais sans quelque poids.

Cet homme avait trente ans, une taille de cinq pieds et dix pouces, mince, droite, des cheveux noirs, des yeux bleus, une figure brune et régulière. Il était franc dans ses transactions, et possédait au suprême degré cette politesse exquise qui fait le charme des sociétés civilisées. Habile architecte, célèbre sculpteur, on trouve encore partout dans beaucoup de nos églises de campagne les traces de son génie. Voilà pour le physique et les talents ; mais il y avait chez

cet homme deux êtres quant au moral : Eprouvait-il quelques contrariétés, sa bile s'échauffait, et il devenait la proie d'une colère terrible, épouvantable. Au contraire avait-il réussi dans ses entreprises, il était alors d'une humeur charmante, et pouvait donner la moitié de son cœur à quiconque le lui eut demandé. Dans ces instances de courtes jouissances, toute la famille s'épanouissait mais ces moments n'étaient que d'éphémères éclairs sortis d'un ciel chargé d'orages. Il y avait en lui deux principes, celui du bien qui fait faire aux hommes des actions dignes du ciel, et celui du mal qui les ravale à la brute. Malheureusement le mauvais principe dominait le bon, et pour nous les jours de sérénité étaient toujours d'assez étonnants phénomènes.

Tel est l'homme qu'épousa ma mère.

J'avais atteint ma quatrième année, et les circonstances qui accompagnèrent les secondes fiançailles de ma mère sont restées profondément gravées dans ma mémoire. Je me les rappellerai toujours, car elle furent pour moi la suite d'évènements bien cruels. O cette nuit! cotte nuit malheureuse s'élève aujourd'hui à travers mes souvenirs comme un fantôme qui me fait encore trassaillir ! Mais n'anticipons pas sur la marche des événements, et continuons autant qu'il nous

est possible, à narrer selon les dates et le cours es choses.

Or ce fut le 9 juin 1824 que les fiancés se rendirent à l'église du hameau, accompagnés d'une foule nombreuse de parents et d'amis.

Les chants sonores du chœur, les violons, les clarinettes et les tambours faisaient résonner les vitres du vieux temple.

Après la célébration du mariage les nouveaux époux, suivis de tous les invités, se rendirent chez mon oncle où un repas splendide attendait les convives.

Toute la journée se passa dans la joie. Ma mère seule n'avait pas participé à la joie générale, comme si elle avait eu quelques présentiments funestes. Quant aux convives ils se grisèrent tous comme des Allemands. A dix heures du soir beaucoup commencèrent à déserter la salle du festin, à onze heures tout le monde s'était retiré. A tous ces bruyants éclats de rire, à toute cette joie folle et emportée avaient succédé le calme et le repos. Vaste océan des passions humaines, si le vent vient à tomber, tout rentre dans le silence.

De son côté ma mère suivie de son nouvel époux, se mit en route. Ils traversèrent tous deux le petit ruisseau qu'elle avait si souvent

franchi avec moi, quand elle se rendait chez sa sœur.

Durant ce court trajet, ils n'échangèrent aucune parole. Ma mère, seule, sans trop savoir pourquoi, laissait échapper de sa poitrine oppressée, de longs soupirs.

Arrivée à la maison, elle fit préparer sa chambre. Cet appartement était tendu d'étoffes sombres. Au milieu un berceau qui m'était destiné ; au dessus d'un petit guéridon, l'image de la Vierge ; dans un des angles du mur une antique horloge, qui marquait onze heures et demie ; un grand fauteuil, façon Louis XV, dans lequel mon père avait coutume de se reposer ; et dans l'embrâsure de deux croisées, un bureau d'érable piqué. Tel était l'ameublement de cette chambre.

Hélas ! c'est dans cette chambre, appelée depuis par ma mère la chambre des sanglots, et que je ne revis jamais sans verser des pleurs, à cause des tristes souvenirs qu'elle réveillait en mon âme, que l'âme de mon père quitta son enveloppe mortelle pour s'envoler au ciel, que je suis né.

Depuis la mort de mon père, ma mère m'avait toujours couché avec elle. Ce fut donc pour moi un coup terrible quand il fallut me priver

soudain de cette douce habitude. Je criais, je pleurais, j'étais inconsolable. Elle voulu me prendre avec elle, mais son mari s'y opposa.

Cependant mes cris et mes larmes redoublèrent.

Ma mère pria, supplia, menaça, mais tout fut inutile. M. Bériau n'était pas homme à se laisser fléchir par des pleurs.

Le mauvais principe dominait le bon. Echauffé par le vin et arrivé au paroxisme de la colère, il me saisit dans ses bras et me battit cruellement.

Je n'avais jamais reçu un soufflet de ma mère, et cette correction brutale me fit évanouir de crainte et de douleur.

Ma mère, qui jusque là s'était contentée de pleurer son sort malheureux, ne put se contenir davantage, elle se précipita furieuse, comme une lionne à qui on arrache ses petits, sur cet homme cruel qui me tenait serré entre ses bras, comme s'il eut voulu m'étouffer, et m'arracha sans connaissance, maudissant le jour où elle avait connu un monstre semblable.

Celui-ci ne prononça pas une parole, la rage le suffoquait. Il fit trois fois précipitamment le tour de la chambre, tomba lourdement sur le parquet et ne donna plus aucun signe de vie.

O vous qui êtes mères, qu'eussiez-vous fait à la place de la mienne ? O nuit à jamais malheureuse ! Quelques heures à peine se sont écoulées depuis leur union, et déjà se manifeste terrible, cette brutalité qui bientôt devait s'appesantir sur elle-même. Beaucoup d'entre vous, sans doute, auriez quitté pour jamais des lieux témoins de tant d'infortune ; mais ma mère n'en fit rien, elle supporta tout avec une résignation angélique. O sainte femme ! O ange de dévouement qui consentit à souffrir patiemment les maux que le ciel t'envoyait ; puisse le ciel reconnaître tant de vertus !.

Quand j'eus repris mes sens, je me jetai aux pieds de ma mère dans la posture d'un enfant qui prie, et lui dit, en lui tendant mes petites mains suppliantes : Maman, ô maman, ne me laisse pas tuer ! Je serai encore pour toi bien bon, bien gentil.

Ma mère, que les pleurs étouffaient, ne me répondit rien, mais elle m'étreignit entre ses bras et me couvrit de baisers. Telle fut la fin de cette scène douloureuse.

Elle m'emporta dans la chambre voisine, et me coucha entre elle et sa servante.

Pauvre mère, cette heure funeste venait de lui révéler le secret lamentable de son infortune.

Hélas ! quels sombres horizons se déroulaient sous ses yeux. Quel tableau lugubre ! Spectre hideux qui devait l'assiéger sans cesse.

La fatigue, la douleur, l'accablement l'assoupirent bientôt. Je ronflais déjà, la tête appuyée sur son sein. A cet âge le souvenir des maux s'efface en bien peu de temps. Un songe affreux l'assaillit et la poursuivit dans son sommeil. Il lui sembla voir sortir d'une caverne dont l'entrée béante, pavée d'ossements blanchis, exhalait une odeur fétide, nauséabonde, un je ne sais quoi à forme humaine ; ses yeux d'une grandeur démesurée roulaient sanglants dans leurs orbites ; il tenait dans sa bouche énorme, profonde, rougie par une écume de sang les lambeaux ensanglantés d'un jeune enfant expirant, et dont les yeux à demi-éteints regardaient le ciel, avec une douceur angélique, mais remplis d'angoisses comme quelqu'un qui implore un libérateur. Puis il lui sembla que cet enfant c'était moi-même, et qu'elle faisait mille efforts inutiles pour me porter secours, mais ses membres étaient comme cloués au sol : je lui tendais les bras. Ma mère se tordait dans la douleur et le désespoir. Cependant le monstre continuait à me dévorer, déjà sa large gueule s'ouvrait immense pour m'engloutir tout

entier dans son vaste estomac, quand soudain la terre trembla, un coup de tonnerre affreux ébranla les cieux qui s'ouvrirent, et du milieu d'un rayon lumineux, elle aperçoit mon père calme et souriant avec tristesse. Il fond sur le monstre, le terrasse, la terre tremble et s'entrouve, un large gouffre apparaît, mon père l'y précipite et alors du haut du ciel il jette à ma mère un regard doux, triste et abattu, et disparaît derrière le voile d'argent de la voûte éthérée. Elle se réveilla en sursaut, le front couvert d'une sueur glacée.

Le reste de la nuit fut pour ma mère une éternité d'angoisses et de souffrances. O que de pensées accablantes torturèrent son cœur endolori ! O nuit de douleurs aigües, poignantes, inexprimables. Depuis quatre ans elle avait éprouvé bien des contrariétés, souffert bien des maux, mais jamais semblable malheur n'avait fondu sur elle. Et elle, qui avait éprouvé tant de douleurs, se sentait accablée sous ce dernier coup. Quel douloureux parallèle elle établissait entre mon père qui avait toujours été pour elle si doux, si bon, si passionné, et cet homme qui alors gisait étendu sans vie sur le plancher.

Dès l'aube du jour, mon beau-père, honteux de la scène de cette nuit, se leva, sortit et disparut.

Quand ma mère se leva, elle se trouva seule avec sa douleur.

Nous nous rendîmes dans la salle à manger où nous trouvâmes le déjeûner prêt ; il se composait d'œufs frais, de beurre doré, de miel et de fraises dans de la crême sucrée.

Ma mère, cependant, mangea peu.

Quand nous eûmes déjeûné, elle commanda à sa servante de me mettre mon chapeau ; elle avait besoin d'air et d'espace pour se distraire. Elle me prit par la main, et nous allâmes faire le tour des collines verdoyantes et touffues qui avoisinent le ruisseau et que le soleil, à cette heure, illuminait de tous ses feux. Elle s'enfonça sous ces frais ombrages et se promena plusieurs heures plongée dans les plus amères réflexions. Enfin épuisée de fatigues elle s'assit au pied d'un arbre. De temps en temps des paroles entrecoupées de sanglots s'échappaient de sa poitrine souffrante. Pendant ce monologue le doux nom de mon père résonna souvent à mon oreille. Elle demeura ainsi jusque vers les deux heures de l'après-midi ; la douleur lui faisait oublier les heures, et ce ne furent que mes pleurs, car j'avais faim, qui la rappelèrent à elle-même. Elle me reprit par la main et nous retournâmes à la maison. En entrant, la servante accourut au devant de nous :

Eh bien ? dit ma mère.

Point revenu encore, madame, seulement, dit-elle, un jeune homme est venu ici apporter ce billet.

Ma mère l'ouvrit. Il était de M. Bériau et ne contenait que ces quelques lignes :

Madame, disait-il, ayez soin de vous pourvoir de quelqu'un qui ait soin de la maison pendant mon absence. Les affaires urgentes m'appellent à l'Isle Jésus, où je serai probablement une quinzaine de jours.

Tout à vous,

J. Bériau.

Cette lettre était bien froide, cependant elle calma un peu la douleur de ma mère. Toutes réflexions faites elle attribua la scène de la veille à l'effet de l'alcohol. Une fois cette hypothèse admise, sa figure se rasséréna.

Monsieur Bériau revint au bout de six semaines et comme ses affaires s'étaient arrangées selon ses désirs, tout alla bien à la maison. Peu de temps après, il fit de nouvelles entreprises et nous arrivait tantôt gai, tantôt furieux, selon que ses affaires avaient été prospères ou malheureuses. Aussi jamais nous ne désirions son tour, et quand il annonçait son départ tout

le monde s'empressait pour qu'il partît au plus vite.

Deux années s'écoulèrent ainsi sans apporter aucun changement dans nos destinées, mais alors mon beau-père, qui avait perdu au jeu une forte somme, arriva à la maison ivre et dans un état d'exaspération inexprimable.

Il demanda à souper. Malheureusement, comme il n'était pas attendu ce soir-là, le souper n'était pas prêt. Il se mit alors à tout briser dans la maison: vaisselle, meubles, tables, horloge, tout y passa ; puis il s'en prit à ma mère, et sa colère augmentant à mesure que ma mère cherchait tous les moyens de l'apaiser, il la frappa. Ma mère tomba et s'évanouit.

Il profita de cet évanouissement pour prendre le peu d'argent qui restait à la maison, puis il sella son cheval et s'enfuit.

Le lendemain, ma mère alla trouver sa sœur Cécile. Elles s'embrassèrent avec mille transports de joie ; ensuite elles passèrent au jardin et allèrent s'asseoir sous un pommier épais et dont les fruits vermeils pendaient jusqu'à leurs pieds.

Là ma mère s'épancha dans le sein de sa sœur : elle lui raconta tous ses chagrins.

Ma tante avait écouté silencieusement ce dou-

loureux récit, mais on voyait, par l'abondance des larmes qu'elle versait, combien elle était vivement émue. Enfin rompant le silence, elle essuya ses pleurs, se jeta au cou de ma mère et la pressant sur son cœur, elle lui cria : Courage, ô ma sœur, courage ! Ses traits étaient altérés. Puis, reprenant la parole, elle lui dit : J'ai une triste nouvelle à t'apprendre. Je suis préparée à tout évènement, dit ma mère ; parle, je t'écoute.

Ayant encore essuyé deux larmes qui coulaient sur ses joues palies par une longue toux qui devait bientôt la ravir à la terre, ma tante commença ainsi le récit suivant :

UN DÉMON SOUS L'HABIT D'UNE FEMME.

Bien des fois, ma chère Catherine, j'avais cru m'apercevoir de la liaison qui existait entre ton nouvel époux et la femme de Savourini, mais jamais je n'avais supposé que cette intimité fût coupable ; je ne voyais dans leur conduite rien qui me fit soupçonner un commerce illicite. Hier, seulement, j'ai tout appris, tout su, tout connu. O ma sœur, je te le répète, prends courage : le temps dissipera, sans doute, les maux qui fondent aujourd'hui si impitoyablement sur toi.

Hier soir, entre neuf et dix heures, fatiguée

de la chaleur excessive du jour, je me promenais seule et silencieuse dans le jardin, près des trois cerisiers où nous avions coutume de nous asseoir, quand nous avions à nous raconter nos impressions tristes ou joyeuses. Absorbée par une foule de pensées relatives à ton mariage, entraînée par un sentiment irrésistible, captivée par le spectacle magnifique d'une nuit pure, sereine, étoilée et rafraîchie par la brise du soir qui commençait à courir, j'oubliais de revenir au logis ; je considérais, ravie en extase, ce beau ciel où cessent tous les chagrins, où toutes les pleurs se tarissent : ces milliers de globes lumineux qui roulent sur nos têtes par des lois mathématiques immuables, à des hauteurs incommensurables ; j'admirais ces miasmes humides, brumeuses qui alors s'élevaient du sein de la vallée et formaient pour le plaisir des yeux, comme une mer dont les ondulations croissantes envahissaient peu à peu, comme un autre déluge, le sommet des arbres et des quelques rares chaumières de la côte, lorsque soudain je crus entendre le bruit lointain d'un pas pesant sur le sol, puis le chuchotement de deux personnes qui causent à voix basse. Effrayée, je me précipite dans un taillis, retenant mon haleine. Mon cœur battait à rompre son enveloppe. Bientôt

j'aperçois, à travers les ténèbres, deux ombres muettes qui s'avançaient vers moi.

Oh ! ma sœur, te dire alors ce que j'éprouvai de crainte ne peut s'exprimer. Néanmoins ces deux personnes, continuant d'avancer, viennent s'asseoir précisément sur le tertre de gazon que je venais de quitter. J'aurais voulu me voir enfouie à cent pieds sous terre, mais il ne me restait aucune chance de fuite possible. Il fallait me résigner et rester.

Alors j'entendis une voix d'homme que je crus reconnaître et qui disait : Madame, vous m'avez promis des confidences ; voici le lieu du rendez-vous ; parlez, je vous écoute.

Aussitôt la femme de Savourini, car c'était elle, d'une voix grèle et fausse, commenca ainsi son récit diabolique :

Il y a deux ans, le colonel Téran, de Québec, demeura ici dans notre village. Trois seigneurs des environs l'avaient chargé de régler, avec leurs censitaires, les arrérages de leurs seigneuries. Il s'établit chez M. F. Hamelin, où demeurait alors Catherine Delatour, votre épouse. Bientôt se noua entre eux une certaine liaison, licite alors, sans doute, car mademoiselle Delatour était fiancée à M. B. Hamelin qu'elle épousa plus tard et ne s'occupait guère

alors des avances amoureuses du colonel, mais elle ne pouvait répondre également de l'avenir. Le colonel, voyant qu'il avait un rival préféré, partit pour Québec avec l'amour et le désespoir dans le cœur. Les adieux furent touchants. De retour dans ses pénates il écrivit plusieurs lettres à l'insensible qui ne reçurent aucune réponse. Enfin las d'écrire, il garda le silence.

Sur ces entrefaites mademoiselle Delatour épousa M. B. Hamelin, forcée d'ailleurs, dit-on, par des circonstances impérieuses. Elle jouit pendant deux ans, comme vous le savez, de la paix, du bonheur et du repos conjugal, puis elle devint veuve. Instruit de cet évènement, le colonel que ni trois ans d'absence, ni la froideur, ni l'indifférence de mademoiselle Delatour n'avait pu tranquilliser, accourut à St. Philippe. Il se donna d'abord mille affaires feintes pour cacher ses desseins et pour attendre un temps plus convenable pour recommencer ses intrigues amoureuses, interrompues pendant quelques années par la fatalité des circonstances. Il acheta dans St. André une ferme qu'il fit entourer d'un mur de pierre surmonté d'une balustrade en bronze doré. Six mois après il y fit bâtir un joli cottage, aux jalousies vertes, se dessinant sur un fond blanc, avec une galerie

donnant sur un petit parterre anglais, rempli de diverses fleurs.

Le colonel faisait les choses en grand, au risque de se ruiner une seconde fois, car il faut vous dire qu'il avait déjà fait de semblables folies et qu'il s'était ruiné une première fois à Québec, dans la construction d'un château qu'il n'avait pu terminer, et dans des orgies répétées qui avaient absorbé le peu qu'il lui restait. Un beau jour les créanciers tombèrent sur lui à la fois, et le château fut saisi et vendu. Quand il vint à St. Philippe, il ne lui restait plus de toute sa grandeur passée que quelques milliers de francs, quelques services de vaisselles d'argent, son salaire et un vieux domestique qu'il avait amené avec lui ; mais quoique déchu de la sphère élevée où il avait brillé, le colonel avait conservé son air martial et rempli de dignité, et avec les dames, cette politesse esquise qui révélait l'homme du grand monde.

Le colonel épiait l'occasion de prouver à madame B. Hamelin qu'il ne l'avait point oubliée. Le hasard le servit. La femme du Dr. Quéry, de Lacadie, qui était l'ami du colonel, ayant mis au monde un fils, désigna votre épouse et le colonel pour parrain et marraine.

Lacadie se trouve à trois lieues de St. Phi-

lippe. Le colonel renoua, sans doute, durant le voyage les anciens liens d'amour ; car de retour, au village, il fut très-assidu auprès de la veuve. Bals, promenades, concerts, il n'épargna rien pour obtenir les bonnes grâces de son amante. Il la mena voir sa nouvelle ferme et ses dépendances, lui disant que le tout lui appartenait, et que si elle voulait unir sa destinée à la sienne, il se croirait le plus heureux des mortels.

Il faut croire qu'elle fut sensible aux offres du colonel, puisqu'on parla de mettre les bancs à l'église.

Cependant il s'écoula encore quelques semaines sans que rien ne changeât, puis un beau matin on chercha le colonel : il avait disparu.

La veuve inconsolable se cellula et fut un an invisible aux yeux du profane vulgaire. Il courut sur son compte mille bruits que son opiniâtreté à se cacher accrut davantage. Enfin elle reparut, mais blême et tout à fait suspecte.

Voilà, monsieur, ce que j'avais à vous raconter. Ne m'en voulez pas : vous m'y avez forcée.

Tel était l'art diabolique de cette femme maudite.

La vérité de tout ceci, c'est que ma mère, avait porté l'enfant du docteur Quéry sur les fonds

baptismaux, qu'elle avait consenti à revoir le colonel en ami, qu'il l'avait une ou deux fois menée à St. André. Mais au premier mot d'amour, elle lui avait formellement déclaré, que quant au présent sa détermination était prise de ne jamais se remarier. Quant à sa séquestration durant une année, c'est que ma mère était tombée malade d'une maladie sérieuse d'un anévrisme qui faillit la conduire au tombeau.

M. Bériau se leva, serra la main de la Savourini et lui dit : Ah ! je m'en doutais : mais l'eussé-je su alors, je ne pouvais faire autrement que de l'épouser, j'étais ruiné. M. St. James venait de me faire perdre douze mille francs, pour avoir été sa caution, et ma magnifique maison de l'Isle Jésus allait être vendue. La veuve aux œufs d'or me tirait d'affaire ; vous savez le reste. Sur ce il l'entraîna en lui disant, madame, je compte sur votre amitié. L'avenir prouvera . . . . . . je ne pus entendre la fin de la phrase. Ils étaient déjà trop loin de moi.

Merci, ma chère Cécile, dit ma mère à ma tante quand elle eut fini de parler. Je serai forte désormais, car je connais mon ennemie, et je tâcherai de déjouer ses embûches et de faire tourner ses calomnies contre elle-même.

Depuis cette confidence, ma mère versa toute

son affection sur moi. Jamais elle ne me voyait au retour de mes promenades enfantines sans verser des larmes, car je ressemblais beaucoup à mon père.

M. Bériau et ma mère vécurent dans la suite comme des étrangers. Celle-ci agissant selon sa volonté et celui-là selon ses caprices et son bon plaisir.

Ici B. Hamelin se tut. Fumons, dit-il, je suis épuisé. Demain je reprendrai mon récit.

Quand nous eûmes épuisé le tabac de nos calumets, le soleil, à l'occident était à demi plongé sous les vagues. Nous nous levâmes et cheminâms vers la ville, puis arrivés à la puerta del mar, nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

Je pris une rue détournée afin de fuir ces milliers de mendiants de profession qui, drapés dans leurs haillons, comme un prince dans ses soiries, et ses velours chamarrés d'or, vous assiègent de toutes parts comme une nuée de moustiques, et rendu à mon hôtel, je montai aussitôt à ma chambre et me mis à ma fenêtre.

UNE NUIT DE SANTIAGO.

Le soleil venait de se coucher derrière les hautes montagnes des Cordillières qui dominent

la ville et la campagne de ses crêtes noires et chevelues ; la chaleur la plus accablante avait pesé sur la terre engourdie ; les panaches du cocotier, immobiles et ternes, semblaient s'affaisser sous le poids de leurs élégantes folioles ; le large parasol du bananier protégeait à peine les innombrables familles d'arbustes qui croissent au pied de sa tige filandreuse.

Un morne silence régnait dans l'air, silence menaçant, pareil à celui qui précède les épouvantables ras de marée de la plupart de ces parages, après lesquels on cherche sur la plage désolée les débris des navires et les cadavres mutilés des matelots.

Le Chilien avait quitté sa case ouverte à toutes les brises, et respirait avec effort la lourde atmosphère qui l'emprisonnait.

Les récifs de la baie ne poussaient aucun murmure, la lame mourait sur le sable, comme meurt tout ce qui est sans énergie et sans volonté.

Le paille-en-queue, dont la visite est une joie, avait suspendu son vol et attiédi son cri d'allégresse..... Pas un nuage, à l'horizon, qui dit le mouvement ; pas un, qui, au zénith, protégeât de son voile contre les sueurs du sol menacé dans son opulence. C'était une torpeur mille fois

plus dangereuse que ses violences et qui torturait également l'âme et le corps dont rien ne se faisait le protecteur.

Voici la nuit, nuit diaphane, balsamique, caressante, avec la mer qui se ride, les oiseaux qui gazouillent, les étoiles qui scintillent, les arbres et les fleurs qui s'épanouissent.

Voici la nuit, avec le sommeil que l'on sent venir, avec des caresses, avec des sourires aux lèvres, des pensées à l'âme : nuit fraîche et parfumée comme une jeune fiancée, nuit suave et poétique, baignée dans son mystère et son recueillement. Bénie sois-tu, ô nuit de Santiago que les embrasements de la journée rendent plus harmonieuse ! Bénie sois-tu, ô nuit, qui nous berce et nous enivre comme une tendresse de mère, comme un baiser de sœur, comme le souvenir d'un premier amour !

Au Chili, la nuit, tout s'agite, tout se colore, tout se peuple ; la nuit vous n'êtes jamais isolé ; vous appartenez à tout ce qui vous entoure, comme tout ce qui vous entoure est à vous : l'oiseau qui soupire, la feuille qui frémit, le flot qui murmure, le ruisseau qui s'échappe. Ce qui surtout vous émeut ici ; c'est la musique du silence que vous écoutez par tous les sens ; vous croyez entendre la brise mélodieuse s'échapper

de la charmille et courir çà et là, sautillante, vagabonde comme un boléro catalan, ou se traîner capricieuse et mélancolique comme une élégie de Schuber. Ne changez pas de place pour vous balancer à toutes ces mélodies ; elles viennent à vous, ainsi que des visiteuses aimées, elles savent que vous les attendez ; et, souveraines courtoises du lieu, elles vous épargnent jusqu'à l'impatience du désir.

Les nuits du Chili ne se lassent jamais de leurs générosités, soit qu'elles se couronnent d'un ciel d'azur, soit qu'elles se voilent d'un crêpe chargé d'orage ; on se demande, au Chili, si, en effet, l'éclair est une menace, et la foudre un châtiment. Les forêts n'ont pas de colosses déracinés par le météore, les cases n'ont point de brèches ouvertes par le glaive de Dieu. Aussi, la tempête qui mugit, loin de donner l'épouvante, fait-elle présager des heures calmes et joyeuses pour le lendemain. Ici, la pensée chemine avec la vie ; et plus la brise est orageuse, plus vous visitez de sites et d'oasis, plus la nuit devient caressante et fraternelle. Elle noie les regrets, les désirs, les passions, les remords ; elle ferme les portes au sommeil, ce consolateur de toutes les infortunes. La nuit arrive, vous êtes égaré, vous entrez dans une case ; le repos y entre avec vous ; il

est l'hôte de la demeure ; il l'abandonne avec vous, et vient vous retrouver lorsque vous l'appelez, ou lorsqu'il devine que sa présence est nécessaire.

Telles sont les nuits du Chili ; nuits de paix et de quiétude, pour le riche, mais de turbulence et de douleur pour l'infortuné voyageur qui est obligé de coucher à la belle étoile, car on y trouve des légions immenses de fourmis noires et rouges, de mouches silencieuses ou bourdonnantes, des maringouins à l'aiguillon pénétrant ; de telle sorte que, sans moustiquaire, votre nuit est un combat contre le monde grignotant, rongeant, bourdonnant, piquant, suçant, dont je viens de vous parler.

Avec une moustiquaire bien close, vous riez des impatiences, des colères de cette impuissante armée que vous bravez sans peur, comme le font contre les balles les soldats d'une citadelle casematée.

Avec une moustiquaire que vous avez hermétiquement fermée avant de vous y emboîter, vous pouvez rêver à loisir, penser à votre patrie absente, à vos beaux jours éteints, à vos amours, à vos frères, à votre mère, à la tombe.

La moustiquaire fait espérer des rêves consolateurs ; depuis bien longtemps, hélas ! ils ne

viennent plus me visiter.... Il était dix heures quand je me glissai sous ma moustiquaire. Mon sommeil fut doux et profond.

LE JAGOUAR.

Le lendemain à six heures je repris le chemin de la montagne, et peu après je retrouvai mon ami assis au pied de son arbre et qui m'attendait depuis une demi-heure.

Il vint au-devant de moi, aussitôt qu'il m'aperçut. Sa figure était épanouie ; il était presque heureux.

Eh bien, dis-je, quelle nouvelle ? Il me semble que vous êtes moins triste que d'habitude.

Rien d'extraordinaire, cher Deschamps ; cependant, toute à l'heure, en gravissant les Andes, j'ai fait une découverte qui nous amusera plus que mes récits que je vous continuerai un peu plus tard, car c'est une découverte à fortes émotions.

Et quelle est cette découverte, dis-je ?

—L'antre d'un jagouar.

—Où ?

—Là bas, sur le versant de cette chaîne de montagnes.

—Et que prétendez-vous faire de cette découverte ?

—Aller l'attaquer dans son repaire.

—A quoi bon, dis-je, nous exposer sans cause à être dévorés par ce terrible animal ?

—A quoi bon, dites-vous, mais à purger la terre d'un être nuisible aux hommes et aux bêtes inoffensives.

—C'est très-bien, dis-je, mais soyons prudents. Tirons nos fusils et rechargeons-les à balles.

Il approuva mon conseil, et ayant déchargé nos fusils, nous les rechargeâmes à balles. Ceci fait, nous nous acheminâmes vers le point désigné. Après avoir marché une demi-heure à travers de hautes futaies, nous nous trouvâmes soudain, au détour d'un escarpement de rochers, en face de l'antre du jagouar. C'était une profonde excavation dans le rocher.

Comment, demandai-je à Hamelin, ferons-nous pour le faire sortir de là, car vous savez que ces animaux font la sieste durant le jour et ne sortent guère que la nuit.

Suivez-moi, dit-il, vous voyez cette ouverture ; elle peut avoir deux pieds de hauteur, sur un et demi de largeur. Il faut que nous allions nous placer au-dessus. Ainsi placés, il sera impossible au jagouar, en sortant de son souterrain, de s'élancer sur nous. Et nous aurons deux chances de le tuer contre lui une de nous dévorer. Mais

rampons avec précaution, car ces animaux ont l'ouïe perfectionnée au suprême degré.

Nous nous traînâmes sur les mains et sur les genoux jusqu'áu sommet de l'antre. Il y avait là une grande pierre sur laquelle deux personnes pouvaient se tenir sans être gênées. Nous nous y assîmes.

Maintenant, dit Hamelin, il faut forcer ce seigneur à sortir de son palais.

A cette heure, sa figure ne trahissait pas la moindre émotion, quant à moi, je n'étais pas, il s'en faut, aussi tranquille que lui, j'avais peur, mais je me contenais au point de n'en rien laisser paraître.

Il tira de son sac sa corne à poudre, en fit tomber environ un once dans un pot d'étain, la détrempa dans un peu d'eau, la durcit avec ses doigts et en fit une boulette de la grosseur d'un œuf de pigeon.

Ensuite il fit une mèche, enveloppa sa boulette dans un morceau de cotonnade qu'il attacha avec une corde. Ces préparatifs faits il se coucha à plat ventre sur le bord de l'antre. Profond, dit-il, puis il se releva, prit une pierre, l'attacha à cette espèce de bombe improvisée, prit une allumette, l'alluma et mettant le feu à la mèche, il la lança dans les ténèbres du gouffre.

Une demi-minute après nous entendîmes une détonation sourde et prolongée, accompagnée d'un épais nuage de fumée sulfureuse qui sortait de l'antre comme d'une fournaise, et d'un rugissement strident, caverneux qui fit retentir les échos du souterrain.

Nous nous tenions sur le bord de l'entrée nos fusils à l'épaule et le doigt sur la détente.

Cependant ces rugissements devenaient de plus en plus distincts. On voyait que la bête s'approchait. Nos cœurs avaient cessé de battre ; notre respiration était à peine sensible. Le chasseur seul connaît ces sortes d'angoisses qui mettent l'homme fort et vigoureux entre le hasard d'une réussite ou la mort ; mort affreuse où l'on se sent arracher, lambeau par lambeau, la vie avec le sang.

Puis, soudain, les rugissements cessèrent. J'ouvris la bouche pour parler, mais Hamelin me fit un signe tellement impératif que le mot commencé expira sur mes lèvres. Le moment suprême approchait. Le jagouar à ce moment devait se trouver tout près de la porte de l'antre et chercher dans l'espace qui se déroulait devant lui, qui pouvait avoir troublé son repos, afin d'en tirer une vengeance à sa façon.

Cinq minutes d'angoisses inexprimables s'é-

coulèrent entre les derniers rugissements du jagouar et sa détermination soudaine de garder le silence. Puis nous entendîmes un bruit léger, tel que la lame en produit en lavant le rivage caillouteux d'une rade ; puis un souffle bruyant ; puis le jagouar apparut. Nous ne voyions que sa tête, mais lui ne nous voyait pas : ses regards se portaient sur la vallée qui s'étendait au pied des Andes.

Hamelin le visa à l'œil, son fusil était immobile comme s'il eût été pris dans un étaux ; il tira sur la détente, le coup partit. Le jagouar fit un bond terrible. La balle l'avait frappé au-dessus de l'œil ; un ruisseau de sang s'échappait de sa blessure. Soudain, il nous aperçut, et comme il se ramassait sur lui-même pour s'élancer je lui envoyai ma charge qui lui brisa une des pattes de devant. Cependant, malgré cette seconde blessure, il s'avança furieux sur nous ; mais il n'allait pas très-vite, ses blessures le gênaient. J'attendis qu'il se fut un peu approché et le couchant en joue, je lui envoyai ma seconde charge en pleine poitrine. Il tomba, mais il n'était pas mort, c'est pourquoi il se releva aussitôt, et faisant un effort suprême, il vint s'arrêter à quatre pieds de nous. Hamelin lui envoya alors sa seconde charge et cette fois il s'affaissa sur

lui-même. Bien que blessé à mort et affaibli par la perte de son sang, il mordait encore les cailloux qui se trouvaient à sa portée. Quand il fut mort, nous le dépouillâmes de sa peau et retournâmes ensuite sous notre arbre, où, après avoir mangé une bouchée et causé un peu de notre aventure, Hamelin poursuivit ainsi son récit interrompu :

SON ÉDUCATION.

Déjà trois ans, dit Hamelin, s'étaient écoulés depuis les secondes noces de ma mère, et j'avais atteint mes sept ans. Il fallait songer à me faire instruire ou à me faire apprendre un métier.

Ma mère qui avait reçu une fort bonne éducation et qui connaissait le prix d'être instruit, m'envoya aux écoles. J'en fréquentai plusieurs, entre autres celle du bon M. Courville, jadis ecclésiastique, qui passa sa vie dans la pauvreté comme la plupart des instituteurs de ce temps-là, où l'on faisait si peu pour l'éducation du peuple et qui mourut dans la misère, laissant à la société, une nombreuse famille pour héritage, et aux instituteurs, un exemple de résignation, de persévérance et de dévouement. Le pauvre malheureux il avait mangé pendant trente ans le pain amer de son ingrate profession.

Je commençai mes classes un lundi du mois de mai. C'était une belle journée. Le soleil lançait sur la campagne ses gerbes de rayons d'or. Le clocher de la vieille église qui était couvert en fer blanc éblouissait la vue. L'atmosphère était saturée de tous les parfums du matin. Le ruisseau gémissait sur les cailloux argentés de ses rives, son murmure plaintif imitait les accords des harpes éoliennes. Un vent tiède et parfumé carressait mollement le feuillage verdoyant et velouté des bois.

J'étais vêtu en grande tenue, me dit Hamelin en riant, bottes vernies, pantalons blancs, habit vert, chapeau à plume. Je marchais droit et plein d'orgueil.

A notre arrivée, le père Courville nous reçut en souriant. Il me prit dans ses bras et m'appliqua sur les joues deux gros baisers, et après avoir causé quelques temps avec ma mère, il me conduisit en classe.

Mes débuts furent très-peu brillants ; j'étais d'une dissipation incomparable. Au bout de l'année je n'étais guère plus avancé qu'au commencement. Mes parents, conseillés par mon maître, résolurent de me retirer de l'école. J'eusse peut-être été plus heureux, s'ils avaien suivi leur première résolution. Mais, quand on

voulut me retirer de l'école, je me mis à pleurer à chaudes larmes ; ils consentirent donc à me laisser continuer mes études, mais plutôt pour se débarrasser de mon importune petite personne que dans l'espérance de faire jamais quelque chose de moi.

Mais cette menace avait froissé mon amour propre, je voulais leur prouver à tout prix que je n'étais pas si sot qu'on le pensait, je me mis à travailler avec tant d'ardeur que six mois après, j'avais laissé bien loin derrière moi les plus brillants élèves de la classe, ce qui n'était pas fort extraordinaire, car l'école du magister Courville, ne renfermait pas, certes, de grands philosophes.

Je fus trois ans à cette école ; puis M. Courville étant mort, j'entrai à l'école de mademoiselle Rainic.

Les écoliers, voyant arriver au milieu d'eux, un nouveau déballé, se mirent à me poursuivre de leurs sarcasmes. Je m'irritai. Ceci les encouragea. Si je n'eusse rien dit, toutes ces tracasseries seraient mortes au début. Ils redoublèrent donc leurs railleries. Je devins furieux. Je frappai un élève à la figure. Alors vingt poings se levèrent sur moi. Je me mis en garde, me tenant adossé au mur de la classe, dans

l'attitude la plus provoquante. Mon air déterminé intimida les plus braves. Il faut vous dire que j'étais d'une force au-dessus de mon âge. Il s'éloignèrent donc et je me crus quitte, mais ils revinrent bientôt à la charge. Ils étaient armés d'un grand pot d'eau. J'ignorais cependant que cette eau me fut destinée. D'abord ils firent semblant de se disputer l'eau pour boire, tout en s'approchant de moi ; et quand ils furent assez proches ils me la lancèrent à la figure, je fus couvert sous un déluge d'eau. Hélas ! j'étraînais un habit neuf, ce jour-là. Le sang me monta à la figure, la colère m'emporta : je saisis une chaise qui se trouvait près de moi et en moins de temps qu'il m'en faut pour le raconter j'avais étendu une dizaine de ces mutains à mes pieds. Je fus tranquille le reste du jour.

Le lendemain, mes nouveaux condisciples furent doux comme des agneaux. Chacun cherchait le moyen de m'être agréable. J'oubliai tout et je pardonnai.

Les mauvaises passions n'ont pas de racines profondes dans le cœur des enfants. Ils oublient bientôt les injures reçues. C'est en vain que les moralistes ont voulu persuader au monde que l'enfant naissait méchant et corrompu. Rien ne révèle chez lui, comme chez le tigre ou le léopard,

l'instinct carnassier. Jamais il ne cherche à mordre ou à égratigner comme la plupart des bêtes fauves. Au contraire, son petit œil doux, serein et limpide brille d'une douceur inexprimable. Si plus tard, il devient méchant, ce sont les mauvaises impressions qu'il a reçu autour de son berceau, qui l'ont rendu tel.

O vous, moralistes de toutes sectes, n'allez pas chercher vainement dans la nuit des temps, la cause primordiale de la dépravation du genre humain. (1) Nos lois barbares, nos mœurs corrompues, nos usages stupides, la misère, la nudité, la faim, la soif ont seuls produit tous ces malheurs. Montrez-moi dans l'univers un homme heureux, comblé de biens, sain de corps et d'esprit, jouissant de la considération de ses compatriotes qui ait jamais tué son semblable. Mais entrez dans les prisons et les bagnes, qui trouvez-vous ? La misère au teint hâve, déguenillée, farouche, qui ne voit dans le monde que la loi du plus fort. Et sans aller si loin dans les misères de l'humanité, que d'hommes se sont vus sur le point de commettre une injustice, que dis-je, un crime, parce que le besoin du moment les aiguillonnait. Ah ! que de contrariétés dans cette pauvre vie ! Que de déceptions cruelles et dou-

(1) Je fais ici exception du péché originel.

loureuses ! Dites-moi, ô vous heureux favorisés de la fortune, le ciel de votre existence n'a-t-il jamais été assombri par quelques nuages ? N'attribuons donc pas à des causes fantastiques et bizarres, les maux qui affligent notre globe. Adorons en silence les desseins de la Providence sur nous, mais n'agravons pas, par nos sophismes des souffrances qui sont inhérentes à notre nature. On ne peut pas plus changer l'homme qu'on ne peut changer les caractères du loup et de l'agneau. Supportons donc, avec courage, le fardeau de la vie, et ne maudissons plus les lueurs blafardes, incertaines, phénoménales qui s'élèvent sombres et nuageuses et planent couvertes d'un voile, audessus du chaos.

Je fis à cette école, un ami bien précieux, Camille Bertrand, dont le père était fermier et demeurait à quelques arpents de la maison.

Ce jeune homme était doué de mille brillantes qualités et jouissait déjà de l'estime et de la considération de tout le monde. Jamais paroles injurieuses ou blessantes ne sortaient de ses lèvres.

Il avait une figure belle et noble, des yeux noirs, vifs et perçants, une bouche qui souriait toujours, des cheveux blonds et bouclés, une taille souple et puissante.

La similitude de nos caractères et de nos goûts nous unit bientôt d'une amitié inséparable, et cette amitié sortie pure de l'enfance ne s'est jamais démentie depuis.

Après nos classes, nous nous amusions à faire la pêche sur le petit lac du moulin. Nous construisions au pied du côteau, appelé les Eboulis, des magasins, espèces de grottes pastorales, couvertes de branches d'arbres. Nous y apportions le fruit de notre pêche, et faisions cuire à la broche les poissons que nous avions pris. Que ces repas nous paraissait délicieux ! Nous les préférions de beaucoup à ceux que nous prenions à la maison paternelle. Oh ! heureuse enfance, que tes plaisirs innocents et tes joies enfantines rappellent à la vieillesse de doux souvenirs.

Ou bien encore, le jour des grands congés, nous allions faire paître dans les forêts voisines, les troupeaux de la ferme. Je vois toutes ces choses comme si c'était hier qu'elles fussent arrivées. Il me semble encore nous voir partir le matin, avec nos bâtons et nos chiens, et conduisant devant nous le troupeau, avec ses clochettes suspendues au cou et trottant sur la route dure et battue de la vallée. Peu après il disparaissait dans les sentiers fourrés du bois ou paissait, à la vue, sur le penchant des collines.

Quel plaisir n'éprouvions-nous pas, quand, par une belle matinée d'automne, nous cheminions silencieux dans les vastes forêts, dont les feuilles gémissantes, tombant sur le sol, faisaient entendre le bruit sec de leur chute. Que nous ressentions en nous de vives joies quand, couchés sur l'épais feuillage des bois, nous causions à voix basse, délicieusement bercés par les murmures tristes et mélancoliques que faisait entendre le vent à travers les grands rameaux des sapins altiers ? De combien de sentiments délicieux notre âme n'était-elle pas remplie, lorsqu'à l'approche des grandes ombres de la nuit, nous apercevions derrière les bois, les dernières clartés mourantes d'un beau jour ! Que de charmes inexprimables, se glissaient dans nos âmes quand les premières étoiles de la nuit commençaient à briller au ciel, et que le disque argenté de la lune, dessinait sur le gazon déjà humide de rosée, l'épaisse toison de nos blancs moutons ?

Puis, quand l'hiver venait avec ses frimas, et qu'une neige molle et épaisse avait couvert les campagnes de son linceul glacé, nous sortions avec nos traîneaux légers, et montions sur le sommet des plus hautes collines pour en descendre ensuite avec la rapidité d'une locomotive sur une voie ferrée.

Des centaines de traîneaux de toute grandeur venaient se joindre aux nôtres. En peu de jours le lieu de la glissade devenait dur et uni comme une glace vive. Oh, que de joies folles, inexprimables, nous éprouvions quand nos traîneaux, partis des sommets les plus élevés, avaient à franchir au milieu de l'espace, un ravin de plusieurs pieds de profondeur qu'exprès nous avions choisi pour augmenter, par l'aiguillon du danger, le plaisir de le franchir !

Et puis ces glissades avaient toujours lieu la nuit, à la clarté de la lune qui faisait briller aux branches des arbres, les mille rubis de l'hiver.

Mais chaque époque avait ses plaisirs et bientôt aux traîneaux succédaient les patins. Dès que le ruisseau grossi des pluies de l'automne, s'était couvert de son pont de glace, des centaines de patineurs de tous les âges et de toutes les conditions venaient s'ébattre sur son miroir solide et brillant. Nous nous partagions en deux bandes et jouïons aux contrebandiers. Voici quel était ce jeu : l'un des deux corps représentait les gendarmes et faisait la garde sur les frontières que nous déterminions au moyen d'énormes glaçons jetés en travers sur le ruisseau ; l'autre jouait le rôle de contrebandiers et allait chercher des raisins sauvages dans les interstices

des rochers de la Côte Ste. Marc. Peu après, il revenait chargé de sa marchandise qu'il essayait de passer sans payer la douane. Mais soudain, au moment de franchir la frontière, sortaient les gendarmes, qui cachés dans les sinuosités du ruisseau, étaient au guet. Alors s'engageaient entre les deux partis un combat acharné dont les uns sortaient victorieux et les autres faits prisonniers subissaient le sort des vaincus. On leur faisait un procès qui se terminait presque toujours par la vente des marchandises saisies et la mise en liberté des délinquants.

D'autrefois, après avoir tenu, ce que nous appelions, dans notre naïveté enfantine, notre conseil de guerre, nous faisions une grande quantité de boules de neige, et, armés de ces terribles projectiles, nous nous rangions en bataille, puis, à un signal donné par notre général, la petite armée se mettait en marche ; nos étendards flottaient au vent ; le tambour battait la marche. Nous faisions ainsi plusieurs milles à la rencontre d'autres patineurs que nous appelions nos ennemis. A la première rencontre nous poussions ensemble mille cris de guerre. Les échos du rivage les répétaient au loin.

De leur côté, nos adversaires, répondaient à

nos cris provoquants par leur allalah guerrier, et et peu après l'action s'engageait. Nous étions tous animés du courage des grandes batailles. Mille boules de neige lancées de part et d'autre volaient dans les airs et tombaient sur nos têtes comme les gouttes de pluie dans les grands orages. Partout nos soldats se distinguaient et faisaient des prodiges de valeur et de courage.

La victoire s'achetait toujours cher et ce n'était qu'après de longues heures d'un combat acharné qu'elle se décidait enfin en faveur de l'un ou l'autre parti. Alors la déroute des vaincus devenait générale, et les vainqueurs les poursuivaient longtemps, faisant un grand nombre de prisonniers, qui, les mains liées derrière le dos étaient conduits au moulin que nous désignions sous le nom de notre prison d'état. On les y retenait jusqu'à ce que le général ennemi vint les racheter ; ces rachats se faisaient moyennant quelques sous que nous employions ensuite à l'achat de quelques bombons que nous mangions en commun sur la glace.

Oh ! jamais je n'ai revu en hiver la petite rivière de St. Philippe, que toutes ces circonstances de ma jeunesse ne se soient réveillées vives dans mes souvenirs !

C'est ainsi que nous passions, sans soucis de

l'avenir, ni de ce que nous serions un jour, nos joyeux hivers.

Ces combats et les récits que ma mère me faisait au coin du feu pendant les longues soirées de l'hiver, alors qu'au dehors les vents sifflaient un air plaintif et monotone, enflammaient ma jeune imagination et devaient être plus tard la cause de tous mes malheurs. Ici, disait-elle, campait le général Huchereau avec ses braves chasseurs. Là étaient Duchenay et ses sauvages. Cette vieille bâtisse leur servait de caserne. Plus loin dans cette plaine s'exerçaient les miliciens canadiens ; dans cette maison que tu vois là-bas à l'extrémité du village, sous ces hauts chênes, Pendeglass, maltraité par son général, se brisa la cervelle d'un coup de pistolet. Ce champ uni et aride était occupé par les Fensifs. Ces récits vingt fois répétés me faisaient désirer le temps où moi aussi, je pourrais servir ma patrie en la délivrant du joug de l'Angleterre, car tout jeune que j'étais je détestais l'Anglais.

Au retour du printemps, nous recommençâmes nos pêches sur le lac. Tout alla d'abord d'une manière merveilleuse. Le poisson abondait, et nos magasins reconstruits à neuf avaient une grande supériorité sur les précédents. Aussi

nous plaisaient-ils au point d'y coucher. Nous faisions biens des projets et nous eussions peut-être mené longtemps cette vie de pêcheur, si un malheur inattendu ne fut venu y mettre un terme.

Un jour, que, comme d'habitude, je revenais de la pêche à la maison, je tombai à l'eau en voulant traverser le ruisseau qui, à cet endroit, n'avait pas moins de douze ou quinze pieds de profondeur. J'allai droit au fond, car je ne savais pas nager. Il ne me restait d'autre moyen que de ramper au fond de l'eau vers la rive. Après des efforts suprêmes, je sortis de l'eau, mais j'en eus pour un quart d'heure à tousser et et à éternuer, car j'avais bu trop gloutonnement.

Arrivé à la maison, ma mère me reprocha ma témérité, et déclara qu'elle ne me laisserait plus aller à la rivière. Il me fallut donc dire adieu à nos joyeux partis de pêche.

Le lendemain nous démolîmes nos magasins, et jetâmes à l'eau les pierres qui leur servaient de base.

Quand notre œuvre de destruction fut terminée, nous avisâmes à d'autres plaisirs. Après bien des réflexions, il fut résolu que nous ferions la chasse.

Au Canada, ce n'est pas comme en Europe, où la chasse n'est que le privilége de quelques-uns. Chez nous, quiconque a un fusil et le moyen d'acheter des munitions, a le droit de chasse.

Le soir même nous préparâmes nos armes. Le lendemain, bien avant le lever du soleil, nous étions dans les bois. Notre chasse fut assez heureuse, et nous ne revînmes à la maison que fort tard.

Les jours suivants nous nous exerçâmes à tirer sur une cible, et nous devînmes en peu de temps fort habiles. Nous pouvions frapper de nos balles une pomme à plus de cinquante pieds.

Nous en étions là de nos amusements, lorsqu'un jour, Camille vint m'annoncer en pleurant que son père partait pour les Etats-Unis, et qu'il allait me quitter. Hélas ! cette séparation fut pour moi bien cruelle. Nos adieux furent longs et douloureux. Son père et sa mère versaient des larmes d'attendrissement, et nous promettaient que nous nous reverrions encore.

Enfin ils quittèrent le village par une de ces sombres et froides matinées d'avril, qui glace le cœur. De gros nuages erraient sur un ciel gris et terne. Tout contribuait à me désoler davantage, aussi je pleurai bien amèrement quand je

vis s'éloigner sur la route, la voiture qui emportait avec elle cet ami que j'avais tant aimé. Il me semblait que tout s'anéantissait autour de moi et que je demeurerais seul dans l'univers.

Depuis ce jour, je devins sérieux. La douleur m'avait soudain vieilli de deux ans. Je ne sortais plus. Dès le matin je m'enfermais dans ma chambre avec mes livres et je passais mes journées à lire ou à étudier. D'ailleurs où aurai-je été ? Aucun lieu ne pouvait me plaire désormais, puisque nulle part je ne devais y trouver mon ami d'enfance.

Cependant les premiers beaux jours du printemps étaient arrivés. Les arbres commençaient à se couvrir de feuilles èt de fleurs, et la terre desséchée par les vents doux du midi se revêtait partout de son manteau printannier. Le vieux moulin faisait entendre au loin le bruit coquet de sa roue, ou le déchirement de la scie à travers le bois.

Tout renaissait dans la nature. Le doux soleil du printemps jetait des torrents de lumière dans la campagne et illuminait de ses feux bienfaisants toute la scène. Tous les bocages se remplissaient d'oiseaux dont le ramage doux et harmonieux animait ces lieux charmants. Mais toute cette nature brillante, qui m'était autrefois

si agréable, n'avait plus d'empire sur mon âme. Il existait dans mon cœur, un vide que personne ne pouvait remplir. Je n'avais plus auprès de moi l'ami de mon enfance et sans lui toute la nature me paraissait morte et insignifiante.

Tous les jours je me rendais sur le côteau, en face du vieux moulin, sous un orme épais et touffu, et là, couché sur l'herbe verte et tendre, et rafraîchi par la brise parfumée du matin, je passais mon temps à lire les incomparables églogues de Virgile et à savourer le charme de ses vers. Oh ! combien ces poésies naïves de la vie pastorale enivraient mon cœur ? Que de pensées délicieuses elles évoquaient en mon âme ! De combien d'illusions chimériques elles berçaient mon imagination enfantine ! Avec quelle ardeur et avec quelle passion je suivais le bel Alexis à travers les montagnes, alors que son malheureux ami le poursuivait en faisant retentir de ses cris et de ses larmes les échos attendris de ces bois ; ou bien, lorsque je voyais les grandes ombres de la nuit descendre du sommet des collines et s'allonger dans la vallée, et la fumée des hameaux éloignés s'évaporer dans les airs, je croyais assister au rustique souper de châtaignes cuites sous les cendres du bon Mélibée.

Quelquefois j'élevais la voix (Paulo majora

canamus) avec les muses de Siciles et mes chants devenaient dignes d'un consul.

Ainsi coulaient mes jours délicieusement bercés par la divine harmonie de ces tendres poésies. Je revenais tous les matins sous mon orme et c'était toujours avec regret que je m'en éloignais le soir. Ah ! comme j'eusse été heureux de faire ces lectures à deux, et de causer de nos impressions. Ceci m'attristait.

Un jour que, comme de coutume, je lisais sous mon orme, l'immortel roman de Bernardin de St. Pierre, Paul et Virginie, je fus tout-à-coup troublé dans ma lecture par les aboiements de mon chien ; m'étant levé, j'aperçus à quelque distance du lieu où je me trouvais, un jeune homme d'une douzaine d'années, et qui m'était parfaitement inconnu. Il n'osait ni avancer ni reculer.

—Ne craignez rien, lui dis-je, mon chien n'est pas méchant.

Il me sourit avec reconnaissance, et me dit :

—Oh, merci, monsieur !

Je trouvais dans la figure de ce jeune homme, je ne sais quoi de franc et de loyal. Il ressemblait un peu à Camille. Je lui fis signe d'approcher et de s'asseoir auprès de moi.

Quand il eût pris place auprès de moi, je lui

demandai s'il y avait longtemps qu'il demeurait au village, car, dis-je, vous êtes étranger ;

—Oui, monsieur, me répondit-il, je suis étranger en ces lieux. Nous ne sommes arrivés dans ce village que depuis quelques jours seulement.

—Et vous êtes venu vous promener chez quelques-uns de vos parents ?

—Pardon, monsieur, nous sommes venus nous établir par ici.

—Que fait votre père ?

—Mon père est marchand et se nomme E. Momarquette.

—Et vous, mon ami, quel est votre nom ?

—Didier, monsieur.

—Et que faites-vous ?

—Rien encore. J'aurais bien aimé aller à l'école, mais il n'y en a pas dans ce moment-ci, comme vous le savez.

Et tout en me parlant il jetait un coup-d'œil de convoitise sur le livre que je tenais à la main.

—Vous êtes donc instruit, dis-je ?

(L'homme instruit à cette époque était une espèce de phénomène rare.)

—Je sais lire et écrire passablement et j'aime beaucoup la lecture.

—Et vous aimeriez beaucoup à lire ou à entendre lire ?

—Oh ! oui, cher monsieur, me dit-il, en soupirant ; ce serait le comble du bonheur. Mais je n'ai pas de livres, et puis les livres coûtent de l'argent, et mon père qui a une nombreuse famille et qui n'est pas riche se soucie guère de m'en procurer.

—Qu'à cela ne tienne, cher ami, dis-je, tous les miens sont à votre disposition. Mais si vous pouviez facilement disposer de votre temps et que cela fût de votre goût, nous pourrions faire ici tous les jours des lectures bien intéressantes, et dès aujourd'hui, nous commencerions par Paul et Virginie.

—Oh ! cher ami, me dit-il, je ne saurais vous exprimer toute ma reconnaissance pour le plaisir que vous me causez en me faisant une telle proposition.

—Je suis payé au centuple, dis-je, car je cherchais un ami qui pût sympathiser avec mes goûts, et je trouve aujourd'hui en vous ce que je désirais.

Je pris aussitôt une planche de pin que j'appuyai sur deux larges pierres, et nous étant assis sur ce siége rustique qui me rappelait celui du bon Evandre, j'ouvris mon livre et commençai ce roman à jamais inimitable de l'auteur *des beautés de la nature.*

Je lus jusqu'au moment où Virginie s'embarque pour l'Europe et je fermai mon livre.

Mon nouvel ami, la bouche béante, l'œil ouvert, la prunelle fixe, écoutait toujours. La douleur profonde qu'éprouvent Paul et sa famille au départ de Virginie, avait absorbé toutes ses facultés, et fait jouer fortement toutes les fibres sensibles de son cœur. De grosses larmes ruisselaient sur ses joues enflammées par l'émotion vive qu'il avait ressentie. Enfin sortant de cet état extatique et jetant sur moi ses yeux couleur de mer, il me demanda en soupirant, si j'avais fini.

—Pour ce soir, oui, répondis-je, mais si cette lecture vous intéresse vous pourrez revenir demain et je vous lirai le reste.

—Oh ! s'écria-t-il, dans une sorte de surexcitation fébrile d'esprit difficile à décrire, je n'aurais jamais cru qu'il y eût des livres qui pussent intéresser autant. Cette lecture m'a tout bouleversé, mais regardez plutôt, je ne suis plus moi, et en parlant ainsi, d'abondantes larmes coulaient de ses yeux, et de profonds soupirs soulevaient sa poitrine.

Nous nous séparâmes contents et heureux, et le sommeil de cette nuit fut pour moi bien doux, car j'avais trouvé un trésor dans le cœur de ce jeune homme.

Le lendemain, j'étais sous l'orme bien avant le lever du soleil. La matinée était magnifique,

quelques nuages d'un blanc d'argent couraient mollement sur le ciel azuré, comme des flocons de laine blanche. La nappe argentée, murmurante et diaphane du ruisseau brillait comme de l'argent fondu à travers les fleurs et la verdure des prés. L'herbe brillante de rosée pleurait goutte à goutte, et dans sa munificence, laissait tomber sur le sol une abondante pluie de diamants. Un vent tiède et léger faisait onduler dans les champs les flots encore verts des jeunes blés. Au loin, sur le rivage, l'alouette, sautillante, attentive et frissonnante, chantait le retour du jour. Enfin l'air, encore imprégné des mille parfums de la nuit, entrait par tous les pores à la fois, et communiquait à l'être la vie et le sentiment.

Je n'attendis pas longtemps sous mon arbre ; Didier arriva bientôt et m'apercevant: Ah ! mon ami, car permettez-moi de vous appeler ainsi, j'ai passé une nuit bien terrible, allez. La lecture que vous m'avez faite hier m'a tellement remué au fond du cœur, que j'ai eu cette nuit un affreux cauchemar, il me semblait voir tantôt Paul et Virginie plongés dans les ondes crystallines de la fontaine où tous deux, jeunes, prenaient leurs ébats ; tantôt Paul seul et en pleurs appelant à grands cris, sur le rivage de l'immense

mer, le vaisseau qui fuyait à travers les ondes salées et emportait Virginie inconsolable de l'avoir quitté. Puis il me semblait que les vastes plaines du ciel se drapaient d'épais nuages. Déjà le bruit sourd d'un tonnerre lointain se faisait entendre, et de larges gouttes d'eau commençaient à tomber sur les algues mortes du rivage, qui rendaient, à chaque larme tombée sur elles, une note sourde d'une indécible tristesse.

Puis le vent souffla avec tant de violence que les flots de la mer s'élevèrent jusqu'au ciel, et alors, ô spectacle affreux, je vis sur l'extrême sommet des vagues courroucées, le navire de Virginie, démâté et luttant faiblement contre la tempête qui l'entraînait fatalement sur la côte, et bientôt après rouler, rouler avec la rapidité de l'éclair et venir se briser sur les rochers aigus du rivage. Je poussai un grand cri, et m'éveillai ! il est inutile, dis-je, que je continue ce récit, puisque vous connaissez le dénouement.

—Non, non, dit-il, je vous en supplie, faites moiconnaître le reste de cette histoire.

Nous nous assîmes et je continuai ma lecture interrompue. Quand nous fûmes arrivés au moment où Virginie s'engloutit pour jamais dans les flots, Didier, fondant en larmes, poussa un

cri perçant, et fermant les poings : Non, dit-il, c'est faux, c'est impossible, cela ne se peut pas ; vite, vite, cria-t-il, sauvons-la, sauvons-la, il en est encore temps, et partant avec la rapidité du faucon qui fend les airs, il se dirigea vers l'écluse du moulin et s'y précipita au risque de s'y noyer.

La fraîcheur de l'eau le ramena à lui-mêe, il revint à la nage, et jetant un regard autour de lui, il m'aperçut qui me mourais de rire de son singulier dévouement ; il me regardait tout honteux ; il paraît, dis-je, que vous êtes homme à vous dévouer corps et âme pour ceux que vous aimez.

—Oh ! grâce ! grâce ! me dit-il, je vous en supplie. Mon imagination était tellement enflammée que je croyais voir les choses aussi présentes que si elles se fussent passées sous mes yeux.

—Mais vous avez raison, cher ami, tout est de la plus grande réalité ; et voyez donc, vous êtes ruisselant de l'écume de la mer, tout comme devaient l'être les compagnons d'Enée après leur naufrage sur les côtes d'Afrique, près de Carthage.

—Bien, bien, dit-il, fort bien ; moquez-vous de moi, vous en avez le droit. Mais achevez de me lire cette charmante histoire.

—Impossible, mon ami, il se fait déjà tard, et puis vous êtes tout mouillé. Il faut que vous changiez de vêtements car vous seriez malade, et je ne voudrais pas pour tout l'or du Pérou qu'il vous arrivât malheur à cause de moi.

—Oh ! je n'ai pas froid, et je vous en supplie, achevez-moi cette histoire.

—Je suis fâché, mon ami, de ne pouvoir obtempérer à votre demande. D'ailleurs, voici l'heure du souper. Tenez, écoutez : c'est la cloche qui appelle les fidèles à la prière du mois de Marie.

Il se résigna, et nous nous séparâmes.

Le lendemain, je revins terminer mon histoire de Paul et de Virginie.

Le printemps et l'été passèrent rapidement, et quand vint, à pas muets, l'automne, éteindre la vie et la balayer devant elle, nous interrompîmes nos lectures et quittâmes avec regret notre vieil orme, dont les feuilles jaunissantes tombaient sous le souffle glacé des premiers vents du nord et jonchaient le sol à nos pieds. Nous y avions passé des heures bien délicieuses, aussi étions-nous tristes et rêveurs ? Notre séparation de tout ce qui était devenu pour nous un besoin du cœur, nous était d'autant plus cruelle que nous ne savions pas encore comment nous y suppléerions.

Plusieurs semaines s'écoulèrent encore ainsi sans apporter aucun changement dans nos destinées. Mais un matin que je me préparais à sortir, je fus appelé au salon. Que m'y voulait-on ? Je l'ignorais. J'étais loin de m'attendre à ce qui allait m'arriver. J'entrai.

M. Bériau était assis près d'une table et ma mère sur un canapé. Il me fit signe d'approcher ; j'obéis. Alors regardant ma mère : est-ce là, dit-il, ce fainéant dont tu espères faire un savant ? Vraiment, sacrebleu, je crains fort que tu ne sois déçue dans tes espérances. Allons, dis-moi, crois-tu sincèrement que ce gaillard-là puisse jamais apprendre la moindre des choses ? Approchez donc, monsieur le savant, me dit-il, d'un ton railleur ; voyons, expliquez-nous le système du monde, et il partit d'un grand éclat de rire.

— Venez, me dit ma mère, en m'encourageant du regard, venez, et donnez à M. Bériau une explication du système du monde, tels que vous la fourniront vos souvenirs.

—Il faudrait d'abord savoir, lui répondis-je, ce que monsieur désire savoir. Il serait plus convenable, continuai-je, que Monsieur fît lui-même les questions auxquelles il veut que je réponde.

—Voyez la forme oratoire du savant astronome, dit-il, en faisant entendre un de ces éclats de rire

bruyants et sonores qui ne peuvent se comparer qu'aux éclats de la foudre. Magnifique est l'exorde, mais voyons comment seront le nœud et le dénouement. Hé! monsieur Cicéron, Virgile, Galilée ou Décartes, qui diable sais-je moi, dites-nous, si vous le pouvez, ce qu'est la terre ?

—La terre,répondis-je sans hésiter,est une des sept grandes planètes qui tournent autour du soleil qui est le centre de notre univers.

—Admirable est la réponse,mais dites-moi,monsieur le savant, si la terre que vous appelez une planète, est ronde ou carrée, si elle est immobile ou si elle se meut ?

—La terre, répliquai-je,est à peu près ronde et ayant la forme d'une boule qui serait allongée vers ses pôles. La terre que les anciens croyaient immobile et fermée par l'abîme dans toute sa circonférence, était selon eux, une coupole de lapis, semée, par raison d'ornements, d'une multitude innombrable d'étoiles et posait sur un pivot au centre de la coupole. Mais Galilée est venu détruire ces absurdités, et apprendre au monde que la terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures et fait, dans l'espace de trois cent soixante cinq jours, une révolution autour du soleil, décrivant ainsi dans l'espace une circonférence d'environ deux cent vingt-huit millions de lieues.

—Bien, très-bien, monsieur le savant ; mais après nous avoir dit le temps que met la terre à faire sa révolution, ne nous direz-vous pas aussi combien le soleil prend de temps à accomplir la sienne autour de la terre ? Car nous le voyons tous les jours se lever à l'orient et disparaître à l'occident. Ceci me paraît être en flagrante contradiction avec les notions que vous venez de nous transmettre ?

—Le soleil, dis-je, est un astre fixe. Il nous semble, il est vrai, parcourir l'espace, et voilà encore pourquoi les anciens en avaient fait quelque chose comme un char de feu qu'un Dieu en sous-ordre menait à grandes guides d'orient en occident ; mais c'est la terre seule qui marche autour de cet astre.

—Mais vraiment, monsieur le savant, vous répondez comme un philosophe. Pourriez-vous dire maintenant par quelles lois nous demeurons suspendus dans l'abîme, marchant, roulant, nous précipitant avec la rapidité de l'éclair qui fend la vue ?

—Sir Robert Newton, répondis-je, astronome anglais, a trouvé le premier dans son vaste génie, les lois générales de la création ; il a plongé dans l'infini un long regard qui a été surprendre dans sa nudité l'étoile frissonnante, cachée derrière le



voile d'argent de la voie-lactée, et soudain la gravitation, l'attraction et la pondération sont sorties toutes enflammées de son cerveau. Il a découvert que tous les astres gravitent les uns vers les autres ; qu'un gros corps en attire un plus petit, qu'enfin la terre est retenue dans l'espace par la puissance d'attraction du soleil.

—Superbe, monsieur le raisonneur, mais cette fois pourtant, je vous y tiens : car, après nous avoir dit que les gros corps attirent les petits, vous terminez, ce me semble, en donnant un démenti formel à votre principe, puisque vous prétendez que le globe terrestre est retenu dans l'espace par le soleil qui n'est pas plus gros que le poing.

—Cet astre, monsieur, lui dis-je, qui nous paraît tout au plus de la grosseur d'un ananas est pourtant quatorze cent mille fois plus gros que notre terre ; ce qui le fait paraître si petit c'est son immense distance de celle-ci. En effet il en est éloigné d'environ 34 millions de lieues.

—Il est pourtant encore quelque chose que je ne comprends pas, monsieur l'astronome. Nous direz-vous pourquoi, par exemple, le sôleil attirant la terre, celle-ci ne va pas se lutter contre cet astre ?

—C'est que chacun de ces deux corps, répondis-

je, est mû par des lois contraires. Dieu a donné au soleil, il est vai, la puissance d'attirer à lui les corps plus petits que lui, ce qui s'appelle force centripète, mais il a donné en même temps, aux autres corps la force centrifuge qui, contre-balançant la première force, les tient à une distance respectueuse de cet astre brillant.

—Nous direz-vous, maintenant, d'où nous vient la lumière ?

—Le soleil,monsieur,est l'auteur de la lumière qui nous éclaire ; cependant les physiciens et les astronomes du dix-neuvième siècle reconnaissent encore une autre lumière intrinsèque et factice qui existe dans une espèce de fluide calorique qui se trouve incorporé à l'air qui nous environne.

—Depuis combien d'années,monsieur le savant, la lumière s'est-elle mise en route vers notre globe ? combien de siècle lui a-t-il fallu pour parcourir une distance aussi considérable ?

—La lumière,monsieur,nous vient du soleil en huit minutes et trois huitième, et franchit par conséquent à peu près soixante dix-sept mille milles par seconde. Il résulte de cette connaissance que si le soleil était détruit par une cause subite, nous verrions sa lumière huit minutes et trois huitième après son anéantissement total.

—Le soleil, continua M. Bériau,est-il chaud ou froid ? Sommes-nous redevables de la chaleur que nous éprouvons à la cause immédiate du soleil, ou à quelqu'autre cause que nous ignorons.

—D'après les uns, dis-je, le soleil est froid, et enveloppé d'une atmosphère lumineuse. D'après les autres, et c'est le plus grand nombre, le soleil est deux mille fois plus chaud qu'un fer rougi à blanc. Pour moi, et c'est l'opinion de beaucoup d'astronomes et de physiciens modernes, le soleil est froid.

—Comment donc alors,monsieur le savant,sommes-nous ici réchauffés, et cela d'après des lois fixes et immuables? brûlés sous la zône torride, nous gelons aux pôles nords.

—Selon moi, dis-je, nous devons la chaleur à l'action immédiate de la lumière ? Celle-ci nous est envoyée, comme je l'ai dit il y a un instant, avec une rapidité extraordinaire ; tant qu'elle franchit le vide, elle n'éprouve aucune force de répulsion, mais du moment qu'elle traverse notre atmosphère, d'une épaisseur moyenne d'environ vingt lieues, pesant à peu près 34 pouces de mercure sur chaque pouce de matière, elle se sent arrêtée dans sa course par ce nouveau corps ; alors s'établit un frottement rapide entre l'air

et la lumière, et de même que deux câbles se frottant avec vitesse prennent feu, de même aussi la lumière et l'air se frottant, s'échauffent et nous donnent la chaleur.

Mais supposons encore, continuai-je, avec les derniers, que le soleil soit chaud, plus chaud qu'un fer rougi à blanc : comment pourrait-il nous chauffer placé à une telle distance ? D'ailleurs si ceci était le cas, pourquoi les pôles nords et le sommet des hautes montagnes seraient-ils glacés, puisque la terre relativement au soleil, est ce qu'est un point presqu'invisible en vue d'une orange placée à 24 verges de distance et que par conséquent tous les points de sa surface se trouvent dans les mêmes conditions que serait une poire dans une chambre chaude. Est-ce que cette poire recevrait moins de chaleur à ses pôles qu'à son équateur ? L'expérience nous prouve le contraire. Mais supposons encore que le soleil soit chaud ; comment ferait-il pour nous envoyer sa chaleur à cette énorme distance ? Je conçois que l'air puisse s'échauffer mais non pas 34 millions de vide. Je conçois qu'un poêle donne sa chaleur dans la partie la plus reculée de la maison, parce qu'il échauffe d'abord une couche d'air, puis une autre, jusqu'à cette partie de l'appartement, mais je nie qu'un poêle placé

dehors puisse échauffer l'intérieur de la maison, et puis qu'est-ce que cette comparaison avec une cloison de 34 millions de vide ?

D'ailleurs si le soleil était chaud, plus nous en approcherions, plus nous sentirions sa chaleur. Comment se fait-il donc que les sommets des hautes montagnes qui se trouvent sous l'équateur même soient couverts de glaces éternelles ? Il me semble que s'étant un peu rapprochés du soleil, ils devraient en ressentir un peu plus de chaleur que dans la vallée. Pourquoi le contraire arrive-t-il ? C'est que les sommets de ces montagnes élevées ayant franchi 17 à 18 mille pieds d'air ne possèdent plus au-dessus d'eux qu'une petite quantité d'air léger, à travers lequel la lumière passe sans s'échauffer, et faute de résistance tombe froide sur ces sommets : car, personne nignore aujourd'hui que plus nous approchons de la terre, plus l'air est pesant.

—Enfin, monsieur l'astronome, me dit mon beau-père, je n'ai plus qu'une question à vous faire, et vous pourrez ensuite prendre congé de nous. Dites-nous pourquoi les pôles nords sont-ils toujours glacés ?

—De même, dis-je, qu'un homme emporté par une voiture, n'a jamais senti la sueur ruisseler sur son front, de même aussi, la lumière qui

s'échauffe en raison de sa chute verticale, tombant obliquement vers les pôles du monde, et portée sur les ailes de l'air au lieu de le franchir, perd par là le moyen de s'échauffer. Et puis...

—Assez, assez, éternel babillard, sors d'ici que je ne t'entende plus. Nous déciderons ta mère et moi de ton sort. La plaisanterie était finie, il me tutoyait.

Je sortis. Le soleil était pâle et faisait ça et là, entre deux nuages, une courte apparition. Le vent soufflait avec violence et ébranlait avec force les arbres des alentours. Je me promenai longtemps sans but déterminé. L'entrevue que je venais d'avoir avec mon beau-père et ma mère devait opérer, je le sentais, quelque changement dans mon existence jusqu'alors si paisible, je regrettais presque d'avoir été si érudit. On ne pouvait m'avoir fait subir cet examen sans raison. Mais où m'enverrait-on ? Voilà ce qui me préoccupait en ce moment. Irais-je au collége, pour y faire un cours classique, ou se contenterait-on de m'envoyer à Laprairie pour m'y faire suivre les cours d'une école purement commerciale ? Je l'ignorais.

Dans les grandes occasions, un ami est un second soi-même. Je résolus donc d'aller trouver Didier et de le consulter sur ce qui venait de

m'arriver. Je le trouvai occupé à lire la Jérusalem délivrée que je lui avais prêtée peu de jours auparavant. A mon arrivée, il quitta son livre et vint se jeter dans mes bras: Ah! s'écria-t-il, je commençais à croire que vous ne viendriez pas.

—Hélas ! cher ami, il y aurait déjà longtemps que je serais ici si des circonstances auxquelles je ne m'attendais pas, ne fussent venues me barrer le passage. Mais sortons d'ici, et je vous raconterai tout ce qui vient de m'arriver.

—Nous sortîmes, quelques larges gouttes de pluie commençaient à tomber du ciel. Dans d'autres temps elles m'eussent retenu à la maison, mais alors toute cause étrangère à celle qui captivait mon esprit, m'était fort indifférente.

—Savez-vous, cher ami, dis-je à Didier, qu'il m'a fallu, ce matin, subir un examen dans les formes.

—Ah ! fit Didier, et quels étaient les examinateurs ?

—Mon beau-père et ma mère, en chair et en os.

—Diable, cela devient sérieux, mon cher Hamelin ; et de quel genre était l'examen, s'il vous plaît ?

—Du genre astronomique, mon cher.

—C'était ton fort.

—Oui, et nous avons roulé pendant deux longues heures, tantôt dans le vide, tantôt dans notre atmosphère, tantôt dans des régions si éloignées de notre petit globe terraqué que, nouveau Phaëton, nous en séchions de frayeur. Nous séjournâmes au soleil, puis nous allâmes visiter Saturne et ses deux anneaux ; de là nous remontâmes jusque derrière le voile d'argent de la voie lactée, puis nous nous en revîmes sur un rayon d'attraction, au salon de ma mère.

—Allons, dit Didier, le voyage a été heureux, grâce à Dieu, je respire, car à l'air triste et mystérieux de l'exorde, je m'attendais à quelque revirement subit de la fortune.

—Hélas ! cher ami, je crains fort, à la vérité, que tout ceci n'amène, dans ma destinée, quelques innovations qui me briseront le cœur. Car, voyez-vous, mes parents ont résolu de m'envoyer aux écoles soit à Laprairie, soit à la ville.

—Quoi ! fit Didier, vous pensez partir : Oh ! que n'ai-je, les moyens de vous suivre. Que ne puis-je développer moi aussi, le peu d'intelligence que Dieu m'a donnée ; mais, non, non, j'y dois renoncer. Et puis ne serait-ce pas d'inutiles sacrifices imposés à mes pauvres parents, puisque, hélas ! cette toux sèche qui me consume,

me conduira au cimetière, avant la chute des feuilles. Ah! mon cher Hamelin, vous penserez, n'est-ce pas, quelquefois à votre ami malheureux et délaissé, et vous lui écrirez quelquefois ?

—Vous exagérez, cher Didier, l'état de votre santé. Vous avez là tout simplement une bronchite, qui, prise à temps, se peut facilement guérir. Il faut espérer en des jours meilleurs. En quelque lieu que la Providence me jette, je ne vous oublierai pas. Vous recevrez souvent de mes nouvelles. Vous en ferez autant, et ainsi bien qu'éloigné l'un de l'autre nous continuerons à nous communiquer nos impressions. Ainsi donc, courage et espoir !

Hélas ! ces consolations ne partaient que des lèvres, car je savais que mon ami Didier n'en relèverait jamais.

—Merci, me dit-il, vos paroles me font du bien. N'allez pas croire, pourtant, que je me fasse illusion sur l'état véritable de ma santé, mais que la volonté de Dieu s'accomplisse, son œuvre est entre ses mains !

Nous étions arrivés, tout en causant, jusqu'au moulin à scie. Allons, dis-je, mon cher Didier, nous asseoir encore une fois, sur les bords de la chute ; hélas ! ce sera peut-être la dernière fois ! qui sait, une fois parti, quand je reviendrai ?

Ruisseau limpide, et vous collines verdoyantes, m'écriai-je, dans un moment d'enthousiasme, ô vous, témoins de mes jeux innocents, adieu ! C'est ici, cher Didier, sous ce noyer, que nous nous sommes connus pour la première fois. Vous souvient-il de cet orme où nous nous épanchions dans le sein l'un de l'autre ; de ce mamelon où le soir nous contemplions, dans une espèce d'extase scientifique, cette poussière d'étoiles, divins flambeaux des nuits qui publient la grandeur de Dieu ? O quelles ferventes prières s'élevaient alors de nos âmes aimantes, vers le ciel ! Quoi ! toutes ces douces impressions n'auront-elles été qu'éphémères ? Oh ! non, non, elles demeureront éternellement gravées dans mon cœur ! Jamais leur doux souvenir ne s'effacera de ma mémoire. O clocher qui dans ce moment fais entendre ta voix sonore, tes vibrations qui, le soir, tombent comme une note divine dans l'éternité, ne frapperont plus mes oreilles ! Adieu ! vous tous enfin : rochers, forêts, cascades, naïades de ces fontaines, hamadriades de ces bois, vous tous enfin, divinités mensongères de ces lieux de mon enfance, adieu pour jamais !

Pendant que je divaguais au vent du ciel, des larmes abondantes tombaient des yeux de mon ami sur le sol insensible à nos douleurs.

—Il faut nous séparer, mon ami, dis-je, la brume du soir qui envahit l'atmosphère, et cette humidité ne peuvent être bonnes pour vous. Adieu ! Demain vous saurez la décision de mes parents.

—Puisse cet adieu, me dit-il, en s'éloignant à pas lents, n'être que l'adieu d'une nuit ! Mais au malaise que j'éprouve, à la douleur qui me serre le cœur, je sens que nous ne nous reverrons plus !

—Allons, allons, Didier, point de ces funestes pressentiments : demain, à l'aube du jour, je serai auprès de vous !

Hélas ! il avait raison ; nous ne devions plus nous revoir ici-bas ! Cher Didier, jamais je ne pense à lui sans verser des larmes à son souvenir ! je n'ai jamais revu, dans la suite, mon village, sans aller visiter, au lieu des destinées humaines, l'humble pierre sur laquelle reposent ses restes mortels, et sans les arroser de mes pleurs.

J'arrivai à la maison, au moment où on allait se mettre à table ; je m'y assis machinalement, et je mangeai peu, car mon esprit était trop plein d'autres choses.

Après le souper j'entrai dans ma chambre, et ma mère m'y suivit bientôt après.

—Hé bien ! dis-je, à ma mère, qu'avez-vous décidé, mon beau-père et vous ?

—Tu vas, mon enfant, me dit-elle, les yeux humides de larmes, nous quitter. Nous avons compris qu'il était de notre devoir de ne plus retarder le moment de te faire instruire. Car tu es faible et les travaux de la terre seraient trop durs pour toi. Etant instruit il te sera plus facile de gagner ta vie.

Pauvre mère, elle ignorait qu'au Canada, moins un homme est savant, plus il a de chance de réussir.

—Et vous allez m'envoyer, dis-je ?

—A Laprairie, mon enfant, à l'école de M. O. R.

—Et quel genre d'éducation y recevrai-je ?

—Une éducation commerciale, mon enfant ; nous avons jugé que par le temps qui court, et vu nos moyens actuels, ce serait celle qui te conviendrait le mieux.

—Cette éducation peut vous paraître suffisante, dis-je à ma mère, quant à moi je ne partage pas tout à fait votre avis ; mais je m'y soumettrai, et votre volonté sera toujours l'unique règle de ma vie.

—Comment, mon enfant, est-ce que, par hasard, vous préféreriez demeurer dans l'ignorance, et vivre dans une éternelle oisiveté comme vous avez fait jusqu'ici ?

—Pardon, ma mère, vous avez mal interprété le sens de mes paroles : j'aime au contraire beaucoup à m'instruire, seulement nous différons sur le genre. Je déteste une éducation qui n'a pour but que le chiffre. Le chiffre étiole l'âme ; avec le chiffre poésie, philosophie, religion, tout meurt. Le chiffre c'est le meurtre de la pensée. Qu'est devenue l'Angleterre depuis qu'elle se livre exclusivement au commerce. Un cadavre doré ; mais ses grands écrivains ont disparu. S'il en paraît encore, ce sont de rares météores qui n'éblouissent qu'à de longs intervalles.

—Et quel genre d'éducation voulez-vous donc recevoir, mon enfant ?

—Une éducation classique, mère, elle seule fait les grands hommes.

—Ah ! vous voudriez aller au collége. Bien ! dit-elle, nous verrons plus tard, pour le moment, allez toujours à Laprairie.

—Et quand partirai-je ?

—Demain, à trois heures du matin, mon enfant, j'ai préparé vos malles, tout est prêt pour votre départ.

—Quoi ! demain, m'écriai-je : O ma mère, je vous en supplie, tâchez de retarder mon départ.

—Impossible, cher enfant, vous savez que M.

Bériau n'est pas homme à se laisser arrêter par aucune considération ; et toutes nos prières réunies ne serviraient qu'à l'irriter.

—Soit, chère maman, je partirai ; mais qu'il m'est pénible de partir sans avoir fait mes adieux à Didier. Pauvre Didier, m'écriai-je, en pleurant, tes pressentiments de ce soir n'étaient donc, hélas ! que trop vrais. Nous ne devions plus nous revoir. Malheureux ami, que mon départ va te causer de peines !

—Mon Dieu, consolez-vous, mon enfant, vous ne partez pas pour la Californie ; vous reverrez votre ami aux vacances prochaines. Cette séparation qui vous paraît si cruelle aujourd'hui, donnera plus de charmes à votre retour. Et puis, cher enfant, quand vous aurez grandi, vous verrez que les amis ne sont pas toujours ceux qui nous donnent du pain. Ils sont comme les fiacres de Paris, s'il survient un orage dans la vie, on n'en trouve plus un sous la main. Allons, mon enfant, il se fait tard, allez vous coucher, courage, et bonne nuit.

Je montai à ma chambre, où je me trouvai seul avec ma douleur. Je m'appuyai la tête sur le bord d'un guéridon où se trouvaient entassés pêle-mêle les quelques volumes que nous avions lus si souvent ensemble, et je pleurai longtemps.

Cependant un sommeil agité s'empara de mes membres fatigués. Mille images funèbres me poursuivirent dans mes songes. Il me semblait voir Didier agonisant, et de son lit de mort, lever sur moi ses beaux grands yeux bleus, mourants, humides de larmes, et me faisant un dernier adieu. Je m'éveillai en sursaut, la lune éclairait de sa pâle lumière le parquet ciré de ma chambre. Incapable de me rendormir, je me levai, m'habillai, et ouvrant ma fenêtre, je respirai l'air un peu vif de la nuit. Au loin, à travers le feuillage sombre des ormes, se dessinait agré ablement sur un fond bleu, le village avec ses maisons blanches, ses remises et ses hangards. Le clocher plongeait à l'infini dans l'atmosphère, et sa flèche brillait comme une lamed'argent sur l'azur du ciel. Au nord, sur la coupole illuminée du firmament, une magnifique aurore boréale figurait une armée de héros dont les casques, les boucliers, les dards aigüs, les flèches acérées, les épées vibrantes et flamboyantes lançaient jusqu'aux astres leurs vives lumières.

J'eusse admiré en d'autres temps ce spectacle magnifique et grandiose, mais alors, une seule pensée occupait mon esprit. Dans quelques heures j'allais quitter le toit paternel, abandonner ma mère, et partir sans voir Didier! Ayant

fermé ma fenêtre, je tirai de mon secrétaire une allumette dont j'allumai ma lampe, et j'écrivis à mon ami les quelques lignes suivantes :

“ O mon cher et bien-aimé Didier, quand tu recevras ces lignes que je te dicte le cœur gros de douleur, je serai déjà loin de toi ! Qu'il m'est pénible de partir sans te dire adieu ! ! ! mais une pensée me console, c'est que j'espère te voir bientôt auprès de moi. Ainsi courage et espérance. Aussitôt installé, je m'en vais travailler pour toi, et j'ai l'espoir de réussir dans mes entreprises. De ton côté prie Dieu qu'il bénisse mes efforts. Sans lui, vois-tu, tous les efforts des hommes sont nuls, lui seul tient dans ses mains toutes puissantes nos destinées. Bénissons donc, cher Didier, cette divine Providence qui souvent ne nous éprouve au creuset de l'adversité que pour mieux remplir plus tard les desseins qu'elle a sur nous. La vie, vois-tu, est semée de ronces et d'épines, remplie d'amertume et de déboires, c'est pourquoi nous devons lutter héroïquement dans l'arène et ne pas abandonner volontairement notre flanc à dévorer au vautour.

Pour te distraire et chasser l'ennui, vas encore quelquefois sous les arbres connus où nous avions l'habitude d'aller respirer le frais, et fais-y quelques-unes de ces lectures charmantes que nous

savouerions avec tant de délices. Je serai auprès de toi, et tu pourras dire : tiens, Hamelin, me sait ici.

Dès que je serai arrivé à Laprairie, je t'écrirai mes impressions quotidiennes et te ferai une description de ce village. Cela te distraira. Je te donnerai aussi le nom de la rue et le numéro de ma demeure afin que, si, par hasard, il te prenait fantaisie de venir me voir, tu puisses trouver facilement ton ami. Adieu ! ma bougie brille d'un éclat sinistre, et déjà les étoiles pâlissent et filent sur le ciel que l'aube du jour commence à blanchir. J'entends ma mère qui donne ses ordres à sa servante, pour que nous mangions une bouchée avant de partir. Adieu !

Ton ami,

B. Hamelin.

P. S.—Si je puis épargner quelques sous sur mes menus plaisirs, j'en achèterai des livres que je te ferai parvenir aussitôt que l'occasion s'en présentera."

Je glissai cette lettre dans un paquet que je destinais à Didier et je sortis pour respirer l'air frais du matin. J'aperçus sous la remise le cheval attelé et tout prêt à partir. Louis m'ayant aperçu, m'appela et me dit qu'on me demandait. En entrant je trouvai ma mère à dresser la table, et mon beau-père à faire sa toilette.

—Vite, mon enfant, me dit ma mère, en m'apercevant, habille-toi. Ton père voudrait profiter de la fraîcheur du matin pour te mener :—fais diligence et reviens prendre une tasse de café.

J'obéis. Une demi heure après nous partions de la maison.

Trois jours après mon départ de St. Philippe, j'écrivis à Didier la lettre suivante :

Cher ami,

Il faudrait une plume plus habile que la mienne pour te faire sentir les émotions que j'ai éprouvées depuis trois jours. Que de larmes je versai quand il fallut me séparer de ma mère et laisser ces lieux qui m'ont vu grandir, et qui, pour moi, sont remplis de tant de souvenirs ! J'étais accablé sous le poids de la douleur. Ma mère de son côté pleurait et sanglottait. Mais mon beau-père, fatigué de ces jérémiades, m'ordonna de monter en voiture, et nous partîmes. Le soleil venait de se lever. La route fut triste et monotone, car ni les sites pittoresques qui se déroulaient devant nous au fur et à mesure que nous avancions, ni les jaunes moissons qui ondulaient au vent le flot doré de leurs épis, ni le chant matinal de la grive, ne purent me tirer de la mélancolie profonde dans laquelle j'étais plongé

Après deux heures de marche, nous arrivâmes

à Laprairie. Là, mon beau-père demanda où nous pourrions trouver une maison de pension à bon marché. On lui conseilla d'aller chez M. Lanctôt, marchand en faillite. Là mon beau-père conclut avec M. Lanctôt le marché de ma pension, après quoi l'on me conduisit dans une petite chambre du second, donnant d'un côté sur la rue et de l'autre sur le fleuve. Il n'y avait dans cette chambre pour tout ameublement qu'un vieux canapé, couvert d'un drap de toile écrue, une table peinte en bleu et recouverte d'un tapis de toile cirée, deux chaises de frêne empaillées, et un long crucifix de bois noir suspendu au mur. Le tout était éclairé par deux fenêtres dont les verres luisaient de propreté. Ma chambre, toute pauvre qu'elle était, me plut assez—-et puis d'ailleurs sans toi et sans ma mère, peu importe les appartements, quelque splendides qu'ils soient.

De là je descendis au rez-de-chaussée où m'attendait un repas assez passable, servi sur une nappe éblouissante de blancheur. Je mangeai avec appétit, car la route l'avait fort excité. Après le dîner nous allâmes trouver M. O'R., le magister du village. C'est un homme d'une taille moyenne : yeux bleus, cheveux chatains, nez mince un peu retroussé, air sévère où perce

la satisfaction et le contentement de l'égoïsme. Il fut résolu que je ne commencerais mes classes que le surlendemain, car il me manquait plusieurs livres dont il me fallait faire l'acquisition avant de commencer mes Etudes.

Le soir, M. Bériau repartit pour St. Philippe et je demeurai seul, seul au milieu de toutes ces figures inconnues. Je montai à ma chambre après la prière du soir faite en commun par la famille Lanctôt. Pieuse coutume de nos ancêtres qui éprouvaient dans leurs cœurs après les travaux du jour, le besoin de remercier Dieu des biens qu'il leur avait accordés, ou de lui demander la force de supporter les maux qu'il leur avait envoyés. Mais dans notre siècle d'impiété et de matérialisme, on croirait que l'homme a oublié Dieu, le dispensateur de tous les biens dont il jouit. Oh ! l'ingrat ! ! ! !

O, mon cher Didier, c'est alors que seul et livré à ma douleur, se retracèrent vivement dans mon esprit, toutes les joies et les mille souvenirs du foyer domestique, de tous ceux qui me sont chers, et des lieux que nous avons tant aimés ! Je vis se dérouler successivement dans mon imagination, comme dans un panorama, les diverses époques de ma vie écoulée. Tantôt je voguais avec toi dans notre nacelle mignonne et

légère, sur le lac du moulin. Tantôt je parcourais les bois à la poursuite d'une brebis égarée ou bien je m'enfonçais dans les profondeurs de la forêt en quête de framboises et de noisettes ou de la source limpide où nous nous désaltérions. Tantôt je relevais avec Camille au pied des Eboulis nos cabanes de pécheur. Tantôt je lisais sous notre vieil orme, les églogues du poète latin. Tantôt il me semblait te voir prêtant une oreille attentive à la lecture que je te fis de Paul et de Virginie, le premier jour que nous fîmes connaissance. Voilà, cher Didier, quels songes me poursuivirent durant le sommeil de la première nuit que je passai à Laprairie.

Le lendemain, je me levai de grand matin et je partis pour Montréal avec monsieur Lanctôt. Nous nous embarquâmes à bord du *Britannia*. C'est la première fois que je voyais un bateau à vapeur. Aussi je ne pouvais me lasser de contempler cette espèce de centaure aux naseaux fumants, long comme notre église et fendant avec une rapidité étonnante, les flots bleus du St. Laurent. Quelle vitesse ! Une demi-heure après notre départ, nous étions à la ville. Nouveau spectacle pour moi. Mes yeux étaient éblouis du miroitement de ces innombrables édifices qui s'élancent jusqu'au ciel, et dont les

flèches aigües, les clochers dorés ou argentés et les dômes bronzés enchantent et ravissent l'âme émue du voyageur ! L'église Notre-Dame avec ses tours de plus de deux cents pieds de hauteur arrête d'abord nos regards étonnés. Derrière ces divers monuments de la cité canadienne, d'autres monuments, d'autres clochers, s'élèvent en amphithéâtre sur le penchant de la montagne à travers les arbres à demi dépouillés de leur feuillage et les champs veufs de leurs moissons qui, à leur maturité, doivent la couvrir du pied au sommet.

Jacques Cartier, a nommé, avec raison, cette montagne " le Mont-Royal." Quand on l'a gravie, et qu'on est parvenu à son sommet le plus élevé, le regard se trouve soudain frappé du spectacle le plus grandiose. Ce sont des champs cultivés qui, entremêlés de vergers, semblent au loin des jeux de cartes de différentes couleurs ; les villages des campagnes environnantes qui paraissent comme de petits cailloux brillants semés par la main d'un enfant, le fleuve comme un filet d'argent à travers le vert émail des prairies, et les îles comme des nids d'oiseaux arrachés par la tourmente et semés ça et là sur le flot azuré qui semble les entraîner dans son courant. A nos pieds, Montréal qui se déroule

majestueusement sur un espace de deux lieues environ ; sur le port, des centaines de vapeurs qui font entendre leur sifflet strident, et des milliers de naviresqui étalent fièrement dans les airs leurs mats élancés, entrelacés de cordages et de pavillons omnicolores qui font comme une espèce de frange à la cité canadienne.

Que de changement depuis trois siècles ! Quel cri d'étonnement ne feraient pas entendre les tribus sauvages qui habitaient ce pays maintenant couvert de villes et de villages, et qui alors ne présentait partout que des forêts vierges et des déserts inhabités ! Telle est, mon cher Didier, l'œuvre de la civilisation ! Mais il y a cependant au fond de tout ceci une pensée douloureuse pour le philosophe. En effet que sont devenues toutes ces nations qui peuplaient l'Amérique lors de la conquête ? C'est à peine s'il reste encore quelques traces de toutes ces tribus guerrières. Hélas ! cher Didier, il faut l'avouer avec douleur et à la honte de l'humanité, ces fiers caciques sont devenus la proie des peuples prétendus civilisés de l'Europe. Du midi au septentrion, des bords glacés du Labrador aux Cordillières de l'Equateur, tout est devenu la pâture d'impitoyables ravisseurs.

Cher Didier, je n'ai saisi à Montréal que la

superficie des choses, et j'attendrai jusqu'à ce que j'y ai fait un autre voyage, pour te donner de plus amples détails.

J'ai commencé hier à aller à l'école. M'y plairai-je ? C'est ce que je ne puis prévoir pour le moment ; mais ce que je puis te dire avec certitude, c'est que je suis bien ignorant. Et rien ne me surprend, puisque j'ai passé mes premières années à lire. Aussi grammaire, calcul, géographie, tout cela c'est de l'iroquois pour moi. Quant à l'histoire, j'en sais énorménent plus qu'eux. Mais cette connaissance est bien peu de chose aux yeux du maître, car il n'estime que le chiffre. J'aimerais assez mes compagnons de classe, si tu étais là, mais sans toi tout m'est indifférent. Je t'écrirai encore bientôt afin de te tenir au courant de ma vie ici. Adieu ! Prends courage. Ecris-moi et n'oublie aucune des particularités qui peuvent m'intéresser. Parle moi de ma mère. Je t'envoie avec cette lettre deux volumes que j'ai achetés à la ville ; tu me les renverras aussitôt que tu les auras lus, afin que je les lise. Adieu ! nous nous reverrons dans quatre mois et comme les vacances dureront un mois, nous aurons le temps de nous donner bien de la joie et du bonheur.

Ton ami,

H. B. Hamelin.

Plusieurs semaines s'écoulèrent après l'envoi de cette lettre à Didier, puis je reçus de lui la réponse suivante :

Cher ami,

Je désirais t'écrire, depuis longtemps (et peut-être as-tu déjà taxé mon silence d'indifférence ou d'ingratitude), mais la difficulté que j'éprouve à rendre mes pensées lucides, a été seule la cause de mon retard, j'ai peut-être écrit vingt pages avant d'en trouver une qui fût passable.

Cher Hamelin, je n'entreprendrai pas de te peindre la douleur que j'ai éprouvée quand j'ai appris ton départ subit. C'est une tâche qui dépasse mes forces ; qu'il te suffise de savoir que je fus huit jours entiers comme un homme dont l'esprit est aliéné ; je perdis peu à peu l'appétit dont j'avais, hélas ! pourtant si grand besoin pour soutenir mon pauvre estomac délabré ! Inconsolable de t'avoir perdu, j'errais le soir à l'aventure sur le bord du ruisseau, près du vieux moulin ou du noyer, et là je passais de longues heures à verser des larmes ! O douleur ! O désespoir ! Je ne te reverrais peut-être plus que dans l'éternel séjour ! Et ces courses noctunes, je le sens maintenant, m'ont arraché le peu de forces qui me restait. O cher ami, je

suis dans un état tout à fait alarmant ! Je m'en irai avec le retour des premières feuilles du printemps ! Mais la seule chose que je demande en grâce au ciel, c'est de pouvoir te presser sur mon cœur avant que de mourir ! O mon ami, elles se sont donc évanouies pour jamais ces douces et saintes espérances dont nous osions nourrir notre imagination enfantine ! O Dieu infini et maître de la vie, faut-il, hélas ! quitter si tôt, si tôt, tous ceux que j'aime ! O mort cruelle dont j'entrevois déjà les cruels moments, pourquoi m'arracher si vite de cet univers dont je n'ai fait encore qu'entrevoir la blanche aurore ! Il faut donc faire un éternel adieu à tous les objets qui m'environnent ! Et toi, ô mon ami, si tu tiens à voir ton malheureux ami, sur cette terre, ne tarde pas à venir aux premiers beaux jours du printemps. O qu'il me serait douloureux de mourir sans te voir ! Mais la douleur me suffoque, j'étouffe, adieu ! Je crains bien, hélas ! que cet adieu ne soit le dernier !

Ton ami infortuné,

DIDIER.

La lecture de cette lettre trempée de larmes, me jeta dans une profonde tristesse. Chaque mot tombait sur mon cœur, comme un tison ardent ! Que de larmes je versai durant cette

nuit ! Que de sanglots étouffèrent ma voix, et arrêtèrent dans ma gorge, les mots prêts à sortir ! Pauvre Didier ! Malheureux et tendre ami ! Comment reconnaîtrai-je jamais une amitié si vive et si désintéressée ! Cher Didier, tes sentiments magnanimes répandaient dans mon cœur un charme invincible, et lui dévoilaient ta belle âme et les vertus sublimes dont elle était remplie.

—Cher Deschamps, me dit-il, avez-vous jamais éprouvé une amitié quelconque ? Voyez, plongez un long regard dans vos souvenirs, et si vous trouvez dans vos années écoulées quelques amis d'enfance, dites-moi, si, à cet âge, votre cœur fut capable de ressentir une amitié plus sainte, plus pure, plus durable ?

Mais la Providence, qui tient dans sa main toute puissante et éternelle la destinée des mortels, devait bientôt briser les liens fragiles qui unissaient nos cœurs et les faisaient battre à l'unisson ! Tel est le sort des destinées humaines ! Dieu permet que de temps en temps il arrive de ces séparations cruelles entre amis, entre époux, entre frères, entre sœurs, pour faire sentir à tous le néant des affections terrestres, et des vains désirs des hommes.

Depuis la réception de cette lettre, mon âme

devint tellement sombre, triste et désespérée, que je négligeais tous mes devoirs. La classe m'était devenue insupportable, et je ne faisais que soupirer après l'heureux moment de revoir Didier. Je passais mes jours à regarder passer les habitants de la campagne qui venaient au marché dans l'espérance de trouver parmi toutes ces figures, un visage connu qui pût me donner des nouvelles de Didier.

Cependant les semaines et les mois s'écoulèrent et le printemps revint sans avoir pu rencontrer une seule personne de ma connaissance. Enfin, fatigué d'attendre en vain, et de ne recevoir aucune nouvelle, je pris la résolution soudaine de m'enfuir. Cette idée n'eut pas plutôt traversé mon esprit que je montai à ma chambre, profitant de l'absence des habitants de la maison qui étaient occupés au jardin. Là, je fis mon sac de voyage, puis passant près du garde manger, je mis quelques gâteaux dans mes poches, et je sortis. Je rampai le long d'une pile de bois qui se trouvait dans la cour et je parvins à m'échapper sans être vu. Dix minutes après je me trouvais en pleine commune. Quelle joie ! quel bonheur de me retrouver dans la campagne. Avec quelles délices je savouerais le grand air, cet air embaumé dont j'avais été privé depuis

si longtemps. Je bondissais de joie. Je ne marchais pas, je courais. Déjà disparaissait derrière moi, dans le lointain, le village de Laprairie, et plus je m'en éloignais, plus je sentais la joie pénétrer dans mon cœur. O que j'avais hâte de voir poindre à l'horizon le toit paternel ! Pour arriver plus tôt je passai à travers les champs et les bois, et j'arrivai enfin sur les bords du ruisseau, témoin de tous les jeux de ma première enfance ! Alors je vis briller à travers les arbres verdoyants de la plaine, le clocher qui m'a vu grandir. A cette vue le cœur me battit à rompre son enveloppe, et incapable de maîtriser plus longtemps le sentiment intérieur qui me dominait, je me mis à courir de toute la puissance de mes jambes. Enfin, O bonheur ! O joie inexprimable ! O liens sacrés et divins de l'amour maternel, j'arrivai, j'entrai, je me jetai en pleurant au cou de ma mère qui fut surprise de mon arrivée, mais qui me rendit avec effusion du cœur, mes caresses et mes larmes.

—Mais avec qui es-tu venu, me demanda-t-elle enfin ?

—Seul et à pieds, dis-je à ma mère.

—Comment se fait-il que M. Lanctôt t'ait laissé partir ainsi ?

—Par la raison bien simple, répondis-je, que je suis parti sans les avertir.

—Quoi ! mon enfant, dit ma mère, tu es parti sans les avertir. Mais tu vas les mettre dans une inquiétude affreuse. Ils croiront que quelque malheur t'est arrivé.

—Soyez tranquille là-dessus, dis-je, un de mes compagnons de classe que j'ai vu avant de partir doit les informer de mon départ.

—C'est toujours très mal ce que tu as fait là, mon enfant. Il ne faut jamais partir de chez les gens auxquels nous te confions et qui nous représentent, sans en demander la permission.

—Je le sais, cher maman, mais je voulais voir Didier, et à propos, comment se porte-t-il ?

—Ah ! mon pauvre enfant, Didier est délivré des souffrances d'ici-bas. Il est....

—Quoi ! mort, interrompis-je. Ah ! que je suis malheureux ! O Didier, o cher et bien-aimé Didier, mort ! Et je n'étais pas auprès de toi pour recueillir ton dernier soupir ! O trop barbare destinée, m'écriai-je, pourquoi m'avoir refusé le bonheur de le serrer sur mon cœur avant de nous séparer pour jamais ? Puis je versai des torrents de larmes.

—Voici, mon enfant, une lettre qu'il t'a écrite avant de mourir.

Je la saisis avec avidité, et l'ayant décachetée, je lus, à travers mes sanglots, cette dernière

lettre de mon pauvre Didier. Chaque phrase m'allait au cœur comme un poignard ! Voici ce que contenait cette lettre :

O MON CHER AMI,

Déjà les ombres de la mort se répandent autour de moi ! Mon heure dernière va bientôt sonner au cadran inexorable de l'éternité ! Il faut quitter cette vallée de douleurs et de larmes ! Il faut nous dire adieu ! Oui, adieu ! ô mon seul ami, ô toi que j'ai aimé plus que moi-même, adieu ! Nous n'irons plus goûter le frais, après le coucher du soleil dont la lumière m'échappe, et, au premier scintillement des étoiles, nous reposer sous les saules pleureurs que nous avions choisis. Nous ne jouirons plus ensemble des mille beautés de la nature. Ces temps sont passés pour toujours et ne peuvent plus renaître désormais pour nous ! O mon ami, je mouille encore de mes pleurs, comme la veille de ton départ, ce visage livide où sont déjà empreintes les traces de la mort, au souvenir cruel que réveillent en mon âme toutes les circonstances qui accompagnèrent notre dernière entrevue sur le bord du ruisseau ! Te souviens-tu des funestes pressentiments que je nourrissais alors dans mon cœur ? Bon Hamelin tu osais me rassurer ! mais, hélas ! mes craintes n'étaient

que trop fondées! Nous ne devions plus nous revoir! Je ne devais plus te presser sur mon cœur! Cet adieu était éternel!!!

O mon ami, si tu m'aimes encore, va prier sur mon tombeau. Tes prières ferventes seront écoutées de Dieu, et mon âme, délivrée de son enveloppe mortelle, voltigera autour de toi pour te remercier et te bénir.

Afin que dans le tourbillon du monde tu penses encore quelquefois à moi, car les morts sont si vite oubliés, je te lègue le fusil et le poignard que m'a données mon aïeul en mourant et que ma bonne mère, qui pleure près de moi, te remettra après ma mort.

Je reprends, mon ami, cette lettre qu'une faiblesse m'a forcé d'interrompre. Puisse le ciel m'accorder encore quelques heures d'existence! Non que je tienne beaucoup à la vie: j'en ai fait le sacrifice depuis longtemps, mais afin de pouvoir t'entretenir encore quelque temps! O mon cher Hamelin, ne t'afflige pas. L'homme ne meurt pas tout entier, une étincelle s'en échappe; et cette étincelle divine, affranchie de la matière qui la captivait, s'envole vers celui dont elle était sortie. Quand je serai dans la céleste patrie où j'espère aller, je demanderai à Dieu d'être ton ange gardien sur la terre. La vie,

cher ami, est toujours belle et bien attrayante à mon âge, je le sais, et pourtant je la quitterai maintenant sans regret. Qui sait ? si j'eusse vécu, le monde, la soif des richesses, les plaisirs, les passions, m'eussent peut-être ôté cette quiétude d'esprit que j'éprouve aujourd'hui sur mon lit de mort ! Que la volonté de Dieu soit donc bénie ! Quelle joie ! Quel bonheur ! Je viens de recevoir la sainte Eucharistie ! Abreuvé du sang de Jésus-Christ, j'ai pris de nouvelles forces, et mon âme jadis opiniâtre à vouloir vivre, est toute soumise maintenant à la volonté de Dieu ! Je meurs en paix. Adieu ! adieu ! adieu ! Cruel adieu ! Il me semble te voir au pied de mon lit, approche, serre cette main pour la dernière fois ! Adieu ! Mon ami, reçois les dernières larmes d'un mourant. Joie ! bonheur ! extase . . . . ravissement . . . . sentiments délicieux . . . . souvenirs terrestes, adieu ! . . . .

O Hamelin, ô mon unique ami, délice et charme de ma vie, adieu pour jamais ! ! !

Au bas de cette lettre se trouvaient écrits, en postscriptum, quelques mots de sa mère. Elle m'apprenait les derniers moments de Didier. Il était mort en prononçant mon nom ! Et j'avais reçu avec ses parents l'adieu que murmura à son dernier soupir la lèvre décolorée du mourant.

Ici, se termine, cher M. Deschamps, cette amitié sainte que ni l'inconstance si ordinaire à cet âge, ni l'éloignement n'avait pu altérer un seul instant !

Et aujourd'hui que vingt-deux ans ont glissé sur ces évènements, je n'y puis penser sans être ému à son souvenir.

MA PREMIÈRE COMMUNION.

A dater de cette époque ma vie changea de régime. Jusqu'alors, les jours de l'enfance, l'amour d'une mère que j'idolâtrais, et quelques amis que je chérissais m'avaient suffi. Mais après avoir atteint ma quatorzième année, je sentis soudain fermenter en moi de nouveaux désirs, de nouveaux besoins. J'éprouvais dans mon cœur un vide qu'il me fallait remplir. A cet âge le bonheur suprême consiste souvent dans l'acquisition d'un objet souvent imaginaire. Les idées se modifient selon les lieux et les circonstances. Tout ce que je désirais alors c'était d'être seul, et ma seule crainte c'était de retourner à Laprairie. Je me sentais peu disposé à apprendre à lire une langue que je ne comprenais pas, et qu'il eût fallu commencer par me faire entendre afin de saisir les explications que le maître faisait toujours en anglais. Autant eut valu m'enseigner la grammaire française

en me l'expliquant en grec. Pour apprendre une langue étrangère il faut que le maître parle la langue de son élève. D'ailleurs les vacances approchaient, et quelques leçons de plus ou de moins de chinois, ne pouvaient guère me nuire. J'allai donc trouver ma mère et la suppliai de ne me pas renvoyer à Laprairie, alléguant, pour raisons principales, que j'avais quatorze ans, et qu'il fallait que je fisse ma première communion.

Ma mère qui était une femme pieuse et chrétienne acquiesça à ma demande avec joie.

Le dimanche suivant, je me mis sur les rangs avec les enfants de mon âge. Je ne savais pas mon catéchisme, mais en revanche j'étais, grâce à ma mère qui me les avait enseignées dès mes plus tendres années, fort savant sur les différentes vérités de notre sainte religion. Le difficile était d'apprendre la lettre du catéchisme, mais rien n'est impossible à l'homme qui veut fortement, énergiquement, opiniâtrement. Tous les obstacles disparaissent devant une volonté de fer : *Labore omnia vincit.* Et moi j'avais cette volonté, aussi apprenais-je jusqu'à deux, trois et même quatre chapitres par jour. O que le succès élève l'âme et rafraîchit le cœur ! Six semaines après je savais mon catéchisme, et le curé Plinguet déclara que j'étais le premier de ses élèves.

L'abbé Plinguet était un homme fort spirituel, et savait si bien mêler l'utile à l'agréable, que ses instructions religieuses, toujours assaisonnées de petites anecdotes tirées des saintes Ecritures ou de la vie des saints, loin de nous ennuyer, ce qui est assez naturel à cet âge, où les vérités profondes ne sauraient encore parler à la raison faute de développement, nous amusaient beaucoup au contraire, et nous faisaient toujours désirer le moment de l'entendre de nouveau.

Je me sentis peu à peu un goût insurmontable pour l'état religieux. Je ne voyais rien dans le monde qui fût digne de lui être comparé et il me semblait alors que la suprême félicité, c'était d'y parvenir. Une fois prêtre, me disais-je, je viendrai m'établir, comme curé, dans mon village, je ferai de beaux sermons. Le vin blanc coulera sur ma table, à flots brillants. J'aurai de magnifiques coursiers pour me promener, et au lieu d'être avare comme M. l'abbé, le seul défaut que je pusse lui reprocher, je répandrai l'argent à profusion dans les familles pauvres dont je serai béni sur mon passage, et qui dans l'excès de leur reconnaissance m'appelleront le père des pauvres et le protecteur de la veuve et de l'orphelin.

Je fis part de ces idées à ma mère qui m'embrassa avec joie !

Il ne m'en fallait pas davantage pour me tourner la tête et je formais déjà mille rêves brillants d'avenir.

Cependant le temps de nous approcher de la sainte table était arrivé, j'allais recevoir bientôt pour la première fois le grand mystère de notre foi ! Avec quel désir ardent d'amour je me préparai à recevoir le divin Sauveur des hommes !

Durant la semaine qui précèda ce beau jour, je passai une partie des nuits en prières ! Oh qu'elles étaient naïves et saintes ces prières que formulait mon jeune cœur. Enfin ce jour tant désiré arriva. Avec quelle joie ! avec quel ivresse ! je m'approchai des saints autels ! Que mon âme était pure ! Que ma foi était vive ! Que mes soupirs étaient ardents ! O le plus beau et le plus heureux jour de ma vie ! que n'ai-je terminé là une existence qui devait être si malheureuse !

Tout contribuait, dans ce beau jour, à plonger mon âme aimante, dans la plus douce des extases, dans le plus inexprimable des bonheurs ! Des milliers de cierges illuminaient l'enceinte étincelante d'or du vieux temple ; et les chantres, accompagnés de plusieurs instruments, faisaient

résonner l'écho des voûtes du chant sacré des hymnes.

Cette journée mémorable et de bonheur sans mélange, se termina par le sermon de l'abbé qui nous fit sentir le bonheur inappréciable que nous avions eu de devenir les enfants de Dieu, nous signala les dangers auxquels nous serions exposés, et prépara nos jeunes cœurs au combat qu'allaient bientôt nous livrer le monde et ses passions.

Depuis ce jour, je n'eus qu'une idée, devenir prêtre ; qu'un seul désir, entrer au collége. Je ne lisais plus que les auteurs sacrés. J'avais trouvé dans les rayons de la bibliothèque de ma mère, un livre de la vie des saints. Me voilà donc aussitôt à lire du matin jusqu'au soir la vie merveilleuse des saints. Les actions héroïques de ces hommes pieux m'enchantent, la couronne immortelle qu'ils reçoivent tous pour récompense m'enivre. Alors je change d'idée. La vie de prêtre n'est plus celle qui me convient, je veux me faire ermite, je ne vois plus d'autre voie pour arriver au ciel.

Un jour donc, plein de ces idées excentriques, je quitte la maison paternelle et je m'achemine vers la forêt ; j'y fis mille détours avant de me fixer sur le choix du lieu de mon ermitage.

Enfin je m'arrête au pied d'un côteau couronné de verts sapins, et tout près d'une source d'eau limpide qui coulait à travers les mousses épaisses de la forêt. Je choisis l'endroit de ma résidence dans un lieu où le rocher se pliant sur lui-même, formait une voûte naturelle, et offrait sans trop de travaux, une retraite sûre contre les loups, les vents et les orages !

Je me mis aussitôt à l'œuvre ; je ramassai des pierres que j'entassai les unes sur les autres, les enduisant avec une espèce de ciment que je m'étais fait avec de l'eau de la source et de l'argile.

Trois jours après j'avais une grotte assez spacieuse pour contenir trois personnes. J'en avais hermétiquement fermé l'entrée avec de petits sapins que j'avais entrelacés et attachés avec l'écorce des arbres que j'avais coupés. J'élevai au fond de cette grotte un autel rustique sur lequel je mis une croix et de chaque côté de cette croix des fleurs sauvages que j'avais cueillies dans les interstices du rocher.

La grotte bâtie, c'était certainement avoir beaucoup fait, mais ce n'était pas assez : Il fallait vivre, et je me souciais guère de me nourrir de sauterelles, de racines, ou de miel sauvage comme la plupart de ceux que je voulais imiter.

Après avoir longtemps réfléchi, je me décidai enfin à aller faire une visite au poulallier domestique et à la huche maternelle, et pour cela je n'avais pas besoin de cartes d'introduction. Ainsi j'allais devenir probablement le premier saint, patron et protecteur du larcin. Cette pensée, il est vrai, m'avait d'abord arrêté. Le cri de la conscience s'était fait entendre. Mais j'étais parvenu à lever peu à peu ces scrupules à force de raisonnements. Mes parents, me disais-je, n'étaient-ils pas obligés de me nourrir ? Or ce que je prenais, je ne le prenais pas pour trafiquer, mais uniquement pour vivre, donc je n'étais pas coupable de larcin.

Armé de ce fameux syllogisme, je fis le soir même, une assez forte provision de comestibles, et le lendemain de grand matin, je partis avec mes effets dans un panier, et quelques livres de prières, surtout la vie des saints que je voulais imiter.

Arrivé dans ma grotte, je consacrai une partie de la journée à la lecture et au repos. Dans l'après-midi j'amassai une grande quantité de mousse pour me faire un lit.

Le soir venu, autre inconvénient ; je n'avais pas de lumière. Mais le besoin est la mère des inventions. Je me rappelai avoir lu que

les Indiens se procuraient du feu au moyen de branches sèches qu'ils frottaient rapidement les unes contre les autres. Je pris aussitôt deux branches et je les frottai. Ma joie fut grande quand au bout d'une demi heure environ, j'en vis sortir de grosses étincelles ; j'en allumai de la mousse sèche, et ensuite des branches d'arbres desséchées que je ramassai de toutes parts. En un instant les arbres de la forêt s'illuminèrent de la flamme de mon foyer.

Dans ma reconnaissance, je me jetai à genoux et je remerciai Dieu du bon succès que j'avais eu dans toutes mes entreprises.

Je me couchai assez tard, et le lendemain je me levai avec le chant matinal des oiseaux.

Que je me trouvais heureux d'être ainsi seul au milieu de ces bois ? Que mon âme était pleine de sentiments délicieux ! Que j'eusse volontiers passé ma vie dans cette charmante solitude, loin du bruit des villes et des discours mensongers des hommes !

Trois jours s'écoulèrent ainsi sans que je fusse troublé dans ma paisible retraite ; mais le quatrième, j'entendis sur les huit heures du matin les aboiements du chien de la maison. On se servait de l'intelligence du pauvre Rover, et surtout de son amitié pour moi, pour décou-

vrir le lieu de ma retraite. Ce fut à cette heure seulement que faisant un retour sur moi-même, j'eus conscience de ma conduite légère et coupable ! Je tremblais comme si j'avais été sous la zône glaciale au fond de la Sibérie. Hélas ! j'avais quitté la maison sans rien dire à personne, et je connaissais le caractère irrascible de mon beau-père. Une sueur froide perlait sur mon front.

Cependant les aboiements de Rover qui avait fléré la piste de mes pas, devenaient de plus en plus distincts. D'autres à ma place, se seraient enfuis, moi je demeurai immobile et j'attendis courageusement au fond de ma grotte. Mais que mon cœur battait violemment ! J'ai éprouvé depuis bien des dangers autrement sérieux, mais je n'ai rencontré dans aucun de ceux-ci de plus vives angoisses que dans cette circonstance.

Rover, après avoir battu la forêt en tout sens, car j'avais fait tant d'allées et venues que la pauvre bête s'y perdait, arriva enfin. Je crus qu'il allait me mettre en pièces, tant sa joie était grande et ses caresses bruyantes.

Pauvre bête, tu ne pouvais t'imaginer pourquoi j'accueillais alors si froidement tes démonstrations d'amitié !

Peu après j'aperçus à travers les arbres quelqu'un qui s'avançait dans ma direction. Je n'y pus tenir d'avantage : je me laissai choir sur le sol, la figure contre terre et à demi mort de peur ! Cependant on approche, on me remue, mot : je fais le mort. On m'appelle par mon nom.

O alors, vous dire ce que j'éprouvai, au timbre doux, sonore et mélodieux de cette voix chérie, ne peut se décrire ! O joie ! ô bonheur ! ô transport ! ô douce erreur ! Au lieu de mon beau-père que je craignais à l'égal du diable, figurez-vous qui j'avais devant moi ? Camille, mon premier ami d'enfance. Ressusciter, me lever, lui sauter au cou, l'embrasser, tout cela prend plus de temps à raconter qu'il n'en faut pour l'accomplir.

Son père venait d'arriver des Etats-Unis où il avait assez gagné d'argent pour vivre désormais tranquille et heureux, du fruit de ses épargnes.

Après les premiers épanchements de nos cœurs nous nous assîmes à l'entrée de ma grotte, et Camille me raconta combien ma pauvre mère avait été inquiète à mon sujet. Elle me croyait retourné à Laprairie, et Mr. Bériau devait s'en informer en revenant de la ville où il était alors et auquel ma mère avait écrit.

Quand j'appris que mon beau-père était absent de la maison je ne pus contenir ma joie, je la laissai éclater par des cris, par des sauts que tout autre que Camille aurait attribués à un subit accès d'aliénation mentale.

Nous ne quittâmes mon vallon solitaire que lorsque le soleil se fut plongé derrière les grands bois. Quand nous arrivâmes à la maison, les premières étoiles de la nuit commençaient à briller au ciel.

Ici mon ami me quitta, et j'allai me jeter aux pieds de ma mère et les arrosai de mes larmes. O bonne mère ! je m'attendais à être fortement réprimandé, mais pas un signe, pas une parole de mécontentement ne sortit de ses lèvres ! Elle se borna à me faire quelques remarques fort sensées relativement à mon projet d'ermitage qu'elle avait appris, je ne sais trop comment. Qui peut tromper les yeux vigilants d'une mère ? Puis elle se mit à rire de tout son cœur de mes chimères, me disant que le temps des anachorètes était passé, et qu'au milieu des glaces du Canada, ces révérends n'auraient pas tenu longtemps la campagne.

Je pris le parti de rire avec elle de mes folies ; je la priai seulement de profiter de l'absence de mon beau-père, pour venir avec moi visiter mon

ermitage. Elle y consentit, et le lendemain, nous partîmes accompagnés de Camille que j'avais fait demander.

O bonne et tendre mère, comme elle pleura quand elle vit mes travaux et les peines que je m'étais données pour devenir ermite ! Je ne pus m'éloigner de ma cabane sans regret et sans y laisser un souvenir : je gravai avec mon couteau sur une pierre les quatre vers suivants :

Adieu charmante grotte ! adieu séjour tranquille
Où durant trois longs jours je goûtai le bonheur !
Adieu, source limpide ! adieu croix, ô ma sœur !
Adieu, vallons, forêts ! Je pars avec Camille.

Si j'eusse vécu dans d'autres temps, et dans quelques déserts de la Thébaïde, je serais probablement devenu un grand patriarche.

Ainsi s'écoulèrent, cher Déchamps, les douces et paisibles années de mon enfance ! Elevé par une mère aussi pieuse qu'éclairée, douce et prévoyante, et toujours occupée de mon bonheur, mon cœur s'ouvrit de bonne heure aux douces émotions de la vertu ? J'étais né avec un cœur sensible, et doué d'un esprit enclin à la poësie ! Aussi comme je goutais à cet âge cette nature toujours si belle et si neuve ! De quels sentiments délicieux elle remplissait mon jeune cœur !

Cette première période de ma vie, vous a sans doute, fort peu intéressé, o cher Déchamps.

Vous auriez préféré de grands évènements à cette narration puérile de ma jeunesse. Vous auriez mieux aimé un héros exposé à mille dangers, à mille trahisons, à mille embûches. Mais n'oubliez pas que ce n'est pas un roman que je vous fais, mais le récit de ma vie, et cela d'une manière aussi fidèle que me le permet ma mémoire. A quoi bon, direz-vous encore, nous entretenir si longtemps de rochers, de fleurs, de moutons, de chasse, de classe, d'amitiés et d'ermitage ? Et vous avez parfaitement raison, mais que voulez-vous, j'ai la manie des vieillards : rien n'était si beau que leur temps ; et quand j'évoque dans ma mémoire tous les souvenirs de ce temps écoulé qui ne doit plus revenir, c'est toujours avec regret que mon cœur s'arrache à leurs douces impressions !

Mais je n'abuserai pas plus longtemps de votre patience et je vais dérouler sous vos yeux le tableau de cette seconde partie de mon existence, tableau sombre et lamentable que j'avais juré de tenir éternellement enveloppé dans les plis de mon cœur. Tantôt, la douleur, le désespoir, l'exil. Hélas ! je voudrais m'arrêter, et m'attacher encore aux pures jouissances de mon enfance ! Mais la fatalité me pousse ! j'hésite, je tremble de lever le voile, et cependant je tiens

le fer brûlant prêt à passer sur toutes les blessures encore saignantes de mon cœur ! O pourquoi ne pas couvrir du manteau de l'oubli, les malheurs et les souffrances innombrables qui me firent si souvent désirer la mort comme l'unique remède à mes maux ! Mais le sort en est jeté. Eloignons-nous encore pour quelques instants des eaux consolatrices du Lœthé.

Telle fut cette première partie du récit de Hamelin.

Quand il se tut, les étoiles avaient déjà depuis longtemps allumé leurs lampes d'or dans les cieux. Nous nous levâmes et descendîmes silencieusement la montagne jusqu'aux portes de la ville ; là il me dit de l'attendre chez moi le lendemain, qu'il avait conçu une idée qu'il m'expliquerait alors. Sur ce nous nous séparâmes, moi pour retourner à mon hôtel, lui pour aller je ne sais où, car sa vie à Santiago, ainsi que le lieu qu'il habitait était un mystère.

Le lendemain, à huit heures, il entra dans mon hôtel. Il tenait une cravache à la main, et portait contre son habitude de longues bottes et un habit ou longue redingote de toile cirée.

—Diable, lui dis-je, en le saluant et en riant, où allez-vous donc ainsi accoutré ?

—Achevez de déjeuner, dit-il, vous le saurez tout à l'heure.

Je pris une tasse de café, et nous sortîmes sur le balcon.—Et bien, dis-je,voyons votre idée ? Car ce changement dans votre manière de vous habiller, a sans doute quelque rapport avec l'idée dont vous me parliez hier en nous séparant et que vous deviez m'expliquer ce matin.

—Oui, dit-il, vous avez deviné juste. Et cette idée la voici : Je quitte Santiago.

—Et où voulez-vous aller ?

—A Obidas.

—Et où cela se trouve-t-il ?

—Sur le fleuve des Amazones.

—Et que voulez-vous aller faire là ?

—Fortune.

—Et comment y ferez-vous fortune ?

—Ecoutez, me dit-il ; il existe non loin de la source de ce grand fleuve des Amazones, une tribu indienne. Ce sont les Zumas. Un jour que je chassais dans les Andes, je perdis ma route et je m'égarai. Je marchai une partie du jour à l'aventure. Cependant le soleil baissait rapidement et mon cheval était épuisé, force me fut donc de descendre et de lui donner le temps de se remettre de ses fatigues. Je lui ôtai sa bride et le mis en liberté. Aussitôt qu'il fut libre, il ne songea d'abord qu'à apaiser sa faim dans l'herbe épaisse et tendre dont cette partie

des Andes était tapissée. Mais quand il se fut rassasié, il partit comme un trait lancé par une main vigoureuse et disparut bientôt dans les hautes futaies de la forêt. Je courus longtemps dans l'espérance de le rejoindre, mais ce fut peine perdue. Que faire alors seul au milieu de cette sombre forêt. La nuit approchait rapidement, et déjà sortaient de tous les antres de la montagne, d'affreux rugissements. Je jetai un coup d'œil désespéré autour de moi. Les ténèbres envahissaient la forêt. La peur s'empara de moi, je montai dans un arbre touffu ; cet arbre, à trente pieds de terre environ, se partageait en quatre tiges et formait au milieu de ces tiges un plateau assez spacieux pour y être à l'aise. Je résolus d'y passer la nuit. J'attachai ma carabine à l'un des rameaux puis je tirai de mon sac de voyage des œufs durs, du pain, une gourde d'eau de vie et je soupai à la lueur douteuse du crépuscule. Mon repas terminé je passai ma ceinture autour de mes reins et j'attachai l'un des bouts à l'une des quatre tiges, et de l'autre, car elle était très longue et très large, je me couvris le visage pour me mettre à l'abri des maringouins que l'on pouvait couper avec un couteau, tant ils étaient

nombreux. Je ne fus pas longtemps sans m'endormir d'un sommeil lourd et profond.

Je dormais depuis deux ou trois heures quand je fus soudain éveillé par des voix humaines. M'étant levé sur mon séant, j'aperçus à la lueur des flambeaux qu'on portait, trois hommes: L'un d'eux avait les mains liées derrière le dos.

—Donnez-nous, disaient les deux autres en langue espagnole, les diamants que nous vous avons vu laver, avant le coucher du soleil, sur le bord du lac des Fées.

—Je ne les ai plus, disait l'Indien, (car ce misérable était un indien) je les ai laissés dans le sable.

—Tu as menti, chien maudit, dirent les deux espagnols, et si tu ne t'exécutes sur le champ, nous allons voir de quelle couleur tu as le sang du cœur.

L'Indien protesta, jurant par le Grand Esprit qu'il ne les avait pas.

—Fort bien, dirent les Espagnols, c'est ce que nous allons voir, et ayant dit ces mots, ils tirèrent de leurs ceintures leurs poignards dont les lames damassées brillaient à la clarté des torches, et s'approchant de l'Indien, ils le saisirent par les cheveux et le terrassèrent. Alors ils entrouvrirent sa chemise à l'endroit du cœur, et y appuyèrent la pointe acérée de leurs poignards.

L'Indien poussa un cri de douleur.

—Eh bien! Vas-tu nous les donner tes diamants, maudit mécréant d'Indien ?

L'Indien soupira, mais ne répondit pas.

L'un des deux Espagnols, exaspéré par cette résistance opiniâtre de l'Indien, leva le bras, mais son compagnon le saisit au moment qu'il allait frapper.

—Non, dit-il, arrête ;—j'ai une idée. Attachons-le à cet arbre. Bien! maintenant apporte ta torche. Celui-là apporta la torche.

—Voyons, dit-il, si le feu déliera la langue de ce maudit Indien.

Je saisis ma carabine, bien décidé de tuer ces deux misérables, et de sauver la victime.

Alors ils prirent les deux mains de l'Indien et les attachèrent en croix; ceci fait,ils ramassèrent leurs torches et s'approchèrent du malheureux, mais comme les torches allaient atteindre ses doigts, je pressai la détente et mon coup partit.

Quand la fumée de la poudre se fut dissipée, j'apercus l'un des deux Espagnols qui se roulait convulsivement dans l'herbe qu'il rougissait de son sang.

L'autre prit la fuite, mais il n'avait pas fait dix pas que ma seconde balle l'atteignait entre les deux épaules et le faisait suivre son compagnon.

Je descendis alors de mon arbre et j'allai détacher l'Indien qui, ne sachant trop comment me témoigner sa reconnaissance, m'embrassait les genoux.

J'allai ensuite aux deux Espagnols, mais ils étaient morts.

L'Indien les dépouilla de leurs vêtements, et les ayant scalpés, mit leurs chevelures dans son carquois.

Bientôt après le jour parut et les oiseaux se réveillèrent joyeux sur les horreurs de cette nuit sanglante.

L'Indien, alors m'appela, et ayant entrouvert sa chemise, il en tira un diamant de la grosseur d'un gros grain de maïs qu'il me présenta en disant :

—Frère, si jamais tu viens dans les cases des Zumas, mon père sera ton père, ma mère sera ta mère, mes sœurs seront tes sœurs, et mes frères les Zumas te chargeront de ces pierres que vous autres hommes blancs estimez à un si haut prix, et auxquelles nous Indiens préférons le plus petit peccari.

—Pourquoi donc alors, dis-je, ne vouliez-vous pas abandonner les vôtres à ces deux misérables qui vous les demandaient pour prix de votre vie ?

—C'est que ces deux hommes, voyez-vous, si je les leur eusse donnés, m'auraient tué tout de même, et que, non contents de ce que je leur aurais donné, ils auraient attiré mon père et mes frères sous prétexte de traiter de ma rançon et leur auraient fait subir le même sort ; je préférais donc mourir et sauver la vie de mon père et de mes frères.

J'admirais avec un attendrissement mêlé de respect, la générosité naïve et héroïque de cet enfant des bois.

Je lui fis cadeau des deux poignards des espagnols que je m'étais arrogés par droit de conquête, et je le quittai, lui promettant d'aller visiter sa tribu aussitôt que le hazard m'en fournirait l'occasion.

Ayant retrouvé mon chemin, j'arrivai sur le soir dans un petit village dont j'ai oublié le nom et qui se trouve à sept lieues de Santiago, et le lendemain j'arrivai à la ville où j'obtins 800 dollars de mon diamant. Il était temps que ce secours providentiel m'arrivât, car il ne me restait plus que quelques piastres dont je devais une grande partie pour ma pension.

—Eh bien ! cher Deschamps, comprenez-vous maintenant pourquoi je veux aller chez les Zumas, et comment j'y ferai fortune.

—Je comprends, mon ami, mais cette route est longue et périlleuse.

—Cent lieues, mon cher, quant au péril, je ne le crains plus.

Pauvre malheureux, il ne savait pas ce que l'avenir lui réservait !

—Et comment vous rendrez-vous à cette bourgade ?

—A cheval.

—Et quand partez-vous ?

—Dans deux heures.

—Seul ?

—Seul. A moins que vous ayez le désir de m'accompagner.

—Oh ! de quelle joie vous remplissez mon cœur, m'écriai-je, car je craignais que vous ne partissiez sans moi.

—Merci, me dit-il, je comptais sur vous.

—Avez-vous des chevaux ?

—Les deux meilleures bêtes du Chili.

—Et des vivres ?

—Venez, me dit-il, nous allons en acheter pour 15 jours. C'est un voyage de dix longues journées à travers les montagnes et les Llanos, mais il vaut mieux en avoir plus que moins.

Je le suivis : Il me mena d'abord chez le charcutier, où il acheta deux jambons, puis chez



l'épicier où il prit du raisin sec, du café, du sucre et des biscuits. Puis chez le marchand où il fit une ample provision de vin et d'eau-de-vie. Il voulait faire faire la noce aux sauvages. Puis il acheta de la poudre, du plomb et des balles.

Ces achats terminés, nous fîmes nos sacs de voyage, les attachâmes solidement sur le dos de nos chevaux, et montant en selle, nous cotoyâmes le rivage de la mer pendant une demi lieue, et puis tournant soudain à droite, nous cheminâmes vers la montagne.

Nous marchions sur une route unie et sablonneuse. Nous avions au-dessus de nos têtes un ciel diaphane ; devant nous des monts couronnés de forêts imposantes. A droite et à gauche une végétation riche et opulente ; des cocotiers promenant dans les airs leurs panaches ondoyants ; des bananiers pliant sous le poids de leurs fruits savoureux ; des orangers chargés de fruits dorés et veloutés ; des ananas parfumés ; des papillons multicolores volant capricieusement dans les airs.

—Quelle belle nature, dis-je à Hamelin, rompant le silence que nous gardions depuis un quart d'heure, quelle richesse de végétation !

—Bien belle, mon ami, et cependant avec tout cela, l'Espagnol est pauvre et démoralisé.



Il se fie trop sur la bonté de Dieu ; cette abondance l'énerve.

Nous étions arrivés, tout en causant, sous les premiers arbres de la forêt.

—Ne trouvez-vous pas, dis-je à Hamelin, que ces vastes solitudes, que ce silence profond des éléments sont propices au récit des aventures ? Si vous me continuiez le vôtre pour épargner la monotonie du voyage.

Il tira sa montre, et l'ouvrant : onze heures, dit-il, dans une demi heure, nous ferons manger nos chevaux et nous dînerons nous-mêmes ; nous nous remettrons ensuite en route et je vous continuerai mon histoire.

Nous arrivâmes une demi-heure après, au pied des Andes. Là nous sautâmes à terre ; nous mîmes des sabots à nos chevaux de peur qu'ils ne nous abandonnassent, et tirant nos mets de nos sacs, nous dinâmes joyeusement, tout en formant mille projets d'avenir si nous réussissions dans nos entreprises.

Le dîner fini, nous nous remîmes en route, et Hamelin poursuivit ainsi le récit de ses aventures :

SECONDE PARTIE.

LE COLLÈGE.

Quand mon beau-père fut de retour de la ville, ma mère lui conta mon histoire et il fut résolu que j'entrerais au collége de Saint-Sulpice.

Quinze jours après j'entrais au collége. Les années que j'y ai passées furent tranquilles et heureuses. Oh ! que ne duriez-vous toujours ! j'ai éprouvé depuis bien des deboires, bien des contrariétés, bien des vicissitudes, bien des souffrances ! !

La vie de collége est une vie d'illusions, de rêveries et d'extases. Elle ne nous laisse apercevoir le monde réel qu'à travers un mirage trompeur qui nous le représente sous ses couleurs les plus avantageuses.

Je fus en tout quatre ans dans cette maison.

Au fur et à mesure que je voyais poindre à l'horizon le jour qu'il me faudrait quitter cette sainte demeure, bien différent de la plupart des jeunes gens qui voient arriver la fin de leurs

études comme une époque de délivrance et de liberté, j'étais au contraire rempli d'une indicible tristesse. Mon âme était pleine de sombres pressentiments. L'avénir m'apparaissait sous les couleurs les moins favorables. Je cherchais à me faire illusion sur la rapidité avec laquelle fuyait le temps qui allait bientôt me lancer dans le monde. Ce jour fatal arriva enfin.

Avant de confier ma faible nacelle à cette mer si fertile en naufrages, je me recueillis dans la retraite et je cherchai dans le directeur de ma conscience des lumières qui m'éclairassent et me guidassent dans le choix d'un état.

Huit jours plus tard, je tombais comme une feuille détachée de l'arbre qui l'avait nourrie de sa sève au milieu d'une société indifférente et souvent injuste.

Seul et abandonné à moi-même, sans parents, sans guide, sans appui, sans espérance, je jetai autour de moi, ô cher Deschamps, un regard d'angoisses et presque de désespoir !

Quelques jours après mon départ du collége, j'allai frapper à la porte de plusieurs bureaux d'avocat, avec ma ceinture d'écolier pour toute lettre de recommandation. Je fus partout reçu avec cette politesse froide et guindée qui glace et brise le cœur. Quand j'avais exposé le motif

de ma visite, on me répondait invariablement par ces deux phrases banales : " Nous n'avons besoin de personne dans ce moment-ci ; " ou bien encore : " revenez dans quinze jours."

Il est si facile, voyez-vous, de demeurer quinze jours à Montréal, quand on n'a pour toute richesse dans sa poche que quelques prix de collége et un certificat de bonne conduite. Je retournai néanmoins chez quelques-uns, mais ce fut peine perdue. Perdant alors patience et courage, je quittai la ville, et retournai dans mon village. Là je m'enfermai, pendant quelques jours, dans la chambre des sanglots, afin de réfléchir plus à mon aise sur la bizarrerie de ma destinée. Ces lieux réveillèrent dans mon cœur, mes souvenirs d'enfance et je pleurai amèrement.

Cependant la nuit était arrivée, triste, sombre et lugubre. Au dehors les vents gémissaient et de gros nuages gris roulaient sur le ciel en lambeaux déchirés ; une pluie torrentielle battait, sur les vitres de ma chambre, une mesure triste et monotone, tout-à-fait en harmonie avec mes sombres pensées.

Je me jetai, épuisé de chagrin, sur le bord de mon lit. Le sommeil ne se fit pas longtemps attendre. Il fut long et profond. On le trouve

si doux à cet âge peu avancé qui est comme l'aurore de la vie ! Plus tard, quand le malheur a étendu sur l'homme le voile sombre de son aile, ce n'est plus que difficilement que les bienfaits du sommeil peuvent atteindre ses esprits torturés par mille angoisses. Pour moi, j'en étais encore à ma première épreuve ; je n'avais fait qu'effleurer le vase du bout des lèvres, et le sang généreux qui coulait dans mes veines ne laissait encore aucune prise sérieuse au malheur.

Le lendemain quand je m'éveillai, des flots de lumière inondaient ma chambre ; je sautai hors de mon lit et j'appelai Marguerite, vieille servante qui m'avait bercé enfant, sur ses genoux et m'avait bien souvent endormi par ses chansons et ses refreins aussi agrestes qu'elle-même, et je la priai de m'apporter du pain et du lait.

La bonne fille revint bientôt avec le pain et le lait, et de plus du sucre et des fruits qu'elle avait été cueillir pour son jeune maître.

Quand j'eus déjeûné, je remontai à ma chambre et passai le reste du jour à lire Monte Christo.

Le soir, après le souper, je pris ma canne et je sortis. Le ciel était pur, et au couchant quelques nuages se doraient encore des clartés mourantes d'un beau jour, un vent frais ridait les

flots du lac et détachait des arbres les feuilles jaunies de l'automne qui approchait en répandant dans la nature,la mélancolie et le deuil. Peu après, la lune se leva et blanchit à mes pieds, de sa lumière pâle et veloutée, les tapis de gazon.

Je me promenais depuis une heure environ quand j'entendis résonner à mes oreilles des accords mélodieux que je pris alors pour ceux d'une harpe. Je me dirigeai aussitôt vers l'endroit d'où ils m'avaient semblé venir.

Quand je fus arrivé au sommet de la colline sur laquelle le village est bâti, je me trouvai en face de l'habitation de M. Helvin. La musique avait cessé. Je continuai néanmoins d'avancer jusqu'à la *galerie*. J'aperçus alors à travers les rideaux de damas entrouverts, assise devant un piano, une jeune fille, les coudes appuyés sur un cahier de musique, et plongée dans une profonde rêverie.

Un petit chien blanc étendu sur le tapis moëlleux de la chambre, reposait paisiblement à ses pieds.

Une seule bougie, placée au côté d'elle, sur un petit guéridon, répandait à l'intérieur, une lueur vacillante et douteuse.

La maîtresse de ce charmant boudoir, ne donnait cependant aucun signe de vie, tant elle était

à ce moment préoccupée par une idée fixe, qui semblait absorber toutes ses facultés intellectuelles.

Elle demeura longtemps dans cet état d'immobilité complète.

Puis elle sortit soudain de cette espèce de léthargie. Elle jeta un coup d'œil inquiet autour d'elle, se frotta les yeux à plusieurs reprises, comme quelqu'un qui sort d'un sommeil profond, et laissa courir ses petits doigts blancs et effilés sur le clavier d'ivoire de l'instrument, qui se mit à soupirer des accords, doux, brisés, tristes, interrompus, traduisant comme un miroir fidèle les pensées qui faisaient alors vibrer les fibres tristes ou joyeuses du cœur de la jeune fille.

Charmé et transporté par cette harmonie divine qui tantôt s'élevait et grondait comme le bruit des grandes eaux, ou de la foudre à travers les nuages, tantôt faiblissait, baissait, s'amortissait et ne faisait plus entendre qu'un murmure plaintif semblable au dernier soupir d'un mourant, je demeurais immobile comme si j'eusse été cloué au vantail de la croisée, et je ne pouvais me rassasier de promener mes regards éblouis, sur tant de charmes réunis.

Oh ! Jamais poëte n'a, dans ses plus fortes excentricités amoureuses, revé un tel idéal de

beauté, de candeur ingénue, de perfections réunies !

Oh ! qu'elle était belle, cher Deschamps, qu'elle était belle !

D'une taille élégante et svelte qu'enveloppait alors une robe de mousseline blanche à trois falbalas, avec un ruban rose qui la serrait amoureusement, elle me rappelait ces ombres légères, aëriennes, de Marven, que nous peint Ossian, roulant incorporées au brouillard de la nuit, dans les gorges ou au-dessus des montagnes de l'antique Calédonie. Sa blancheur ne pouvait se comparer qu'à un lis humide de rosée, s'épanouissant sous les premiers baisers de l'aurore. Ses joues, légèrement colorées,avaient la fermeté et le pâli du marbre. Ses yeux noirs et fendus en amende étaient expressifs et avaient je ne sais quoi de doux, de triste, de limpide qui captivait, subjuguait et passionnait tous ceux qui en approchaient.—Dans ce moment, elle les tenait fixés sur un coin bleu du ciel, alors parsemé d'étoiles, et semblait poursuivre à travers les plaines de l'infini, quelque personnage invisible. Ses lèvres écarlates comme un grain de corail qui sort des flots, s'entrouvaient en tremblant pour laisser passer les mots, expression naïve et sainte de ce cœur de seize ans, et découvraient à l'œil une

rangée de petites dents perlées et plus éblouissantes que l'ivoire le plus pure. Sa chevelure était noire comme l'aile d'un corbeau, et descendait en longues tresses sur ses épaules fermes et vermeilles ou roulait au souffle de la brise qui s'introduisait par la fenêtre, sur un sein arrondi dont les ondulations cadencées soulevaient la gaze transparente de son fichu. Deux épingles d'or la retenaient sur son front large et pensif. Sa voix, car alors elle chantait une romance des vieux bords canadiens, était pure et sonore.

Oh ! avec quel regret je la vis fermer son piano, s'éloigner, d'une démarche majestueuse, vers la porte de la chambre et disparaître à mes yeux !

Je me retirai le front brûlant, l'esprit agité, le cœur serré, et de retour chez moi je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Les dernières vibrations de l'instrument, et les soupirs de sa voix tintaient sans cesse à mes oreilles et cette fraîche image d'ange était toujours là présente à ma mémoire, et m'obsédait sans relâche et sans repos pour mon esprit. Il me semblait entendre sa voix partout ; dans le souffle de la brise, dans le murmure du ruisseau, dans les gémissements du vent dans les sapins. Incapable de dormir, je me levai et fermai ma fenêtre, puis j'allumai

ma lampe et je pris le premier livre qui me tomba sous la main; mais il me fut impossible de lire. Je lisais vingt fois la même page, sans rien comprendre. Mon esprit était ailleurs. Je remis donc mon livre dans les rayons de la bibliothèque et ouvrant de nouveau ma fenêtre, je m'y assis. Une teinte rose du côté de l'orient frangeait l'horizon, et le coq, ce précurseur du jour, faisait entendre de divers lieux à la fois son chant plein, puissant et sonore. L'écho des bois, des vallons et des montagnes les répétait tour à tour, et donnait à toute la nature endormie, le premier signal du réveil :—Le rossignol, le rouge-gorge et la grive mélèrent successivement leurs voix harmonieuses ou plaintives à ces bruits divers et tout devint vie et mouvement autour du petit village dont les habitants, à l'exception d'un seul, se livraient encore aux douceurs du sommeil. Je me jetai à genoux et je priai Dieu. Après cet acte de reconnaissance à l'Etre suprême, je déjeunai. Ensuite je pris mon fusil, ma gibecière et je sortis. Une brise pleine de l'arôme des fleurs soufflait mollement. Je suivis pendant quelque temps le cours tortueux du ruisseau, puis sautant la haie d'aubépine, j'entrai dans la forêt encore ensevelie d'ombres. Je m'assis au pied d'un hêtre pour attendre le

retour du soleil. Il parut bientôt radieux sur la cime verdoyante du mont Ste. Marie. Je n'ai jamais trouvé rien de plus beau que ce spectacle au milieu des bois. Des torrents de lumière divergeaient à travers les feuilles, le tronc des arbres, les branches entrelacées, et venaient se jouer dans les mille sentiers sombres de la forêt, sur les feuilles embaumées du thé des bois, aux graines carailleuses, crystallisées, humides de rosée, sur les lilas, les liannes annelées, les bourdainiers aux grains d'azur ; tout était parfumé, brillant, saturé de lumière.

Mais j'étais insensible à toute cette munificence de la nature. La perdrix, la bécassine et le coq-des-bois se levaient et se relevaient devant moi ; le lièvre courait paisiblement dans mes sentiers, et mon fusil demeurait stationnaire sur mon épaule. Une seule pensée m'occupait ; un seul objet remplissait mon cœur. C'était l'image de cette jeune fille que j'avais vue la veille et que je ne reverrais peut-être jamais ! cette voix mélancolique et divine que je n'entendrais peut-être plus !

J'arrivai ainsi, mû par un ressort invisible qu'une puissance intérieure gouverne, jusqu'à la grotte que cinq ans auparavant j'avais construite dans le dessein de me faire ermite. Hélas ! à

cette heure, ces idées étaient bien loin de mon esprit. Cette jeune fille m'avait ébloui ; j'étais amoureux sans même le deviner. Ah ! si j'avais pu lire dans l'avenir les maux cruels que cet amour devait me causer, les larmes amères qu'il me ferait verser, j'eusse chassé loin de moi sa coupe empoisonnée !

Je trouvai à peu près tout dans le même ordre, qu'autrefois. La source remplie de ses eaux pures et fraîches coulait toujours auprès. Les mêmes arbres au feuillage épais l'ombrageaient.

Je me glissai, en rampant, dans la grotte. Un air froid et humide me frappa la figure ; quelques chauves souris, effarouchées par le bruit de mes pas, me battirent le visage de leurs ailes et s'enfuirent en criant.

Partout où l'homme a passé s'établit et règne l'animal sauvage. Aujourd'hui le chacal foule en paix les lieux où furent jadis Balbeck et Tyr.

Je retrouvai au fond de ma grotte le modeste autel de pierre que j'avais érigé et la petite croix de cèdre, mais un peu inclinée, comme quelqu'un qui salue un ancien compagnon d'infortune. A cette vue, mes souvenirs d'enfance se réveillèrent, mon cœur se gonfla et je pleurai. Je sortis, à la porte je trouvai la pierre sur la-

quelle j'avais gravé des vers ; les caractères en étaient parfaitement conservés. Je dis adieu à tous ces témoins de mon enfance, et je m'éloignai l'esprit un peu moins agité.

Hélas ! je ne devais plus revenir en ces lieux. La main barbare d'un étranger allait bientôt détruire tout ce qui m'avait été si cher.

A quelques centaines de verges de la forêt, au nord, était un puits que mon père avait fait creuser pour abreuver les bêtes pendant les grandes chaleurs de l'été. Il y avait auprès une auge à moitié remplie d'eau. J'allai m'asseoir à l'une de ses extrémités. De ce banc rustique je vis coucher le soleil sur la cime flétrie des forêts opposées ; son rayon avait la mélancolie d'un adieu. L'étoile du berger scintillait à travers les nuages dorés du couchant. Les arbres avaient néanmoins conservé leur manteau printannier, et l'on ne s'apercevait de l'approche de l'automne qu'à l'émigration des corneilles qui, au moment du crépuscule, volaient en bandes au-dessus des bois.

Je les suivais dans leur vol, d'un œil rempli de tristesse, car elles m'annonçaient par leur fuite, que moi aussi il me faudrait peut-être bientôt aller chercher loin de la patrie le pain qu'elle me refusait.

Quand j'entrai à la maison, la nuit était tombée et les premières lumières commençaient à briller au village.

Ma surprise fut grande quand j'aperçus ma mère, car j'ai oublié de vous dire que mon beau-père avait quitté St. Philippe pour St. Martin où il avait fait une grosse entreprise et que ma mère l'y avait suivi. Elle vint aussitôt au-devant de moi et je me jetai dans ses bras. Pauvre mère, elle avait bien vieilli depuis que je l'avais quittée ! En ce moment la joie inondait son cœur ; elle me faisait mille questions auxquelles je m'empressais de répondre. Elle me trouvait grandi, elle me trouvait beau, spirituel. Ah ! toutes les mères sont bien les mêmes à l'égard de leurs enfants. Elles leur trouvent toujours mille qualités qu'elles seules aperçoivent !

Nous soupâmes ensemble et après le souper nous nous retirâmes chacun dans notre chambre. La mienne, comme je crois vous l'avoir dit, donnait sur le village. Quand tout le monde de la maison se fut endormi, je sautai par la fenêtre que je refermai du mieux que je pus, et je m'acheminai vers le village. Une agréable fraîcheur avait succédé à la chaleur du jour, et la lune, qui avait franchi à peu près la moitié de sa course, brillait d'un vif éclat. J'arrivai bientôt

12

devant la croisée où la veille m'était apparue belle et charmante mon adorable Sylphide; mais je la trouvai plongée dans l'obscurité. Déçu dans mes espérances, je sautai par-dessus la haie et me trouvai dans un riant petit jardin qui s'étendait au nord de la maison ; j'en parcourus toutes les allées sablonneuses et bordées de violettes et de jasmins. Ces allées, ces fleurs, ces arbres, tout m'y rappelait l'objet de ma passion. Elle devait avoir fléré ces fleurs et foulé de ses petits pieds mignons le sol de ce jardin. Le silence profond, solennel, les grandes ombres des arbres que la lune projetait à mes pieds, tout m'enivrait et plongeait mon âme dans le monde des illusions les plus folles et les plus excentriques. Tantôt je me figurais que je me promenais sous ces allées ombreuses, accompagné de cette jeune vierge qui m'appelait des noms les plus doux; tantôt je traversais de vastes solitudes, des déserts arides, puis, soudain apparaissait un charmant oasis, avec des fruits et l'eau pure d'une fontaine pour nous désaltérer. Nous y coulions dans une éternelle ivresse des jours tissus d'or et de soie. Puis ramené à la réalité par les objets qui m'environnaient, je m'arrêtais triste et confus de ma folie, et de profonds soupirs s'exhalaient de ma poitrine oppressée.

Pendant que je faisais tous ces rêves de bonheur, mon attention fut soudain attirée par un bruit léger qui semblait s'approcher de mon côté.

M'étant retourné, je vis venir à travers les arbres du jardin une femme qui paraissait, comme moi, vouloir respirer l'air embaumé de la nuit.

Tremblant d'être aperçu, je me cachai sous un grosellier, près duquel se trouvait un berceau, ombragé par une jeune vigne dont les liannes s'entrelaçaient en dôme et formaient une voûte presque impénétrable aux rayons de l'astre nocturne.

La jeune fille, que je reconnus bientôt pour celle que j'avais vue la veille auprès du piano, vint passer tout près de moi ; sa robe de mousseline effleura le grosellier qui me servait de retraite. Cette odeur agréable qui s'exhale du vêtement des femmes me flatta agréablement l'odorât. Elle s'assit sous la vigne à quelques pas de moi. Quelques grappes seulement de raisins pourprés nous séparaient. J'entendais sa respiration : respiration douce et calme comme celle d'un enfant. Un rayon de la lune filtrant à travers la vigne éclairait son front et me la montrait dans toute sa beauté.

O qu'elle était charmante ainsi couchée sur

l'herbe verdoyante du berceau. J'étais tombé en extase devant une beauté si parfaite. A genoux, les mains tendues vers elle, je m'enivrais à longs traits de tous ses charmes !

Cependant elle jeta un dernier regard autour d'elle, appuya sa tête contre les branches flexibles de la vigne, ferma ses beaux yeux limpides et s'endormit.

Vous dire ce que j'éprouvais d'ivresse et d'amour à cette heure ne peut s'exprimer en aucune langue humaine. Je pris mon crayon, j'arrachai une feuille de mon journal et j'écrivis les quelques lignes suivantes :

" Dormez tranquille, ô ange de candeur naïve, ô beauté divine qui faites depuis deux jours les tourments de mon cœur, dormez—je veille sur vous comme le génie protecteur de tant de charmes innocents. Que vos songes soient doux, tranquilles et riants—qu'ils ne vous révèlent pas néanmoins le malheureux qui soupire, gémit et pleure à quelques pas de votre auguste berceau, et qui désormais sera le plus malheureux des mortels."

Je pliai cette feuille et m'étant approché d'elle silencieusement, et de manière à n'être pas vu d'elle, même si elle ne dormait pas, je l'attachai au bas de sa robe et je m'enfuis.

Le lendemain, quand je me réveillai, les hirondelles entraient et sortaient par les carreaux brisés de ma fenêtre. Je les avais accoutumées à venir manger les miettes de ma table—leurs petits yeux brillants et inquiets semblaient m'accuser de ma paresse et de mon indifférence.

Au dehors tombait une pluie fine et froide, poussée par le vent d'ouest.

A cette heure l'airain sonore appelait les fidèles à la basse-messe. Plusieurs villageois cheminaient vers le temple du Seigneur. Je fis rapidement ma toilette et je les y suivis.

Arrivé à l'église, j'allai m'asseoir seul auprès d'une colonne—là je pouvais tout voir sans être remarqué.

Le temple était plongé dans une demi obscurité. Quelques cierges seulement brûlaient au grand autel et jetaient une lueur mélancolique sur le vénérable vieillard qui officiait et dont la voix touchante résonnait en accents pieux sous les vastes voûtes dorées du temple.

Tout est grand, sublime et imposant dans nos églises ! Ce silence, ce recueillement, ces lumières, ces chants sacrés, ces enfants de chœur vêtus de blanc, cette foule d'adolescents et de vieillards qui prie aux deux extrémités de la vie ; tout porte à la piété, à l'extase, à l'amour de

Dieu! Tout ce qui s'en éloigne est un non sens. Point de culte possible sans mystère. Les temples de nos frères séparés sont des tombeaux vivants qui glacent le cœur, éloignent de la vérité, tuent l'enthousiasme, et éteignent dans l'âme ce divin flambeau de la poésie, sœur des saintes extases et des sentiments religieux.

Cependant la cloche tinta et le prêtre monta à l'autel. Tout le monde entra. De ce nombre était mon ange. Elle portait une robe bleu-ciel, un long cachemire couleur d'orange couvrait ses épaules. Ses joues étaient enflammées et quelques gouttes de pluie ruisselaient sur son front pur et blanc. O ciel, que n'eus-je pas donné pour être une de ces gouttes favorites qui baisaient ce charmant visage!

Il y avait devant moi un banc vide, elle vint s'y asseoir—et ouvrant un petit livre de prières doré sur tranches, elle se mit à lire.

Je suivais avec ravissement le mouvement de ses petites lèvres roses. Je ne pouvais me lasser de contempler ces doigts d'ivoire qui retournaient de temps en temps la feuille parcourue!

Vers la fin de la messe, elle ferma son livre, et en le fermant une feuille s'en échappa et roula à ses pieds. Je fus prompt comme l'éclair —je sautai dessus et la lui remis. Elle me sourit,

me remercia d'un signe de tête, et se retournant pour n'être point vue, elle colla ses lèvres sur ce billet.

O cher Déchamps, ce que j'éprouvai alors, tient du délire ! Ce billet, c'était le même que je lui avais donné ou plutôt que j'avais attaché au bas de sa robe pendant qu'elle dormait sous la vigne du jardin. Que je suis malheureux, me disais-je, elle porte ses lèvres divines sur ces mots mystérieux et elle ignore que celui qui les a écrits soupire auprès d'elle, ivre de transports et d'amour ?

L'office divin fini, je me promenai sur la terrasse de l'église. Tout le monde sortit, se groupa, parla quelque temps, puis se dispersa. Je demeurai seul. Elle laissa l'église la dernière. Je la suivis de loin. Un autre à ma place eut trouvé l'occasion de lui parler, mais j'étais alors d'une timidité sans exemple. Je me contentai de demander au premier gamin que je rencontrai quelle était cette demoiselle.

—Cette demoiselle, monsieur, me dit-il, c'est l'orpheline que M. Helvin a élevée et fait instruire !

—Et quel est son nom, mon garçon ?

—Helmina, monsieur.

Helmina ! quel nom poétique et harmonieux.

Je me rendis ensuite chez M. Dupuis. Geneviève, l'une de ses demoiselles, m'était fort attachée, et je l'aimais comme une sœur. Quand j'avais des peines, c'était à elle que je les racontais. Elle réussissait presque toujours à me consoler. Aujourd'hui, hélas ! le malheur s'est abattu sur elle, mais je ne suis plus là pour l'adoucir.

Agée de dix-sept ans, elle était gaie, brillante, animée, spirituelle. Sans être d'une beauté remarquable, elle captivait cependant au premier abord. C'était un mélange bizarre du type grec et andalou. Front large et élevé, yeux noirs et brillants, surmontés de cils soyeux, et formant un curieux contraste avec les longues tresses de ses cheveux blonds. Nez mâle et aquilin, narines dilatées, lèvres roses, mais un peu épaisses, dents blanches, taille droite et souple, pieds petits et bien assis.

Quand j'arrivai, je la trouvai assise dans le parterre, s'amusant à découper des fleurs artificielles. Elle ne m'eut pas plutôt aperçu qu' elle lança ses fleurs dans le parterre, et se précipita au devant de moi. Elle ne savait comment me témoigner sa joie. Elle sautait ; elle dansait, elle chantait. O naïveté folle et puérile, pourquoi la douleur t'a-t-il si tôt effacée !

A toute cette folle ivresse, à tout cet enjouement, je souriais mélancoliquement.

—Il paraît, me dit-elle, remarquant ma tristesse, que quelques mouches vous ont piqué ?

—Hélas ! oui, chère amie, répondis-je, je suis bien malheureux.

—Comment ! vous malheureux, au milieu de ces fleurs, à l'aspect de ce beau soleil qui commence à briller entre ces deux nuages, avec cette figure d'archange et vos vingt printemps ? Vraiment, mon bel ami, vous n'êtes pas sage.

Puis elle fit une pose, me regarda fixement, devint rêveuse et me dit en souriant :

—Y aurait-il de l'indiscrétion, monsieur, à vous demander le sujet de vos douleurs ?

—Au contraire, ma chère Geneviève, puisque je suis venu avec l'intention de vous dévoiler les secrets de mon cœur.

—Très-bien, me dit-elle, je n'attendais pas moins de votre amitié ; mais allons nous asseoir sous ce platane, à l'extrémité du jardin.

Nous nous assîmes sur le gazon que les feuilles épaisses de cet arbre avaient protégé contre la pluie qui était tombée le matin, et je lui fis le récit de mes aventures.

Lorsque j'eus terminé :

—Rien n'est plus facile, me dit-elle, de vous

ervir dans cette occasion, puisque mademoiselle Helmina Delorme est mon amie intime. Mais il y a ici, pour vous, un mystère que je dois éclaircir, et qui applanira de beaucoup les difficultés. Sachez donc que cette charmante enfant que j'ai connue au couvent, et qui, depuis, est devenue ma meilleure amie, est la fille de la veuve que votre oncle Lamoureux a épousée, après la mort de votre pauvre tante Emilie. Celui-ci étant mort aussi et n'ayant laissé aucune fortune, M. Helvin, qui est puissamment riche et qui fut toujours l'ami de votre oncle, se chargea de votre cousine Cécile et de mademoiselle Helmina, car il ne voulait pas séparer ces enfants. Vous n'avez pu encore la connaître, parce qu'elle achevait ses études au pensionnat des dames du Sacré-Cœur, à Trois-Rivières.

—Quoi ! m'écriai-je, en bondissant de surprise, cet ange pur, cet beauté adorable, est devenue la sœur de Cécile, ma bien-aimée cousine ?

—Oui, reprit-elle, toutes deux du même âge, toutes deux orphelines, ne dirait-on pas que la Providence les avait destinées dès le berceau, à vivre de la même vie, à s'ébattre sous le même ciel ?

Hélas ! cher Deschamps, et depuis à partager le même tombeau !

—Pauvres anges, dis-je, ne ressemblent-elles pas à deux tourterelles, séparées du nid maternel par la tempête et réunies dans un nid étranger ?

—Oui, mon ami, et orphelin vous-même, la Providence vous a choisi pour les protéger.

—Oui, chère Geneviève, et je compte beaucoup sur votre amitié pour me procurer une faveur aussi désintéressée, dis-je, en riant. Promettez-moi donc d'y aller souvent, et de me tenir au courant de tout ce que vous aurez fait. Et maintenant, merci et au revoir.

—Non, non, me dit-elle, en me retenant par la manche de mon habit, restez ; vous dînerez avec moi.

—Impossible, ma chère, il faut que je sois chez moi à deux heures précises.

—Soit, me dit-elle, d'un ton boudeur, allez, mais je renonce à tout.

—Et pourquoi renonceriez-vous si tôt au plaisir de me rendre heureux ? Vous ne m'aimez donc plus Geneviève !

Elle soupira, et une larme vint humecter ses yeux. Hélas ! j'ignorais qu'elle m'aimait autrement qu'en amie.

—Oh ! que vous êtes cruel, me dit-elle, et que vous m'appréciez mal !

—Pardòn, mille fois pardon, chère amie,

l'amour me fait déraisonner. O oui, vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas ? mais dites-moi, pourquoi ne voulez-vous plus me servir ?

—Ecoutez, me dit-elle, en essuyant ses yeux du revers de son tablier blanc, et apprenez pourquoi je vous ai parlé ainsi. Ensuite vous me direz si j'ai tort de vous retenir.

D'abord vous n'ignorez pas combien mon rôle est délicat, puisqu'il s'agit de votre bonheur. Je dois donc agir avec beaucoup de circonspection. Une parole, un mot indiscret suffit quelquefois pour faire avorter les plans les mieux conçus. Alors que de chagrins superflus ! Il faut donc que je sonde le terrain en habile général, que j'étudie minutieusement et avec soin le caractère, les idées, les penchants d'Helmina. La moindre balourdise peut tout gâter. Je voulais donc vous garder afin de vous introduire cette après-midi. Elle vous verra, elle vous remarquera, et si elle vous aime, il faudra bien qu'elle me parle de vous. Je hasarderai, à propos, quelques louanges sur vos mérites, sur vos talents.

—Bien, bien, dis-je, en l'interrompant, dorez la pilule, elle sera plus facile à avaler.

—Je ne dirai que la vérité, continua-t-elle. Tous les jours je serai auprès d'elle, l'interrogeant, l'épiant, tout comme le génie tentateur auprès de nos premiers parents.

J'inventerai mille histoires auxquelles je saurai mêler habilement votre nom. Je verrai si cela fait sensation et je vous écrirai tout jusqu'aux moindres détails. Voilà pourquoi je veux vous garder. Oserez-vous encore douter de mon amitié ?

Je me jetai dans ses bras et la serrant sur mon cœur, je m'écriai : Bonne Geneviève, comment pourrai-je jamais vous prouver toute ma reconnaissance ?

—Paix, me dit-elle, je suis toujours assez payée de votre amitié.—Allons dîner.

Nous entrâmes dans un petit salon où tout respirait le bon ordre et la propreté. Il n'y avait pour tout ornement qu'une table de noyer noir sur laquelle étaient épars quelques coquillages de mer, un sofa, une ancienne horloge, des bouquets dont l'odeur suave embaumait l'appartement, et dans une cage appendue à la muraille deux oiseaux des Canaris aux ailes veloutées qui s'éjouissaient autour d'un nid fixé à l'un des angles de la demeure aërienne.

Après le dîner qui fut frugal, mais gai, à cause des mille saillies spirituelles de Geneviève, nous traversâmes tous deux chez M. Helvin.

La première personne qui se présenta à nous fut Cécile, grande et belle fille dont la physionomie n'avait rien de terrestre.

Dès qu'elle m'eut aperçu et reconnu, elle fut transportée de joie. Elle se frappa dans les mains—mains blanches et potelées, me sauta au cou, et m'entraîna, en gesticulant et en criant, maman Helvin, (c'était ainsi qu'elle appelait madame Helvin qui était devenue pour elle une seconde mère) mon cousin Hamelin. Voyez donc comme il a grandi.

A cette interpellation un peu brusque, madame Helvin se tourna de mon côté, me salua en souriant, et m'invita à passer au salon.

Oh ! que le cœur me battait violemment à cette heure suprême et solennelle ! ! !

J'allais me trouver dans un instant en présence de celle pour qui j'eusse alors sacrifié mon sang et ma vie ! Le condamné ne doit pas éprouver de plus fortes angoisses à la vue de l'instrument de son supplice.

Cependant Cécile s'avança, ouvrit la porte du salon, me fit signe d'entrer et m'y suivit avec Geneviève.

Mademoiselle Helmina lisait près de la fenêtre, cachée par un rideau vert-pomme, l'un des immortels romans d'Alexandre Dumas. Elle ne s'était pas aperçue de notre entrée.

—Que fais-tu donc là, Helmina, lui cria ma cousine ? jette donc ce livre au vent du ciel ; et

viens donc voir mon cousin que je te l'introduise et que vous fassiez connaissance.

Aussitôt elle bondit sur son siége, semblable à quelqu'un qui sort d'un profond sommeil, se leva, s'avança vers moi, et me tendit en rougissant, sa petite main blanche que je portai à mes lèvres en tressaillant.

Elle m'adressa quelques mots auxquels je répondis par quelques phrases inintelligibles.

Geneviève qui s'aperçut de mon agitation et de mon embarras, s'interposa, la pria de vouloir nous faire de la musique, ajoutant qu'un peu rêveur et mélancolique j'aimais passionnément l'harmonie.

Elle obéit avec grâce, s'assit sur le tabouret de velours placé devant le piano, et chanta, d'une voix tremblante et sentimentale la nostalgie :

> Vous m'avez dit à Paris, jeune Pâtre,
> Viens, suis nous, cède à tes nobles penchants,
> Notre art, nos soins, l'étude et le théâtre,
> T'auront bientôt fait oublier les champs.
>
> Je suis venu, mais voyez mon visage,
> Sous tant de feux, mon printemps s'est fané.
> O rendez-moi, rendez-moi, mon village,
> Et la montagne où je suis né, etc., etc.

Cette chanson est la seule que j'aie retenue, et la seule qui me rappelle le plus heureux moment de mon existence écoulée. Plus l'homme

avance dans la vie, plus le souvenir des rares et éphémères instants de bonheur qui l'ont sillonnée se réveillent douloureusement dans son âme. Le berceau est le frère aîné du tombeau ; tous deux se lient par la chaîne ininterrompue de nos souvenirs.

Quand elle eut fini de chanter, j'étais ému. J'essayai de lui adresser quelques louanges, mais je n'articulai que quelques syllabes brisées. Elles furent néanmoins accueillies favorablement, et me valurent toutes leurs sympathies.

—Cher cousin, me dit Cécile, vous êtes toujours aimable et un peu flatteur.

—Dites donc bon et indulgent, reprit aussitôt Helmina.

—Dites plutôt diseur de banalités, dis-je, car il faudrait une langue plus déliée que la mienne pour vous exprimer combien votre voix de Syrène m'a impressionné. Mes louanges sont autant au-dessous de vos talents que votre angélique beauté est au-dessus de toutes celles que j'ai remarquées jusqu'à ce jour.

Elle garda le silence, baissa la tête, et une sainte pudeur colora ses joues d'un vif incarnat.

Je profitai du trouble que causèrent mes dernières paroles. Je les saluai et me retirai.

Le soleil avait franchi les trois quarts de sa

course. Des milliers d'hirondelles se croisaient dans les airs et se rassemblaient de toutes parts pour immigrer ensemble dans des régions plus douces.

Je pris au hasard le sentier solitaire du lac. Il brillait au pied de la falaise comme un miroir au milieu d'un pré vert. Ma nacelle était au port et se balançait mollement au souffle de la brise. Je sautai dedans, et je la poussai au large d'un coup d'aviron.

Enfin je me trouvais seul au milieu du ciel et des flots. Tout ce qui venait de m'arriver me paraissait illusoire. Mille sentiments contraires agitaient mon cœur. Sa pensée me suivait comme un songe auquel ni les temps ni les lieux ne sauraient nous dérober. Je repassais dans mon esprit les moindres circonstances de cette première entrevue. Je tâchais d'interpréter ses moindres gestes. Son silence même devenait l'objet de mon étude. Je me rappelais toutes mes paroles—je les analysais scrupuleusement tour-à-tour. Je leur donnais mille interprétations diverses et je finissais par les trouver compromettantes et insipides. Il ne m'en fallait pas plus pour me faire haïr, m'écriais-je, furieux et désespéré. Sot que je suis, qu'ai-je dit ? Tantôt je penchais sur le bord de ma nacelle qu'au-

cune main ne gouvernait, mon front découvert et brûlant, et je me mirais dans l'onde brillante et limpide du lac. Je me trouvais mille défauts, mille difformités. Je me comparais à elle, à elle si belle, si pure, si fraîche, si brillante, si animée, si spirituelle—et cette comparaison me jetait dans un profond abattement, et, toujours penché sur les flots, je mêlais mes larmes brûlantes aux eaux fraîches du lac.

Quand je quittai le lac, la nuit était venue. Les premiers flambeaux du soir brillaient au ciel, et un nuage épais et ténébreux montait lentement à l'horizon. Pas un souffle de vent ne troublait l'atmosphère. Le temps était lourd et l'eau du lac, couleur de cendre, frissonnait légèrement. Pas un oiseau ne chantait. Le silence était solennel. On entendait seulement dans le lointain un bruit sourd, prolongé, semblable à celui que fait entendre la chute de Niagara, à l'oreille attentive du voyageur qui en est encore éloigné de plusieurs lieues.

Cependant le nuage montait toújours. Je tirai ma nacelle sur le rivage et je me précipitai vers la maison. A peine fus-je entré, qu'un ouragan, si commun dans nos régions septentrionales, éclata tout-à-coup.

Jamais de mémoire d'homme coup de vent ne s'était fait sentir avec autant de violence.

Les angoisses qu'éprouva la famille pendant cette bourrasque se conçoivent mieux qu'ils ne se racontent. Les uns pleuraient, les autres se tenaient mornes et tremblants. Ma mère disait force litanies et nous couvrait sous un déluge d'eau bénite.

Cependant les vents déchaînés n'en continuaient pas moins de mugir comme une meute de chiens affamés. La maison, assaillie de toutes parts, craquait horriblement. On eut dit que par intervalle, la tourmente la soulevait sur ses fondations. Le vent qui s'engouffrait à travers les soupiraux faisait entendre d'épouvantables gémissements. La grèle qui tombait contre les contrevents avec la force du marteau qui bat l'enclume, nous assourdissait. Tout le ciel était en feu; d'affreux éclats de tonnerre ébranlaient la plaine des airs. Des torrents d'eau coulaient sur le plancher. Le chien effrayé de tout ce vacarme des éléments faisait retentir la maison de plaintifs hurlements.

Enfin, après vingt minutes de cette rage furibonde, les vents se calmèrent et la sérénité se rétablit peu à peu dans la nature.

Une fois le danger passé, la tranquillité revint au milieu de nous. Nous nous groupâmes autour du foyer que nous *attisâmes*, et à la clarté de

la vive lumière qu'il nous donna bientôt, nous causâmes de cette horrible tempête ; de la crainte que chacun avait éprouvée ; des chances de salut que chacun avait nourries dans son cœur, dans le cas où la maison se serait écroulée ; puis dix heures sonnèrent et nous nous couchâmes.

Je passai une nuit remplie d'angoisses. J'avais hâte de revoir Geneviève et de savoir quelle impression j'avais produite la veille sur le cœur de mademoiselle Helmina.

Je fus réveillé de grand matin par ma mère qui pleurait à chaudes larmes.

—Qu'est-il donc arrivé, chère mère, m'écriai-je avec anxiété ?

—Ce qui est arrivé ! Ah ! mon pauvre enfant, un bien grand malheur.

—Quoi donc, demandai-je, tout alarmé ? Aurions-nous perdu quelqu'un qui nous sont chers ?

—Hélas ! oui, mon pauvre enfant, nous avons perdu ce que nous avons de plus cher au monde. Notre vieux moulin git en ce moment sur la côte en lambeaux dispersés ! étables, granges, remises, le vent a tout renversé.

A cette nouvelle désastreuse, je sautai à terre, je m'habillai à la hâte et je sortis.

Quel horrible bouleversement ! je ne rencontrais partout sur mon passage, que ruine et désolation ! Haies, remises, arbres, futaies, hangards, étables, granges, tout avait été renversé, brisé, déraciné, détruit ou dispersé !

Plus loin, j'aperçus les décombres du moulin, dont la couverture avait été emportée par la tempête à plus de trois cents pieds sur la côte. A cette vue, je ne pus retenir mes pleurs !

—Tristes débris, m'écriai-je, le cœur navré de douleurs, voilà donc ce que te réservait une impitoyable destinée ? Qu'es-tu devenu, toi qui devais supporter la vieillesse de tes maîtres ? Est-ce là ce qu'attendait de toi mon pauvre père ? ingrat, m'écriai-je, dans ma douleur et mon égarement, voilà comment tu reconnais toutes les sueurs que tu nous a coûté !

Ma mère m'avait rejoint. Accablée sous le poids du malheur qui la frappait, elle se tenait à l'écart, assise sous le noyer, la tête appuyée contre le tronc de l'arbre, et sanglottait amèrement.

Je m'approchai d'elle : mère, dis-je, nous avons tout perdu dans cette nuit fatale. C'est Dieu qui l'a voulu ainsi. Dans sa sagesse éternelle, il ôte et donne à qui il lui plaît. Il est inutile de nous laisser abattre par la douleur ;

nos larmes sont superflues ; Bénissons sans murmurer la main qui nous châtie. Celui qui fait briller son soleil sur nous et qui nourrit le passereau, ne nous abandonnera pas !

—Oui, mon enfant, que la volonté de Dieu soit faite et que son saint nom soit béni. Mais, hélas ! continua-t-elle, ce moulin constituait une partie de mon être. Enfant, je venais m'y reposer ; veuve, je venais encore, au coucher du soleil, m'asseoir sur ce rocher désert ; je te tenais dans mes bras, pauvre petit, et je pleurais celui que j'y avais vu si souvent. C'est encore ici que le printemps, après la fonte des neiges, ou l'automne après les grandes pluies, alors que sa roue commençait à battre le flot écumant, je venais m'entretenir avec tous mes souvenirs. Quand le soleil descendait derrière ces forêts éloignées, il me semblait toujours que votre père allait en sortir, comme autrefois, le visage riant, et venir au-devant de moi, le cœur content, l'œil heureux et épanoui, et gesticulant avec ses mains, à la vue de votre infortuné frère que je lui tendais au bout de mes bras. Le pauvre innocent poussait des éclats de rire et faisait des efforts inutiles pour se précipiter dans ceux de votre père.

Durant ce récit douloureux de ses pieux sou-

venirs, ma mère s'interrompait souvent pour essuyer ses pleurs.

—J'ai tout perdu, disait-elle, ce qui pouvait encore me le rappeler. Je n'ai plus rien dans la vie qui soit digne de la prolonger ! Il ne me reste plus rien à désirer ici-bas ! Mon existence a été un long supplice. La mort qui, pour les heureux de ce monde, est un moment souvent terrible et redoutable, sera désormais pour moi l'heure de la délivrance ! ! !

—O ma mère bien-aimée, lui dis-je, en l'embrassant, chassez, je vous en supplie, ces sombres pensées ; banissez de votre esprit ces souvenirs cuisants qui torturent votre âme. Pensez à moi, à votre fils qui vous aime ; que deviendrais-je sans vous ? Vivez de longues années pour celui dont la vie sera consacrée à adoucir vos chagrins et vos peines.

—Vous avez raison, me dit-elle, je me dois à votre bonheur. Pauvre enfant, continua-t-elle, après un moment de silence, en me jetant un coup d'œil rempli d'une indicible douceur, vous avez tout perdu sur cette terre de douleur et de deuil, il est juste que je vive pour vous.

Mes dernières paroles avaient frappé juste. L'amour maternel l'emportait. Ame forte et courageuse, elle se releva triste et calme, et s'en retourna à la maison.

Deux jours après ces évènements, je reçus de Geneviève le billet suivant :

Cher Hamelin,

Vous avez dû être surpris, sans doute, de mon retard à vous donner des nouvelles d'Helmina. Vous l'avez peut-être déjà attribué à mon indifférence. Les hommes sont si impatients quand il s'agit de leur bonheur ! On ne peut, je le comprends, jouir trop vite des quelques instants de bonheur que Dieu nous accorde. La vie est si courte, et remplie de tant d'obstacles ! Je vous pardonne donc d'avance tout ce que ce retard a pu vous faire commettre d'injustices à mon égard.

Mais revenons à Helmina. Je l'ai vue tous les jours depuis votre introduction chez elle. Elle vous trouve charmant, beau, spirituel. Vingt fois le jour, elle me parle de vous, s'informe de vos projets d'avenir, de vos goûts, de vos liaisons. Elle m'a demandé hier quand vous reviendriez. Pourquoi on ne vous voyait plus ? Alors je lui ai raconté les malheurs qui vous sont arrivés, la peine que vous aviez éprouvée. Pendant mon récit que je lui fis un peu détaillé, de grosses larmes roulaient dans ses yeux ! Ensuite elle m'a demandé si je ne vous avais pas vu ?—et comme je répondis affirmativement, si vous aviez parlé d'elle, comment vous la trouviez, etc., etc.

Avant de partir elle m'a fait promettre de vous inviter à venir demain. Vous comprenez que cela entrait parfaitement dans mes plans, je promis donc.

Elle doit inviter quelques amis à venir faire la veillée chez elle. Il y aura musique, chant et réveillon. A la hâte. Elle m'appelle. Adieu !

Votre amie,

GENEVIÈVE.

Cette lettre m'arrivant après les malheurs que nous avions éprouvés, remplit mon âme d'une joie inexprimable. Ce qui surtout mettait le comble à mon bonheur, c'était qu'Helmina avait versé des larmes au récit de nos malheurs. Divines larmes que j'eusse voulu savourer goutte à goutte ! J'en témoignai ma joie à Geneviève, dans la lettre que je lui écrivis aussitôt. Voici cette lettre :

Chère Geneviève,

Que de joie votre lettre m'a causé ! De quels sentiments elle a rempli mon cœur ! De quelles célestes consolations, mon âme a été comblée ! Quoi ! elle a pleuré sur nos désastres ! Que n'ai-je été là pour boire cette énivrante rosée du cœur ! Quoi ! elle a poussé sa bonté jusqu'à vouloir s'informer du plus malheureux des êtres ! Quoi ! elle veut que je sois de la fête que vous

avez si subitement improvisée. Quoi ! Je pourrai la voir encore, je pourrai, dans quelques heures, entendre de nouveau, cette voix si pure, si douce, si harmonieuse, voir ces traits réguliers et angéliques qui font mon tourment, respirer le même air qu'elle ! O joie ineffable ! O bonheur incomparable ! O délicieux enivrement, est-il quelque chose ici-bas que je voulusse changer contre un seul de ces instants fortunés ! non, non, rien n'est égal à la félicité que j'éprouve, aux délices qui remplissent mon cœur ! Et cette joie, ce bonheur, cette félicité, c'est à vous, ma chère amie, que je dois tout. Ah ! comment pourrai-je jamais oublier ce que vous faites pour moi ? Plutôt le souvenir du bonheur que je ressens s'effacer pour jamais de ma mémoire !

Adieu, chère Geneviève. Tenez, plus le moment approche, plus je me sens mal à l'aise. La crainte se glisse peu à peu dans mon cœur ! Il me semble que cette veillée va décider pour jamais de mon sort. J'hésite, je tremble, une sueur froide inonde mon front.

A vous pour la vie,

B. HAMELIN.

Aussitôt après l'envoi de cette lettre, je me mis à ma toilette que je fis la plus belle possible, puis quand six heures sonnèrent je me rendis

chez Geneviève que je trouvai assise à sa fenêtre dont les vitres étincelaient des feux amortis du couchant. Elle m'attendait. Dès que je fus arrivé, elle me fit asseoir auprès d'elle, et parla aussitôt d'Helmina.

—Enfin, me dit-elle, je suis presque certaine qu'elle vous aime. Depuis deux jours, elle saisit toutes les occasions de se trouver avec moi, de faire tomber la conversation sur vous, de s'enquérir de vos intentions futures sur l'état que vous allez embrasser.

L'autre jour, je lui répondis que je croyais que vous vous feriez prêtre, alors elle est devenue réveuse, et quelques gros soupirs se sont échappés de son sein.

Le lendemain elle me dit qu'elle voulait se faire sœur. Comment, dis-je, vous renonceriez si tôt aux charmes séducteurs d'un monde que vous n'avez fait qu'entrevoir, et dont vous faites l'ornement et la joie !

—Hélas ! oui, me répondit-elle, en soupirant, je renoncerai désormais à toutes les joies d'ici-bas. Le bonheur n'est pas fait pour moi, je ne vois dans l'avenir que de sombres nuages, je ne découvre partout qu'illusions déçues, que rêves éphémères, que déboires et contrariétés, que douleur et infortune ! J'avais cru cependant,

continua-t-elle, en jetant son regard limpide sur le ciel, saisir un instant le bonheur. Ce n'en était qu'une image trompeuse !

Je compris que cette perspective de bonheur qu'elle avait entrevue, c'était vous-même, et qu'en vous faisant prêtre, elle renoncerait au monde qui sans vous n'aurait plus d'attraits pour elle. Ainsi, mon cher Hamelin, me dit Geneviève, en riant, il ne tient qu'à vous de faire renaître le bonheur et l'espérance dans son cœur. La destinée est entre vos mains.

—Plût à Dieu, dis-je, que son bonheur dépendît de moi ! Elle n'éprouverait pas longtemps l'aiguillon du malheur. Sa félicité serait la mienne, sa volonté, ma volonté suprême.

—Et bien ! dit Geneviève, il vous sera facile ce soir, de connaître la vérité. Je tâcherai de l'entraîner au jardin, vous nous suivrez, et là vos cœurs s'épancheront dans une mutuelle confidence. Mais voici bientôt l'heure, allons, et courage en l'avenir !

Nous nous rendîmes incontinent chez mademoiselle Helvin. Elle nous attendait au salon. Aucun des invités n'était encore arrivé. A notre arrivée, elle vint nous recevoir, ma présence l'intimida un peu, elle rougit, nous salua et nous fit passer au salon. O pudeur divine, vertu

précieuse, sauvegarde des amoureux, que tu répandais alors de charmes inconnus sur toute sa personne !

Elle portait une robe de soie bleu ciel foncé qui faisait ressortir le vif incarnat de ses joues ; ses cheveux soigneux descendaient en boucles ondulées sur ses épaules vermeilles et satinées.

Cependant les convives arrivèrent successivement, les violons et les clarinettes commencèrent à jouer. Les invités se mirent à valser et ce ne fut bientôt qu'un tourbillon joyeux de satyres s'ébattant sous les yeux de Flore leur divinité.

Toute cette folle jeunesse se livrait, sans soucis de l'avenir, à la plus turbulente gaieté. Les uns hasardaient en rougissant, un premier aveu, les autres attendaient encore l'heureuse occasion de se déclarer. Les jeunes nymphes, tremblantes d'émotion, rougissaient avec bonheur, et laissaient entrer dans leur cœur les délices dangereuses d'un premier amour.

Quelques-unes plus défiantes, ou moins naïves, prenaient un air boudeur, et dissimulaient mal toutefois la joie qu'elles ressentaient dans leur cœur.

Enfin tout était animé, enjoué, riant et agréable.

Paisible et folâtre jeunesse, hâte-toi de mettre

à profit les quelques rares instants de bonheur qui sillonnent la vie ! Il ne reste plus bientôt que le doux souvenir des joies pures et incomparables de l'enfance, et la douleur amère de les avoir perdues !

A la troisième valse, je priai mademoiselle Helmina de danser avec moi. Elle se leva toute honteuse et me tendit la main. Nous suivîmes aussitôt le tourbillon des danseurs. Tout le monde avait les yeux sur nous. O ciel ! quels sentiments délicieux enivraient mon cœur ! De quelle joie divine débordait mon âme ! De quels rêves de bonheur chimérique je berçais mon imagination ! Je sentais battre son cœur près du mien, et chaque palpitation me jetait dans des transports frénétiques que je ne contenais qu'avec peine et douleur. Sa tête, légèrement inclinée, effleurait mon épaule, et je sentais sur ma joue la chaleur enivrante de son souffle embaumé, ivre de transports, affamé de désirs, je la serrai violemment contre mon cœur.

—Qu'avez-vous, monsieur, me demanda-t-elle aussitôt ?

—Rien, mademoiselle ; je craignais que vous ne vous fissiez mal sur l'angle aigü du piano, contre lequel j'allais vous précipiter dans mon étourderie.

—Ainsi, me dit-elle en souriant, je trouve en vous, non seulement un habile valseur, mais encore un protecteur.

O naïveté ! O candeur ingénue ; tu ignorais alors les maux que tu me faisais souffrir involontairement. Chacune de tes paroles m'allait au cœur comme un dard qui me faisait une blessure que je n'eusse voulu guérir pour tout l'or du Pérou.

—Je sacrifierais mille vies comme la mienne, répondis-je, pour vous épargner la moindre douleur.

Pour toute réponse, elle jeta sur moi, des yeux languissants d'amour ; ce qui acheva de bouleverser complètement mes esprits.

Quand nous eûmes fini de valser, elle vint s'asseoir auprès de moi, et me fit raconter l'histoire de nos désastres. Ce récit sembla l'intéresser vivement. La douleur de ma mère surtout l'émut beaucoup, et elle me promit de venir la voir le lendemain.

Là se borna cette conversation que j'eusse voulu voir durer des siècles, et qui fut interrompue par M. Roulo qui l'invita à danser. Je maudissais dans mon cœur l'importun qui m'arrachait au plaisir d'un si doux entretien.

Cependant l'aiguille de la pendule dressée sur

le tabernacle, comme la divinité du temps, marquait déjà onze heures. Si les heures de malheurs sont longues, hélas ! celles qui sont témoins de nos joies sont toujours bien courtes.

La danse se ralentit peu à peu ; les instruments se turent ; la salle devint déserte.

Quand nous fûmes seuls, Geneviève s'approcha d'Helmina et lui dit quelques mots à l'oreille.

Elle fut quelque temps pensive ; puis elle répondit affirmativement.

Sur un coup d'œil significatif de Geneviève, je me levai et les suivis au jardin. La nuit était pure, fraîche et éblouissante des milliers d'étoiles qui parsemaient la voûte céleste. Une brise aromatisée caressait mollement les feuilles veloutées des fleurs qui bordaient les allées du jardin, et les exhalaisons odoriférantes imprégnaient fortement l'air que nous respirions. Je marchais entre Helmina et Geneviève. Je songeais au moyen de déclarer mon amour sans me compromettre dans le cas où il ne serait pas accepté.

Nous étions arrivés au berceau où elles entrèrent et s'assirent sur le seul banc qui s'y trouvait. Je me mis à leurs pieds.

—Il y a place auprès de nous, monsieur, dit Helmina.



—Je suis si bien ici, répondis-je, que je voudrais pouvoir y passer la vie. Il me serait si doux de mourir à vos pieds !

—Méchant flatteur, me dit-elle, en me frappant sur le bras.

—Flatteur ! dis-je, oh non ! demandez plutôt à mademoiselle Geneviève.

—Pardon, dit celle-ci, il faut que je coure à la maison ; mais je reviens aussitôt.

Ce n'était là qu'un prétexte pour nous laisser seuls un moment, et ne nous pas gêner dans nos aveux dans le cas où les choses en viendraient là.

—Oui, continuai-je, demandez à Geneviève, à son retour ; elle vous dira que vous êtes encore la seule qui ayez mérité mes faibles hommages. J'ai dû vous paraître bien maussade, mais c'est votre faute ; car quand je suis auprès de vous, mon esprit est si troublé, mon cœur si agité, si plein d'amour en présence de tant de charmes, de grâce et de candeur, que je ne sais plus que dire. L'abondance de sentiments que j'éprouve alors est d'autant plus difficile à exprimer que vous m'imposez par la dignité de vos procédés. Vertu, douceur, beauté, vous réunissez tout. Oh ! que je vous aime, que je vous adore, dis-je, en me laissant choir à ses pieds. Oh ! que

je suis malheureux ! je vous aime sans espérance et je ne vous demande qu'un peu de compassion pour un malheureux que l'amour fait délirer ! Je ne vous demande à défaut d'amour qu'un peu de votre amitié pour m'aider à supporter la vie. Oh ! je vous en conjure, ne vous offensez pas de ma conduite ! mon amour est pur comme le charme qui l'a fait naître. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite et des vertus. Je le sens, cet amour ne s'éteindra jamais dans mon cœur, dussé-je vivre des siècles !

Ces paroles brûlantes, ce discours passionné troublèrent et émurent son cœur. Je sentis tomber sur mes mains la rosée embaumée de ses larmes divines. Sa tête s'était à son insu appuyée sur mon front et je les sentais couler sur ma joue.

Elle ne me disait rien, mais son silence et ses larmes remplissaient mon cœur d'espérance.

A ce moment, nous entendîmes Geneviève qui revenait tranquillement et en chantant afin de nous donner le temps de reprendre nos sens.

—Geneviève, dis-je, et je me levai aussitôt.

—Demain, dit-elle, vous saurez quels sont mes sentiments pour vous. Elle n'en put dire davantage, Geneviève entrait sous le berceau.

Quand nous quittâmes le jardin, le jour allait se lever. Nous nous éloignâmes silencieusement du berceau qui venait d'être le dépositaire de mon amour. Nous sentions, sans nous le dire, qu'une nouvelle vie allait commencer pour nous. Quelques soupirs échangés et compris, quelques œillades où se peignaient tous nos souhaits, tous nos désirs, tout notre bonheur, étaient des interprêtes fidèles, des signes non équivoques de la félicité que nous éprouvions. O joie ! ô bonheur ! que ne duriez-vous toujours ! Cruelle destinée, quel abîme as-tu mis entre nous ? Jours heureux et les plus beaux de ma vie, qu'êtes-vous devenus ! Sainte ivresse qui échauffait nos cœurs, quelle fatalité t'a-t-elle sitôt détruite. Faut-il encore, hélas ! après tant d'années de souffrances et de tourments, que je rouvre les plaies encore saignantes de mon cœur ? O ciel impitoyable, que ne borniez-vous ma malheureuse existence aux pures jouissances de cette première entrevue. Mais non, il me fallait vivre et boire jusqu'à satiété le calice amer de la douleur !

Le soleil se plongeait dans les eaux calmes et bleues de la mer Pacifique, quand Hamelin cessa de raconter, remettant la suite au lendemain.

Il était ému ; de grosses larmes roulaient sur ses joues bronzées.

Nous avions atteint le troisième plateau des Cordillières. Nous descendîmes de nos chevaux et leur donnâmes la liberté. Ensuite nous cherchâmes un refuge pour la nuit.

Après bien des recherches, nous trouvâmes enfin au fond d'un ravin, une excavation profonde, et nous résolûmes d'y coucher.

Nous allumâmes un grand feu tant pour nous protéger contre les bêtes sauvages que pour nous réchauffer, car le froid est vif sur les Andes. Puis ayant soupé, nous nous couchâmes, et malgré le vacarme et les hurlements des chiens sauvages qui échangeaient d'un rocher à l'autre leurs lugubles coutilènes, notre sommeil fut long et profond.

Le lendemain de grand matin, nous nous remîmes en selle, et Hamelin reprit son récit où il l'avait interrompu la veille.

Quand je me fus éloigné, mon cher Deschamps, de Geneviève et d'Helmina, je fus agité de mille pensées folles. Je bâtissais mille châteaux en Espagne, je me livrais aux plus excentriques projets d'avenir. Le bonheur me faisait délirer. Je devenais tour-à-tour, avocat, ministre,

juge, etc. Je voguais à pleines voiles dans les eaux du Pactocle. L'argent, l'or et les diamants étincelaient dans mes coffres. J'en achetais les plus belles robes, les plus beaux cachemires, et dans les rêves de mon imagination en délire, je causais à Helmina, les surprises les plus agréables, en déposant ces riches cadeaux à ses pieds.

Le lendemain, je fus retenu au lit par une grosse fièvre qui dura cinq jours. Quand je me levai, je trouvai sur ma table une lettre que je décachetai aussitôt. Elle était d'Helmina :

CHER MONSIEUR, me disait-elle,

Oh ! je vous en conjure, n'abusez pas de la pauvre orpheline qui va vous ouvrir son cœur ! Puissent les aveux que vous m'avez faits, sous le berceau du jardin, être sincères ! car seule et sans appui le malheur me tuerait. Je tremble en vous écrivant ces lignes ! je devrais peut-être me taire et tenir cachés au fond de mon cœur, les sentiments que j'éprouve pour vous ! Telle serait, je le sais, la conduite d'un grand nombre, mais j'ai confiance en vous ! La noblesse de votre conduite à mon égard, m'a touchée, et d'ailleurs j'ai besoin de votre amour pour vivre ! Cet amour fait le charme de ma vie ! Hélas ! s'il devait jamais s'éteindre dans votre

cœur, je ne pourrais, je le sens, supporter un tel revers !

Oh ! si vous saviez, cher ami, combien j'ai prié pour vous durant le temps de votre maladie, combien j'ai versé de larmes, dans la crainte que j'avais que cette maladie ne fût dangereuse, je suis sûre que vous en aimeriez davantage celle qui veut devenir ici-bas votre ange consolateur, votre amie, votre amante.

Que j'ai ressenti de bonheur quand j'ai appris que vous étiez convalescent ! Oh ! si la honte de faire une telle démarche, ne m'eût retenue, comme j'aurais volé auprès de votre lit de souffrance. Auprès de vous, mon bien-aimé, qui serez maintenant ma seule joie et ma seule espérance.

La vôtre pour la vie,

HELMINA.

P. S.—Si vous m'aimez ne montrez cette lettre à personne ; que notre amour ne soit connu que de Geneviève. La moindre indiscrétion pourrait tout perdre. Soyons donc sur nos gardes, afin que vos démarches ne donnent aucun soupçon à ceux qui ont les yeux ouverts sur nous. Ils pourraient bien ne nous être point favorables.

Je ne pourrai aller chez vous aujourd'hui,

comme je vous l'avais promis, madame Helvin et Cécile sont à la ville et je suis gardienne. A un autre jour. Adieu !

Deux jours après la réception de sa lettre je lui écrivis la suivante :

CHÈRE ET BIEN-AIMÉE HELMINA,

Votre lettre a opéré en moi un bien grand changement. J'étais malheureux, mes idées étaient tristes, sombres, douloureuses. Eh bien ! rien de cela maintenant. Je suis heureux, mon cœur surabonde de joie ! je suis le plus fortuné des mortels ! mes nuits ne sont plus troublées par l'insomnie, mes rêves sont des rêves de bonheur ! Vous avez déchiré le voile et fait briller sur mon horizon une nouvelle aurore. J'entrevois à travers mille formes de bonheur et de félicité l'aube éblouissante d'une nouvelle vie, vie remplie de toutes les joies dont il soit permis de jouir ici-bas. Assez longtemps mes larmes ont coulé ! Assez longtemps mon cœur a saigné ! Je vais jouir enfin du plus parfait bonheur ! Chère Helmina, votre amour me comble de joie. Tenez, quand je songe à ma félicité, une espèce de vertige s'empare de moi. O jours heureux, soyez éternels ! Coulez ! coulez lentement ! Disparaissez, ennuyeux intervalles qui me séparez de

mon bonheur ! Faites que mon paradis sur la terre s'ouvre pour moi demain ! Méprisez un instant l'ordre immuable du temps et que mon bonheur soit aujourd'hui.

Ne tardez pas de venir. Ma mère vous attend. Adieu !

A vous pour toujours,

B. HAMELIN.

Trois jours après l'envoi de ma lettre, je vis venir, vers les quatre heures de l'après-midi, à travers les ormes, les bouleaux et les trembles qui bornent le sentier, Helmina, modestement vêtue de noir, et ralentissant le pas au fur et à mesure qu'elle s'approchait de la maison, comme si alors une crainte subite se fut emparée de son cœur.

Je m'élançai au devant d'elle. Quel bonheur pour nous, dis-je, en portant à mes lèvres la main qu'elle me tendait, de vous recevoir dans notre humble chaumière ! Que ma mère qui connaît mon amour pour vous, va être contente de vous voir ! Venez, ma bien-aimée, animer ces lieux de votre douce présence. Entrez pour la première fois sous ce toit qui m'a vu naître et dont vous serez, quand vous voudrez, l'honorée châtelaine.

—Ma mère, qui nous avait vu arriver, vint au-devant de nous, et recueillit Helmina avec joie. Elle l'embrassa plusieurs fois, et l'ayant fait entrer, elle la conduisit de la cave au grenier, du grenier à la laiterie, puis de la laiterie au jardin.

Vous savez, mon cher Deschamps, que c'est un peu la manie des gens de campagne d'étaler ce qu'ils possèdent.

Retiré dans un coin, je les suivais en souriant, ne pouvant me lasser d'admirer avec quel intérêt elle semblait écouter tout ce que lui disait ma mère, et regarder tout ce qu'elle lui montrait.

Quand ma mère eut fait voir tout le confortable de la maison et de ses alentours, elle revint s'assèoir avec Helmina sur le banc adossé à la laiterie.

J'allai prendre place au côté d'elle. Maintenant, dis-je à ma mère, si vous le permettez, je vais faire voir à mademoiselle Helmina tous les dégâts causés par la tempête.

—Allez, mes enfants, dit ma mère.

J'offris aussitôt mon bras à Helmina, et nous nous dirigeâmes vers le ruisseau.

Pendant la route, je soupirais, car une idée triste venait de traverser mon esprit.

Cette idée, cher Deschamps, c'est que la

veille, mon beau-père m'avait annoncé que je ne pouvais passer ma vie à flâner ainsi, et qu'il serait plus avantageux pour moi de retourner à Montréal, et d'y faire des études commerciales, attendu que je ne voulais embrasser aucune profession libérale.

—Qu'avez-vous, me dit Helmina, s'apercevant de ma tristesse ? vous voilà encore triste ! serais-je, par hasard, la cause involontaire de cette tristesse ? D'où vous vient ce chagrin ? Regretteriez-vous les aveux que vous m'avez faits ? Ne m'aimeriez-vous plus ?

—Oh ! que vous êtes cruelle, Helmina, de me parler ainsi ! Venez, je vais vous ouvrir mon cœur. Mais éloignons-nous encore un peu.

Nous continuâmes à marcher pendant un quart d'heure, passant derrière la colline au pied de laquelle gisaient épars les décombres du moulin, et qui obstruaient tout le rivage, et nous allâmes nous asseoir sur le sable brillant d'une petite dune dont les ondulations empêchaient que nous fussions vus à distance.

A nos pieds se déroulaient bleues et limpides las eaux brillantes du lac. Près du rivage se balançait ma nacelle au souffle de la brise qui commençait à rider la surface des ondes.

—Voulez-vous, Helmina, que je démare ma



chaloupe, et que nous allions faire un tour sur le lac ?

—Oh ! oui, me dit-elle, avec animation, fuyons sur les flots ; nous sommes si bien entre le ciel et l'eau !

D'un saut je fus sur la rive. Entrez, dis-je, en lui tendant la main—puis je hissai la voile—le vent l'enfla. Alors la barque *vira*, glissa et bondit sur les lames. Je me mis au gouvernail—elle s'assit à mes pieds.

Soudain un cri rauque et lugubre se fit entendre au-dessus de nos têtes : c'était un émérillon qui fendait rapidement les airs, à la poursuite d'un pauvre pigeon qui fuyait éperdu devant l'oiseau cruel.

—Helmina, voyez-vous cet oiseau sinistre. Si l'on voulait croire aux présages comme les citoyens de l'ancienne Rome, ne dirait-on pas qu'il nous annonce quelque malheur ?

—Oui, sans doute, ce spectacle est affreux—mais quels malheurs pouvons-nous raisonnablement redouter ?

—Que sais-je ? je suis peut-être fataliste, mais depuis quelque temps, j'éprouve un malaise que je ne puis m'expliquer. Hier soir, j'ai eu pendant mon sommeil un songe affreux. Il me semblait que j'errais dans des déserts inconnus,

que j'étais poursuivi, que mille obstacles obstruaient mon passage, et que j'allais devenir la proie du monstre qui me poursuivait, tout comme ce malheureux pigeon.

—Singulière coïncidence, dit Helmina, d'un air rêveur. Après tout, continua-t-elle, ce n'est qu'un songe, et les songes, depuis ceux de Joseph, ne sont guère véridiques.—Banissons, je vous en prie, tout ce qui pourrait attrister cette promenade, et troubler le bonheur que nous goûtons d'être ensemble.

—Oui, chère Helmina, j'ai tort, sans doute—et je devrais me trouver satisfait de mon bonheur. Je vous aime avec une tendresse qui ne fait que s'accroître tous les jours. Que pourrais-je désirer de plus ? votre douce voix me console—vos regards, comme les rayons d'une lumière divine, dissipent les nuages de mon esprit et raniment mon cœur. Quand je sens ainsi votre souffle tiède et embaumé sur mon front, tous les ravissements du ciel inondent à la fois mon âme, et pourtant, le croiriez-vous, même auprès de vous, à l'instant même, je suis ému, troublé, la tristesse me serre le cœur et j'ai envie de pleurer.

—O mon cher Hamelin, vous vous rendez malheureux vous-même. Votre esprit est comme

ces vers qui grossissent tous les objets. Votre tristesse m'afflige, vous me cachez peut-être quelque chose. Oh ! parlez, mon ami, ouvrez-moi votre cœur. Nos âmes ne doivent-elles pas n'en faire qu'une !

—Ecoutez, chère Helmina, je vais vous dire avec sincérité tout ce que je ressens. Vous allez savoir pourquoi la souffrance se mêle souvent à mon bonheur, et vous tâcherez de trouver quelques remèdes à mes maux :

Avant le jour où je vous ai vue, belle et radieuse, comme un météore, je ne pensais qu'à passer gaîment quelque temps à la campagne et ensuite entrer dans quelques bonnes maisons de commerce de la ville. Mes jours s'écoulaient sans souci ; je ne pensais pas, je sentais à peine ; j'étais plutôt ennuyé que malheureux, et engourdi que souffrant. Vous avez paru, Helmina, et dès ce moment une révolution complète s'est opérée en moi. Votre présence a été pour moi d'abord un sujet d'étonnement rempli de charmes et presque d'angoisses et bientôt de délire. La bonté de ma cousine, la grâce prévenante de madame Helvin, tout m'encourageait, tout m'attirait : aussi je me livrais sans mesure à l'enivrement dont vous remplissiez mon âme, et qui excluait tout ce qui aurait pu troubler le bonheur

incomparable que je goûtais. Oh! que j'étais heureux !

—Pauvre ami, dit Helmina, et qui fait que vous êtes malheureux maintenant ?

—Ecoutez, chère Helmina, votre présence m'est devenue nécessaire ; tout ce qui m'en éloigne m'est un sujet de douleur! Vous comprenez peut-être maintenant pourquoi je pleure ? Il faudra bientôt que je vous quitte. Je ne puis rester éternellement dans cet état d'inaction. J'ai aussi moi mon chemin à faire, et quand je serai loin de vous votre pensée s'attachera à moi le jour, la nuit, sans relâche, pour me tourmenter. Vos charmes seront toujours présents à mon esprit. Votre voix tintera continuellement à mon oreille, pour me rappeler cruellement le bonheur que j'aurai perdu. O tenez, Helmina, je ne puis songer à tout cela sans frémir !

—Oui, je comprends, cher Hamelin, ce que cette vie aura de pénible, mais pensez-vous que je serai ici, beaucoup plus heureuse que vous ?

—Non, sans doute, si votre amour est égal au mien. Mais vous, vous serez libre, vous pourrez aller où bon vous semblera, tandis que moi, il me faudra rester enfermé auprès de mes maîtres.

—Je serai libre, dites-vous, et tant mieux, car j'emploierai cette liberté pour....mais non,

reprit-elle aussitôt, car que dirait-on d'une semblable démarche ? Le monde est si mauvais !

—Vous avez raison, chère Helmina, je dois même renoncer à tout espoir d'entrevue entre nous, et voilà ce qui met le comble à ma douleur !

Ici je laissai tomber ma tête sur ses genoux et je les arrosai de mes larmes.

—Ecoutez, me dit-elle, après un moment de réflexion. J'ai une idée, je me ferai passer pour votre sœur, et advienne que pourra, j'irai vous voir. Et puis vous m'écrirez souvent, n'est-ce pas ?

—Oh ! oui, dis-je, en portant sa main à mes lèvres, ce sera mon unique consolation, et je m'en donnerai avec prodigalité.

Cependant le soleil avait franchi plus des trois quarts de sa course ; son disque éblouissant répandait dans toute la nature une lumière douce et tiède, et tachetait d'une couleur sanguine les nuages qui couraient sur le ciel, poussées par le vent du soir qui tombait des montagnes. Les côteaux aux crêtes couronnées de bois sombres étendaient sur les eaux pures et dormantes du lac, leurs vastes ombres ; les ruisseaux murmurants, les vents sonores, les cascades écumantes, les notes mélodieuses et lointaines des cloches

des hameaux voisins, répercutées par les mille échos des bois, la verdure des prairies, tout plongeait l'âme dans une douce rêverie, compagne inséparable des premières amours.

Couchés au fond de la nacelle que le vent enflait et que la vague berçait mollement, laissant errer nos regards dans le vague indéfini de l'atmosphère, nos âmes remplies des mêmes idées, nos cœurs brûlant du même amour, nous serions demeurés ainsi une éternité qu'elle nous eut paru une seconde ! Je ne pouvais me lasser de contempler cette douce figure, cette grâce ingénue répandue sur tous ses traits ! Pourquoi faut-il, ô Helmina, dis-je à demi voix, nous séparer si tôt. Je voudrais pouvoir vivre des siècles dans cet état ! chaque minute ainsi passée à vos genoux renferme une éternité de jouissance, de joie et de bonheur ! Qui sait, hélas ! si jamais nous contemplerons encore comme ce soir, le ciel, les flots, les rochers, la verdure ! Voyez-vous ces montagnes ? Elles étaient il y a à peine un instant colorées de tous les feux du soleil couchant et maintenant elles se dérobent peu à peu à nos yeux, comme un acteur fatigué, derrière le rideau léger, humide et transparent des brumes qui s'élèvent du sein des vallées. Hélas ! peut-être un jour, notre amour se sera-t-il évanoui de même.

A cet instant une voix se fit entendre ; c'était la vieille Marguerite qui venait me chercher pour souper. Je gagnai le rivage à regret.

—Oh ! Helmina, m'écriai-je, ne nous quittons plus, mourons ensemble. Voyez ces étoiles qui brillent au fond de l'humide crystal des flots ! ne semblent-elles pas nous y inviter ?

—Non, me dit-elle, vivons—Dieu nous réserve encore des jours heureux !

O flots, qui fûtes alors insensibles à mon bonheur, que ne nous engloutissiez-vous pas tous deux dans vos sombres profondeurs !

Je me relevai le visage baigné de larmes. Elle n'était pas moins émue que moi. Son souffle, tiède et parfumé comme la brise du matin encore toute pleine de l'arôme des fleurs, soulevait sa poitrine virginale. Une larme brillante comme une perle humide sillonnait sa joue. Oh ! qu'il y avait de beauté, de douceur, de ravissements, d'extase dans ces yeux limpides qu'elle tenait languissamment fixés sur moi ! O Helmina, ma bien-aimée Helmina, m'écriai-je, que ne puis-je éternellement vous regarder ainsi ! Il y a tout un ciel de bonheur dans ce regard !

—J'avais la même pensée en vous regardant, me dit-elle ; il me semble qu'à force de nous contempler, nos corps deviennent transparents, et

que nous voyons à travers leur enveloppe, tout ce qu'il y a de passions, d'amour, et de félicité dans nos cœurs ! O cruelle destinée, pourquoi nous séparer !

—Non, non, dis-je, en l'étreignant sur mon cœur, mourons ensemble, mais ne nous séparons pas !

Pendant que je parlais, elle se tenait à demi renversée sur le bord de la nacelle, ce qui donnait à toute sa personne je ne sais quoi de doux, de tendre, de gracieux, de provoquant, de subtil, d'aërien ! J'étais ivre de mon bonheur ! La flamme qui me brulait eût consumé des milliers d'existences !

Amour éthéré qui n'avait rien de terrestre et qui, affranchissant nos âmes de la matière, les confondait dans une éternelle béatitude ! Les heures, les semaines, les mois n'étaient rien pour nous—leur durée s'évanouissait avec la rapidité d'une pulsation, devant l'éternelle extase qui nous faisait savourer dans une tierce de temps, tous les plaisirs, toutes les joies, toutes les ivresses que peuvent contenir des éternités de jouissances. Chaque pensée de nos âmes, chaque souhait, chaque désir de nos cœurs étaient comme des jets humineux sur un ciel sans nuage ; ils étaient compris, goûtés, reçus,

rendus à l'instant qu'ils étaient formés. La parole nous était superflu. Nos âmes s'étaient tellement accoutumées à vivre de la même vie à deux qu'elles étaient devenues diaphanes, et elles se comprenaient par le langage tacite et mystérieux des mêmes joies, des mêmes désirs, des mêmes affections, des mêmes sentiments qui les animaient !

Quand nous sortîmes de la barque, le soleil s'était depuis longtemps précipité derrière les Eboulis ! Nous marchâmes quelque temps dans le sentier qui serpentait à travers les treffles fleuris de la vallée. Quand nous fûmes arrivés sur la colline nous nous arrétâmes.

J'étais retombé dans ma douleur. Oh ! que le cœur me faisait mal à cet instant ! Il fallait pourtant lui annoncer mon départ que je n'avais fait que lui faire envisager de loin. Je ne savais par où commencer ;—de quels termes me servir pour adoucir autant que possible la douleur que j'allais lui causer. Elle vint à mon secours.

—O ! me dit-elle, d'où vient cette tristesse subite ? Etes-vous malade ! comme vous êtes blême ! on dirait que vous allez défaillir.

—Oui, chère Helmina, dis-je, je suis bien malade. Oh ! si vous saviez comme le cœur me fait mal ! ! !

—Et le sujet de cette douleur ?

—Mon départ.

—Quand partez-vous donc ? dans un mois, deux mois, dites.

—Hélas ! non, c'est demain que je pars.

—Demain, dit-elle, en poussant un grand cri, et elle s'évanouit dans mes bras.

Le coup était porté. Il ne s'agissait plus que de la faire revenir, je la déposai à terre et je courus chercher de l'eau au ruisseau ; je lui en jetai quelques gouttes au visage et elle reprit bientôt ses sens.

Je la baisai au front et la rougeur revint.
—Comprenez-vous maintenant pourquoi j'étais si triste. O Helmina, si j'avais à choisir entre aller à la ville et vivre, ou vivre encore quelques jours de plus avec vous et mourir, je préférerais mourir.

Elle gardait le silence, mais des larmes abondantes coulaient perle à perle sur son charmant visage. Je pleurais plus qu'elle.

Nous nous levâmes de la pierre où nous nous étions assis, et la main dans la main, les yeux fixés sur le ciel, nous nous montrâmes une étoile comme point de ralliement.

—Regardez, o Helmina, dis-je, ce phare lumineux ; qu'il soit le flambeau de notre amour, que

tous les soirs à la même heure, il unisse nos âmes par la pensée, et nous rappelle notre bonheur passé ; qu'il soit le témoin de la flamme si pure qui fait battre nos cœurs à l'unisson ! que sa lumière s'éteigne à jamais du jour où notre amour sera brisé, que cette étoile soit l'âme secrète et mystérieuse de notre félicité—que tous les soirs en la contemplant, sa douce lumière nous rappelle l'un à l'autre, fasse palpiter nos cœurs d'un même désir et nous plonge dans une même extase !

Je me tus. Je la pressai une dernière fois sur mon cœur. Je lui criai l'adieu déchirant des amants, et je m'éloignai lentement, la tête penchée sur ma poitrine, versant des larmes amères, et jetant de temps en temps un regard douloureux de son côté.

Elle s'éloignait d'une démarche majestueuse, et toutes les fois qu'elle se tournait pour me regarder, sa figure angélique se dessinait pure et blanche sur l'azur du ciel parsemé d'étoiles. Enfin elle disparut derrière les arbres de la colline.

Alors je m'arrêtai, tendant les bras vers l'endroit où elle avait disparu, comme si j'eusse voulu embrasser l'air qu'elle avait respiré, et je m'affaissai sur le sol humide de la vallée !

Je ne sais combien de temps je demeurai dans cet état de morne insensibilité, suite inévitable des grandes douleurs, mais quand je revins à moi, je pouvais à peine me soutenir sur mes jambes. La nuit était noire et profonde. Les vents de l'automne faisaient entendre à travers toutes les gorges des collines leurs grandes voix tristes, semblable au râle de la mort dans la poitrine d'un agonisant.

J'errai quelque temps au hasard. Cette obscurité, ces vents, cette solitude me plaisaient à cause de la conformité qu'ils avaient avec mes pensées.

Cependant de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. La tourmente s'accrut, et mille bruits confus, stridents, prolongés, sortirent comme une musique infernale de tous les antres, de toutes les forêts, de toutes les montagnes, et se mêlèrent aux tourbillons de l'ouragan. Je me plaisais au milieu de ce vacarme épouvantable des éléments. L'œil en feu, les cheveux épars, je faisais des efforts inutiles pour me soulever du sol et tourbillonner avec la tempête. Je parlais à haute voix. Je m'entretenais avec je ne sais quels fantômes de mes amours, des pensées qui agitaient mon esprit. Je marchais toujours ; où allais-je ? Devant moi. Mais l'amour

me guidait à mon insu. Je me trouvai soudain en face d'un objet qui me barrait le passage ; je levai la tête, je reconnus la maison de Mr. Helvin à la lueur des éclairs qui sillonnaient le ciel par intervalles. Je longeai aussitôt l'aile gauche au nord, et je me trouvai un instant après vis-à-vis la chambre à coucher d'Helmina. Une faible lumière vacillait à travers les demi rideaux entrouverts.

Il y avait tout près une remise assez élevée. En montant sur le toit je pouvais voir dans l'intérieur de la chambre. Je réussis après bien des efforts à l'escalader. Je vis Helmina. Elle était agenouillée, ses yeux étaient rouges à cause des larmes qu'elle avait versées. Elle priait avec ferveur.

Rien n'inspire la piété comme l'amour chaste et désintéressé. Je tombai à genoux moi-même.

La prière est un baume salutaire qui calme l'agitation des sens. Je ne sais combien de temps elle demeura prosternée devant l'humble crucifix de bois noir pendu à la muraille ; enfin elle se leva, ouvrit sa fenêtre, murmura quelques mots inintelligibles, emportés aussitôt par les vents, se retira dans son alcôve, éteignit sa chandelle et se coucha.

Ici je me tais, car jamais langue humaine



ne pourrait décrire ce que j'éprouvais. La plume défigure les sentiments du cœur en voulant les rendre. Elle était à deux pas de moi ! Je n'avais qu'à parler et la fenêtre s'ouvrait, et j'étais reçu dans sa chambre. . . Je ne l'osai ; je craignis de profaner par ma présence le sanctuaire de la jeune vierge, idole de mon cœur.

Je descendis dans la cour, et à la faveur d'une lueur douteuse, car le ciel s'était un peu éclairci, je m'en retournai chez ma mère qui était fort inquiète de mon retard.

Quinze mois plus tard je repassai, à la même heure, par un temps orageux, sur le même toit, près de la même fenêtre ! le vent mugissait comme autrefois et sifflait en sons lugubres et funèbres à travers les carreaux brisés des mansardes ! j'y ai vu comme autrefois une jeune fille tenant un enfant dans ses bras et agenouillée près du même crucifix, mais ce n'était plus elle.

Alors, cher Deschamps, mes souvenirs s'éveillèrent plus vifs que jamais et je pleurai amèrement !

Je partis, le lendemain, avec mon beau-père qui retournait à St. Martin, et qui devait me trouver en passant une place à la ville. Les nuages de la nuit s'étaient dissipés, les vents

s'étaient calmés et le soleil se levait brillant au-dessus des bois.

Quand je traversai le pont du ruisseau, je jetai un coup d'œil avide sur la maison de M. Helvin. Je vis, à la fenêtre de l'appartement supérieur, l'objet de tous mes rêves.

Elle m'avait reconnu, ouvert sa fenêtre, et agitait son mouchoir blanc dans les airs en signe d'adieu.

Je tirai le mien de ma poche et l'agitai de manière à ce que M. Bériau pût attribuer ce mouvement à tout autre usage. Mes yeux étaient secs, mais j'avais des larmes dans le cœur.

LE COLLÉGE.

Le soir du même jour, j'étais dans l'un des vastes dortoirs du collège. Une faible lumière vacillait au plafond de cette voûte immense. Dix heures venaient de tinter au cadran de la tour, et chacune de ces heures s'était envolée triste, monotone et vibrante au souffle du temps. J'étais seul, j'ouvris ma fenêtre qui donnait sur les jardins, alors plongés dans l'ombre du collége. Les murs de l'édifice se détachaient tristes et sombres sur l'azur du ciel. Bastille de l'enfance qui glace le cœur. J'avais déjà passé cinq années dans une semblable institution, mes

années y avaient été paisibles et heureuses. Je sentais à cette heure que mon séjour y serait désormais pénible. Les dernières vacances avaient tout bouleversé mon existence. J'étais amoureux et mon amour devait me broyer. Les études n'avaient plus d'attraits pour moi ; une seule pensée occupait mon esprit.

Les constellations brillaient au ciel. La grande Ourse, la petite Ourse, l'étoile polaire et la couronne inclinaient vers l'horizon.

Les habitants de la ville ne dormaient pas encore. Du haut de ma fenêtre élevée, les mille lumières des réverbères et des boutiques me paraissaient comme autant d'étoiles tombées, se tordant dans la fange, et les édifices de la cité comme un jeu de cartes qu'une main capricieuse d'enfant a répandu sur le sol. De temps en temps j'entendais une voix retentir dans l'espace ou le roulement lointain d'une voiture attardée. Puis tout se tut. Le mouvement du sang dans l'artère de la cité s'était arrêté momentanément pour recommencer de nouveau son cours à la prochaine aurore.

Dans un autre temps j'aurais peut-être essayé de pénétrer en imagination le sanctuaire de chaque famille, afin de faire l'étude mystérieuse de la vie humaine. Que de bonheur, de jeunesse

et de joie sous ces lambris dorés, mais, hélas! aussi que d'infamie, de misère, de crimes et de larmes dans ces cloaques impurs de la démoralisation! Mais alors je n'avais qu'une pensée unique, Helmina. Je m'entretenais seul de toutes mes joies. Je comptais les heures, le temps, les lieux, les circonstances de nos entrevues. Je revoyais les pierres où nous nous étions assis, les arbres qui nous avaient prêté l'ombre de leur feuillage, le berceau ombragé de la vigne qui avait été témoin de nos premiers feux, la charmille où pour la première fois elle m'avait dit: je t'aime; les flots et la barque qui l'avait portée, les larmes qu'elle avait versées, le timbre argentin de sa voix chérie qui murmurait à mon oreille en notes tristes et étouffées le dernier adieu de la vallée.

Enfin je la contemplais, dans mon extase, comme je la contemplais le soir de la tempête, lorsqu'elle était agenouillée devant le crucifix d'ébène pendu à la muraille.

Le lendemain je me mis à l'étude mais sans souci. Je passais des heures entières les yeux fixés sur un vers de Virgile sans en comprendre le sens.

Au bout d'un mois, quand on fit la lecture des notes, la mienne se trouva être fort médiocre.



Plusieurs écoliers qui avaient étudié avec moi au collège de St. Sulpice me regardaient tout surpris. J'y avais toujours été le premier de la classe. Aujourd'hui je me trouvais l'un des plus faibles entre les faibles.

Trois semaines s'écoulèrent encore ainsi. J'avais maigri, mes yeux étaient devenus hagards, mes mains s'étaient effilées. J'étais malade. Maladie de cœur, maladie plus terrible et plus dangereuse que celle du dérangement physique de l'être.

Un jour, le directeur m'arrêta dans le corridor, après l'heure des classes, et me conseilla d'aller me faire soigner à l'infirmerie.

J'obéis, mais les remèdes, au lieu de me guérir, ne firent qu'accroître l'état alarmant de ma santé. On était pourtant bien bon pour moi, on s'empressait autour de moi, on me prodiguait mille petits soins. Mais rien n'y faisait. Hélas ! une seule personne pouvait me guérir ! Un seul être pouvait me redonner la vie qui m'échappait ! mais cet être chéri était dans l'impuissance de me secourir, et je me sentais mourir.

Un jour que je me lamentais, triste, sombre, abattu, et la tête appuyée sur le vantail de la croisée, le portier vint m'annoncer qu'on me demandait au parloir.

Le portier n'avait pas achevé sa phrase que déjà je me précipitais haletant sur ses pas. Si c'était elle ? Arrivée à la porte du parloir, je n'osais la franchir, tant j'avais peur d'être trompé dans mes espérances.

Cependant elle roule sur ses gonds : jugez de ma surprise et de ma joie. Dans l'un des angles du parloir, j'aperçois Helmina, gaie, souriante, et radieuse de bonheur.

Mon cœur battait à se briser, car mon bonheur était d'autant plus grand qu'il était plus inattendu. Je me serais élancé à ses pieds, je l'aurais étreinte sur mon cœur, mais le parloir était rempli.

—Tiens, c'est toi, chère sœur, lui dis-je, en la baisant au front.

—Oui, frère, me dit-elle, en rougissant.

—Mais comment es-tu venue ici ?

—Avec papa. Il avait besoin de marchandises d'automne et j'ai profité de l'occasion.

—Tu me combles de joie ; et où est ce cher papa ?

—Chez Monsieur Plamondon, son équipeur.

—Quelle raison avez-vous donné à M. Helvin, lui demandai-je tout bas, pour qu'il vous permit de venir ici.

—Que j'avais pour vous une lettre de votre cousine.

—Que vous êtes bonne, m'écriai-je ! que vous êtes angélique de penser à moi, à moi qui me meurs d'ennui !

Elle leva ses beaux yeux sur moi. Oh ! oui, me dit-elle, vous êtes bien changé. Vous n'êtes plus le même.

—Toujours, dis-je en souriant, et mettant la main sur mon cœur.

Elle soupira ; une larme brilla dans son œil limpide. Moi aussi, dit-elle, j'ai souffert !

Nous gardâmes longtemps le silence, silence d'amoureux qui rend mieux que les paroles toutes les impressions de l'âme. Un coup d'œil triste ou joyeux, un soupir, un frémissement imperceptible pour tout autre, un serrement du cœur qui voudrait déborder, mais qui ne trouve aucune expression pour exprimer les sentiments qu'il éprouve : tout fait du tête à tête amoureux, je ne sais quoi d'excessivement pénible et douloureux, c'est un bonheur mêlé d'amertume. Le départ laisse dans l'âme mille soucis, mille chagrins. L'amoureux n'est jamais content de lui-même. Il y a toujours du nuage dans ses rêves. Seul, il repasse dans ses souvenirs toutes les circonstances de la dernière entrevue. Il y trouve toujours quelque chose de répréhensible, il a hâte qu'une prochaine rencontre lui four-

nisse l'occasion d'éclaircir certains termes obscurs. Cette occasion se présente-t-elle, tout son courage tombe devant l'objet aimé, et il s'en retourne souvent plus malheureux que la dernière fois.

Que de choses alors j'avais à lui dire! Que d'aveux brûlants effleuraient mes lèvres! mais je refoulais aussitôt au fond de mon cœur, les mots prêts à sortir. J'aurais voulu être communicatif, je n'étais que distrait et rêveur. Enfin je rompis ce silence qui devenait embarrassant :

—Vous aussi, vous avez souffert, chère Helmina, dis-je ?

—En douteriez-vous, cher ami ?

—Pardon, o ma bien-aimée, j'étais égoïste. Je pensais que moi seul je pouvais souffrir à ma façon. Oh ! j'ai été bien malheureux, allez ! ces sept semaines passées loin de vous ont été pour moi une éternité d'ennui, de douleurs et de souffrances ! Que de nuits j'ai passées sans sommeil ! Tous mes rêves étaient remplis de vous ! Egaré par l'imagination, il me semblait dans le délire de la fièvre vous voir au pied de mon lit ; votre visage était riant et radieux de bonheur ; vous me disiez, en me montrant le ciel : nous nous reverrons là-bas ! là personne ne pourra plus jamais nous séparer ! Puis vous disparaissiez

et me laissiez seul, seul avec mon désespoir! Alors je m'écriais : Oh ! il faut donc mourir sans la revoir ! O mon Dieu ! une minute seulement à ses genoux, et mourir ensuite ! voilà la seule grâce que je vous demande.

D'autres fois je me plaisais à me rappeler nos promenades solitaires. Je tâchais de me souvenir de vos moindres paroles. Je faisais mille efforts pour adoucir les ennuis de l'absence ; mais, je le sens, o ma bien-aimée, je ne puis vivre loin de vous. Pour vivre, le poisson a besoin d'eau, l'oiseau, d'air, et moi, des lieux que vous animez de votre présence. Loin de vous, je suis comme l'arbre privé de sa sève, comme la fleur loin du climat qui lui convient.

—Quittez, quittez, me dit-elle tout bas, cette prison froide et humide ; revenez dans nos campagnes, l'air pur qu'on y respire, vous rétablira ; le chant harmonieux des oiseaux dissipera le sombre nuage qui enveloppe votre esprit.

—Nous avons ici, chère Helmina, dis-je, en souriant, sur nos montagnes, de l'air pur et des oiseaux on ne peut plus harmonieux, et cependant je languis et je me meurs ; Non, non, vous seule pouvez opérer ce prodige ! mais je dois y renoncer—mon retour à la maison n'y serait nullement bien vu.

—Vous avez tort, cher ami, de croire que vous n'y seriez pas vu d'un bon œil, la maladie est une excuse. Vous reviendriez dans quelque temps, reprendre vos classes, avec plus de gaieté de cœur et de repos dans l'esprit.

L'amour est ingénieux à soulever les obstacles. Ma seule réponse fut un signe de tête négatif et mélancolique.

A ce moment, M. Helvin entra, et mit fin à notre entretien. Il causa un peu, me dit qu'il était fort pressé, me donna une poignée de main et entraîna Helmina avec lui.

C'est comme s'il m'eut arraché un lambeau du cœur. Je les suivis jusqu'au coin de la rue où tous deux disparurent à mes yeux et je rentrai plus triste et plus découragé que jamais.

Trois jours après cette entrevue avec Helmina, je suivais à pas précipités les passagers du vapeur La Princesse, les yeux fixés sur les cheminées du bateau dont la fumée s'échappait par torrent et obscurcissait les airs. J'avais obtenu la permission du directeur d'aller passer quelques jours à la campagne pour m'y rétablir. Mon cœur était gros d'angoisses. Comment me recevrait-on à la maison ? je me fis vingt fois la même question sans avancer d'un pas vers une solution qui me fût favorable. Enfin je pris le

parti de n'y plus songer et de laisser au hasard le mérite de tout arranger selon ses caprices.

A ce moment les grandes ombres des Andes s'étendaient devant nous sur les immenses landes (Llanos) qui se perdaient au loin dans les profondeurs de l'horizon.

Tous les buissons semblaient alors vouloir se réveiller pour saluer la fin du jour ; le concert était devenu général sur toute la lisière des bois dont aucun souffle de vent ne troublait l'immobilité du feuillage luxuriant et sombre.

Hamelin se tut et nous nous mîmes en quête d'un gîte pour y passer la nuit. Nous trouvâmes bientôt un rocher en forme de pyramide tronquée que nous gravîmes après de longs efforts et sur lequel nous résolûmes de passer la nuit.

Après le souper, nous fumâmes quelques pipes de tabac, en buvant de temps en temps quelques verres de vin. Hamelin me dit qu'avant trois jours nous serions arrivés chez les Zumas ; puis nous préparâmes nos lits et nous nous couchâmes pour ne nous relever qu'avec les premiers rayons du soleil.

Quand nous nous levâmes, la matinée était fraîche et agréable et nous promettait une journée délicieuse.



Nous étant remis en route nous entrâmes bientôt dans les landes. Nous y suivions un petit sentier sablonneux, bordé de taillis touffus et entremêlés de mille fleurs blanches, bleues, rouges, violettes et dont les odeurs fortes et pénétrantes embaumaient l'air que nous respirions.

Quand nous fûmes arrivés au lieu que les Espagnols appellent le Parement des Llanos, Hamelin reprit ainsi le cours interrompu de son récit :—

1837, cher Deschamps, me dit-il, avait frappé au timbre sanglant des révolutions humaines. L'horizon politique du Canada s'était couvert d'épais nuages ; un cri terrible et menaçant avait retenti d'un bout à l'autre du pays. Le ministère tremblait sur ses bâses chancelantes, et pourquoi tremblait-il ? C'est qu'il se refusait, de concert avec l'Angleterre, à rendre justice aux justes réclamations du peuple et que celui-ci, échauffé par le patriotisme de ses représentants, n'attendait qu'un signal pour se soulever et s'affranchir pour toujours du joug tyrannique de l'Angleterre.

Cet état de choses durait déjà depuis deux ans quand un nouveau refus du ministère vint mettre le comble à la fureur publique.

Alors les Papineau, les Côte, les Nelson, etc., profitant de ce moment d'effervescence populaire, donnèrent le signal de la révolte et le peuple éclata. L'explosion fut d'autant plus forte et plus terrible que les passions de la multitude avaient été plus longtemps aigries et contenues.

Alors on vit sortir des campagnes de nombreuses troupes de paysans armés de bâtons, de fourches, de faulx, de fusils et de poignards. La fureur se faisait des armes de tout ce qui lui tombait sous la main. Il n'y eut qu'un cri de vengeance: Mort aux Anglais.

Amis, frères, parents, tout ce qui chercha à s'opposer à ce torrent dévastateur, fut roulé, écrasé, renversé!

Quand j'arrivai au village, j'y trouvai tout dans un bouleversement et une excitation d'esprit extraordinaires. Les uns quittaient leurs demeures et fuyaient en foule vers les bois; les autres, frappés de stupeur, ne semblaient vouloir se décider à rien.

Je courus chez Mr. Helvin dans l'espérance d'y apprendre la signification de tout ce remu-ménage (car comme dans nos collèges il nous est strictement défendu de lire les journaux, j'ignorais donc la cause de tout ce trouble), mais je trouvai les portes et les contrevents fermés.

A cette vue je m'arrêtai triste et pensif. Eux aussi, dis-je ? Qu'y a-t-il donc ?

J'avais le cœur brisé et l'esprit torturé par mille angoisses.

En ce moment, je me sentis frapper sur l'épaule, et m'étant retourné j'aperçus Camille.

—Bonjour, dis-je, je suis content de te rencontrer, afin que tu m'expliques ce que signifie tout ce trouble. Est-ce qu'on quitte le pays ?

—Quoi ! tu ne sais donc pas que nous sommes dans un temps de révolution ; que trois mille *Américains* des Etats Unis qui sont attendus d'une heure à l'autre, viennent se joindre aux insurgés ; que plusieurs batailles ont déjà eu lieu à St. Denis, à St. Charles, au Grand Brûlé et qu'on a tiré cette après midi trois coups de fusil sur le capitaine Hart qui ne voulait pas se rendre ?

—Non, dis-je, et c'est toi qui m'en donnes le premier la nouvelle. Et la famille de M. Helvin, continuai-je, où s'est-elle réfugiée ?

—Au village de Laprairie.

—C'est bien, dis-je à Camille, je te remercie, et sur ce je pris congé de lui et je courus chez mon beau-père où je trouvai toute la famille habillée pour le voyage et prête à partir.

—Tiens, te voilà, dit mon beau-père, en m'aper-

cevant ; tu as bien fait de venir, car tu vas nous être utile. Embarque avec ta mère et les enfants et conduis-les chez M. Bonneau, ou dans quelques masures perdues au milieu des bois, où vous trouverez une retraite assurée contre l'insurrection générale. Venez, vite, car il n'y a pas de temps à perdre.

Aussitôt ma mère, deux enfants, un domestique et moi montâmes en voiture et partîmes.

Le temps était sombre et peu après notre départ la pluie tomba par torrents et ajouta à la monotonie de la route je ne sais quoi de triste et de lugubre.

Le jour disparut bientôt, et nous fûmes plongés dans les ténèbres les plus profondes. O Dieu ! quelle obscurité ! quel temps affreux.

Nous marchâmes ainsi longtemps au milieu de ces ténèbres, sans rien entendre que les sifflements lugubres du vent à travers les rameaux dépouillés des hauts arbres.

Quand nous fûmes arrivés au milieu de la forêt en un lieu appelé le détour, à cause du chemin qui, à cet endroit, prend une autre direction et forme un angle obtus, nous entendîmes soudain retentir au loin, la voix de plusieurs hommes et le galop de plusieurs chevaux qui s'approchaient de nous.

Dix minutes après nous étions environnés d'une quinzaine d'hommes à cheval.

—Qui vive, cria une voix ?

—Amis, répondit ma mère.

—La consigne, demanda cette même voix que je crus reconnaître ?

—Trois novembre et liberté, dis-je.

—C'est bien, passez, dit la même voix et tous repartirent au galop de leurs chevaux.

—Qui t'a appris la consigne, me demanda ma mère ?

—Camille.

—Et qui la lui a apprise ?

—Son père, qui est un chef de l'insurrection.

—C'est heureux qu'il te l'ait apprise, car sans cette consigne, je ne sais pas trop comment nous nous serions tirés d'ambarras.

Une heure après environ, nous arrivâmes chez M. Bonneau qui nous reçut avec bonté.

Il y avait une grande agitation chez lui. Sa demeure était remplie de paysans. Les uns causaient à voix basse ; les autres plus hardis, parlaient haut, gesticulaient, et s'efforçaient d'animer tous les cœurs du feu dont ils étaient enflammés et des sentiments dont ils étaient pénétrés.

Curieux de savoir ce dont il s'agissait, je me

glissai au milieu du groupe qui me paraissait le plus animé.

Un homme avait la parole :

“ Frères, disait-il, il est enfin arrivé ce jour où il faut que nous nous battions pour nos biens, pour nos femmes, pour nos enfants, pour notre liberté, pour nos propres vies. Cette révolte est pour nous une question de vie ou de mort ; car vous ne l'ignorez pas, mes amis, si nous sommes vaincus, notre partage, c'est l'échafaud. Que chacun donc, en ce moment suprême, combatte en désespéré, sans relâche, sans pitié, jusqu'à la mort. Or, il se livrera ce soir vingt batailles dans différentes places du pays. Prouvons donc à nos frères d'armes, par notre valeur et notre courage, que nous sommes dignes d'eux ; que nous aussi nous aurons bien mérité de la patrie. D'ailleurs, mes amis, toutes les précautions ont été prises pour que l'ennemi ignorât le jour de l'attaque. Aujourd'hui donc nous le surprenons, nous le prenons à l'improviste ; surpris, il se livre à nous sans même songer à se défendre. Cependant, mes amis, si le sort de la guerre se tournait contre nous, jurons tous ici de mourir sur le champ de bataille.

Qu'un jour nos descendants puissent dire, en foulant le sol où nous aurons succombé : c'est

ici que sont tombés les héros de 1837. Ils ont préféré la mort au joug avilissant de l'Angleterre."

Ses dernières paroles furent appuyées par des cris approbateurs qui firent retentir la maison.

Ce discours m'avait tout appris. Tout en voulant fuir le danger, nous étions tombés dans un club révolutionnaire. Je courus donc faire rapport à ma mère de ce que je venais d'entendre, et je lui dis que je croyais qu'il serait prudent pour nous de quitter cette maison au plus vite.

Ma mère approuva mon conseil, et je sortis aussitôt avec Louis pour atteler le cheval, afin que nous fussions prêts à partir si le cas devenait urgent.

Tout-à-coup, et au moment que nous allions entrer, arriva un messager de mon beau-père, nous annonçant que M. Bériau avait appris que cette nuit même, les troupes anglaises, conduites par des bureaucrates, venaient mettre le feu chez M. Bonneau et passer tous les insurgés au fil de l'épée.

J'entrai aussitôt et m'approchant de ma mère, je lui fis part du message.

—Partons, dit-elle.

La préoccupation des habitants de la maison était si grande, qu'ils ne s'aperçurent de nos préparatifs de départ qu'au moment où nous allions sortir.

Alors tous vinrent à nous : Et pourquoi partez-vous ? pourquoi nous quittez-vous, dirent-ils ?

Ma mère leur raconta alors ce que nous avions appris, et ce fut un coup de foudre pour tout ce monde qui croyait prendre les Anglais tout endormis.

—Aux armes, aux armes, criait-on de toutes parts. Vite, les chevaux, les chevaux. A la commune, au défilé des Aulnes. C'est là qu'ils passeront, que tous tombent sous nos balles.

Cinq minutes après, tout ce monde avait disparu ; et ces lieux, un instant auparavant si agités, étaient maintenant plongés dans un silence solennel.

La nuit était si noire qu'on ne voyait pas à un pied devant soi ; la pluie continuait toujours à tomber du ciel comme si les cataractes diluviennes eussent été de nouveau ouvertes.

Nous cheminions silencieux et plongés dans nos réflexions et sans savoir trop où nous allions. Ma mère récitait son chapelet.

Quant à moi, je cherchais à m'orienter au milieu d'une nuit si profonde.

Nous côtoyions une route au bord d'un rocher très-escarpé. De chaque côté de nous mugissaient les torrents grossis par les pluies de l'automne. Un faux pas de notre coursier et nous étions précipités dans le gouffre à plus de cinquante pieds au-dessous de nous.

Nous avancions le cœur gros d'inquiétude et d'angoisses.

Ma mère priait toujours ; elle semblait ne pas s'apercevoir de nos soucis tant elle était absorbée dans ses prières.

Tout-à-coup elle s'écria : une lumière ! une lumière !

Cette lumière c'était pour nous le phare du salut. Elle nous causait autant de joie qu'en cause l'aspect de la terre, à l'œil du naufragé qui, après avoir longtemps souffert de la faim et de la soif, la voit soudain surgir à l'horizon.

Nous nous dirigeâmes aussitôt sur cette lumière. Quand nous y fûmes arrivés, notre joie fut grande, car nous nous trouvâmes chez un de nos anciens fermiers, chez le père Livernois. Dieu nous avait conduits chez de pauvres gens, mais qui se seraient jetés au feu pour nous être agréables.

Dès qu'on nous eût reconnus, tout le monde s'empressa autour de nous ; les uns descendaient

s enfants de la voiture ; les autres nous débarrassaient de nos vêtements que la pluie avait trempés ; d'autres portaient au feu des branches de sapins résineux qui jetèrent bientôt dans l'humble chaumière, des jets de lumière vive sur les murs blanchis à la chaux, et répandirent, avec une chaleur réparatrice et bienfaisante, d'aromatiques odeurs.

Nous étions tombés, après tant de souffrances, dans un vrai paradis terrestre.

La joie qui brillait sur toutes ces figures honnêtes et amies, nous faisait alors oublier que nous étions dans un temps de révolution.

Puis on nous servit un repas qui, bien que frugal, avait je ne sais quoi de souverainement délicieux. Des pommes de terre cuites sous les cendres, du lait du soir, des gâteaux de seigle et des œufs frais.

Quand nous eûmes bien mangé et bien bu de l'eau limpide du torrent, nous nous étendîmes sur des lits de camp, et nous dormîmes jusque vers les deux heures du matin.

A ce moment nous fûmes réveillés par la fusillade. Nous sortîmes à la porte. On tirait au village.

Ma pauvre mère était fort inquiète, et très désireuse de savoir ce qui se passait à la maison.

Ayant appelé Louis, elle lui demanda s'il voulait prendre le cheval et aller voir ce qu'on faisait au village. Mais Louis hésitait ; il avait peur.

—J'irai moi, chère mère, dis-je. Laissez Louis tranquille : c'est un peureux.

Elle voulut d'abord s'opposer à mon départ, mais voyant que ma résolution était prise, elle finit par consentir, et je partis.

Louis, honteux de sa lâcheté, me suivit.

Quand j'arrivai à la maison paternelle je la trouvai remplie de paysans armés.

A ma vue ils s'approchèrent de moi et me dirent qu'il fallait que je les suivisse.

—Je suis prêt, mes amis, dis-je, à partager vos succès et vos revers. Mais dites-moi, avez-vous, avant d'entreprendre ce que vous faites, mûrement réfléchi ?

Avez-vous bien calculé toutes les chances de cette entreprise ? La moindre négligence peut nous être fatale. Etes-vous bien armés ? Quel est votre nombre et quelles sont vos ressources ? car vous n'ignorez pas que nous aurons affaire à des troupes aguerries et armées jusqu'aux dents. J'ai lu dans l'histoire rom....

—Assez, assez, cria le capitaine. Si vous continuez sur ce train-là, avant qu'il soit une

demi-heure, il ne nous restera plus personne. Il est lâche à vous de chercher à intimider mes gens.

—Mais, monsieur, je....

—Pas un mot de plus, ou je vous brise la cervelle. Laissez-nous le soin de peser seul dans notre jugement ce qu'il est bon de faire. Pour vous, prenez ce fusil et suivez.

—Au moins, capitaine, dis-je, vous me permettrez d'écrire quelques mots à ma mère, afin de l'avertir de mon départ.

—Bien, bien, dit-il, mais faites vite, car nous sommes déjà en retard.

J'écrivis quelques mots et les portai à Louis qui, tout tremblant d'être amené, repartit au grand galop, puis m'adressant au capitaine : où nous menez-vous, dis-je ?

—Vous le saurez en chemin. Allons, partons.

Nous nous mîmes aussitôt en route au nombre d'environ deux cents.

Nous marchâmes toute la journée dans la boue jusqu'aux genoux, et vers le soir nous arrivâmes à Odletown.

Nous y trouvâmes trois ou quatre cents des nôtres qui faisaient sécher leurs habits devant de grands feux qu'ils avaient allumés de distance en distance.

A l'apparition de notre troupe, mille cris de joie firent retentir les échos.

Quand nous fûmes réunis, les chefs s'assemblèrent et tinrent conseil.

Après de longs détails, il fut résolu à l'unanimité des généraux, 1o. qu'on ouvrirait le feu vers les minuit. 2o. que l'armée se partagerait en trois corps ; que le premier corps, commandé par le général Poutré, défilerait le long d'une haute clôture de pierre, en face de l'église protestante du lieu ; que le second se masserait derrière une vieille grange au nord du village et que le troisième enfin occuperait une petite colline à une demi portée de fusil, au sud.

Tout étant ainsi ordonné, nous reçûmes l'ordre de faire l'examen de nos fusils et de nous reposer.

Un morne silence planait sur le village ; on n'entendait que les hurlements plaintifs des chiens qui sentaient qu'un ennemi était au proche, et le cri d'une sentinelle anglaise qui répétait d'heure en heure : All's well, *Rien ne bouge.*

Pas une lumière ne brillait. On pouvait présumer que les habitants, saisis de terreur à l'approche du danger qui les menaçait, s'étaient cachés dans les caves, tant pour ne pas être atteints de nos

balles que pour échapper à la vengeance des vainqueurs si le sort des armes se décidait en notre faveur.

A onze heures chacun des trois corps alla prendre, à la faveur des ténèbres, la place qui lui avait été assignée, et à minuit la fusillade commença sur tous les points. Mais personne ne répondit à notre feu.

Les anglais, sachant que nous n'avions pas d'artillerie, se tenaient cachés dans l'église et derrière des remparts en terre qu'ils avaient élevés. Ils attendaient qu'il fit jour pour ouvrir leur feu.

Notre feu cessa aussi, car il était inutile de dépenser nos munitions. Dès que le jour parut, le feu recommença et les anglais y répondirent, mais leurs balles et leurs boulets, car ils avaient une petite pièce de campagne, sifflaient au-dessus de nos têtes sans nous faire de mal, mais ils nous empêchaient d'avancer.

Il nous fallait donc à tout prix amortir le feu de cette pièce. Il y avait parmi nous un célèbre chasseur canadien nommé Martin. Le capitaine l'appela.

—Martin, dit-il, pourriez-vous déplanter cet artilleur, et l'empêcher de mettre le feu sur cette pièce, afin de nous donner le temps d'avancer et de nous en emparer ?

—Dam ! Capitaine, dit Martin, on peut toujours essayer.

A ce moment l'artilleur s'avançait une mêche à la main.

—Tiens, le voilà, dit le capitaine.

—Bon, dit Martin, voyons ce que vaut notre plomb, et le couchant en joue il fit feu. L'artilleur tomba et se roula convulsivement au pied de sa pièce.

—Bravo, Martin, dit le Capitaine, puis se tournant de notre côté : que pas un, dit-il, ne tire que je ne lui en ai donné le signal. Si Martin abat cet autre qui s'approche du canon, nous partirons aussitôt au pas de charge, tout en envoyant avertir le deuxième corps de venir à notre aide.

Pendant que le Capitaine nous faisait ses recommandations, Martin tira, et un second guerrier mordit la poussière.

—En avant ! cria le Capitaine ; nous nous précipitâmes aussitôt et la terre trembla sous nos pas.

Alors des deux portes de l'église et de toutes les fenêtres, les anglais firent pleuvoir sur nous une pluie de balles. Cependant, fidèle à l'ordre de notre commandant, pas un ne tira.

Quand nous arrivâmes aux portes, Martin

venait d'abattre le neuvième artilleur, et lui le malheureux tombait frappé d'une balle qui lui brisait la jambe.

Les habits rouges étaient enfin à découverts.

—Feu, dit le Capitaine ; cinquante coups partirent. Plus d'un tiers des soldats tombèrent.

—Maintenant, dit le Capitaine, que ceux qui viennent de tirer, se rangent de chaque côté des portes et rechargent leurs armes.

Puis il cria aux autres : en joue..feu.

A cette seconde décharge qui avait fait une nouvelle trouée à travers les anglais, ceux-ci ripostèrent et six ou sept des nôtres tombèrent en poussant des cris de douleur ; les autres coururent sur les soldats et engagèrent une lutte acharnée. Nous étions beaucoup plus nombreux qu'eux, mais les anglais avaient des baïonnettes et des sabres, tandis que nous étions dépourvus d'armes blanches et obligés de frapper à coup de crosses de fusil. Cependant nous nous élançâmes sur eux comme des lions furieux, les saisissant à bras le corps et les terrassant.

La mêlée fut longue et terrible.

Enfin les anglais aculés au mur du chœur, ouvrirent les portes de derrière et se mirent à fuir, mais ils trouvèrent à la porte le général Poutré qui les arrêta. Pris par devant et par derrière,

pas un seul n'échappa à la fureur des vainqueurs.

Nous n'avions perdu que trente hommes. Ainsi se termina cette première bataille.

Ce n'est pas la bravoure, cher Deschamps, qui manquait à nos Canadiens. Ah ! s'ils eussent eu des armes et de l'artillerie, c'en était fait des Anglais. Mais la moitié de nos soldats se trouvaient sans armes.

Cette victoire nous fut d'autant plus précieuse qu'elle nous mettait en possession de deux cents bons fusils et de leurs baïonnettes, de bons sabres, d'un canon et d'une grande quantité de vivres et de munitions.

Après avoir enterré nos morts et les leurs, et pansé les prisonniers, nous fîmes notre entrée triomphante dans Odletown.

Les habitants, saisis d'épouvante, n'osaient sortir de leurs maisons.

Quand nous fûmes arrivés aux casernes, nos troupes défilèrent dans les vastes cours qui l'entourent, et le commandant les remercia en ces termes :

“ Canadiens, vous avez aujourd'hui reçu votre baptême de sang. Votre brave conduite est au-delà de tout éloge. Cette victoire nous a été doublement avantageuse, puisqu'elle nous donne

des armes dont nous manquions, et une place forte. Mais il ne faut pas compter sur ce premier triomphe, et négliger les moyens de défense qu'elle nous offre contre nos ennemis. Il faut donc que nous nous mettions à l'œuvre ; que nous barricadions les rues ; que nous coupions le chemin par un fossé profond. Allons, braves amis, et prouvons aux Anglais que nous n'avons pas dégénéré de la vertu de nos ancêtres."

Ses dernières paroles furent accueillies de mille bravos frénétiques.

Le soir nous nous trouvions assez bien retranchés et nous pûmes dormir sans crainte d'être pris à l'improviste.

Le lendemain, nos espions accoururent nous dire qu'une grosse cavalerie s'avançait sur le village.

Aussitôt nous courûmes prendre nos armes. Une demie heure après, nous aperçûmes reluire au soleil les casques brillants des hussards.

—Ventre à terre, dit notre commandant, et ne faites feu que quand je vous en donnerai le signal.

Déjà nous entendions le souffle de leurs chevaux. Le silence était solennel des deux côtés.

Quand ils furent à une portée de pistolet de

nous : feu, dit le commandant. Trois cents coups de fusils retentirent. Une vingtaine de chevaux tombèrent. La cavalerie s'avança alors sur nous au galop. Canonier, dit le capitaine, tirez ; le coup partit ; la mitraille fit une large trouée. Soudain la cavalerie rebroussa chemin et en retraitant reçut un salut de trois cents nouveaux coups de fusils. Le sol était jonché de chevaux et de cadavres.

Les hussards se retirèrent derrière un petit bois d'érable, hors de la portée de nos projectiles.

Le reste de la journée se passa sans autre accident. Mais le lendemain de bon matin nous les vîmes revenir à la charge, ils étaient accompagnés cette fois d'infanterie et d'artillerie.

—La partie va être chaude, dit notre commandant. Ils ont du canon.

Sur les 4 heures du soir cinq grosses pièces de campagnes se mirent à tonner sur nous, et cinq ou six bombes incendièrent le village.

—Inutile, mes amis, dit le commandant, de demeurer plus longtemps dans l'inaction. Il faut faire une sortie et tâcher de gagner les bois, car avant qu'il soit une heure, nous serons enveloppés et massacrés par leur mitraille sans qu'il nous soit possible de leur faire aucun mal.

—C'est bien, menez-nous au feu. Si nous mourrons, au moins nous ne mourrons pas sans nous être vengés.

Nous sortîmes du côté de la rivière, et nous pûmes, à la faveur du village qui nous dérobait aux yeux de l'ennemi, nous avancer jusqu'à une pointe de bois dans laquelle nous entrâmes et nous cachâmes chacun derrière un arbre. Cet endroit eut été magnifique si nous eussions eu le temps d'abattre des arbres tout alentour. Mais la cavalerie, qui nous avait aperçus, arrivait à *fond de train* sur nous. L'infanterie et l'artillerie la suivaient au pas de charge. Nous fûmes bientôt investis de tous côtés.

A ce moment le soleil n'avait pas plus qu'une demi-heure à paraître.

L'armée s'était arrêtée à une portée de pistolet et faisait pleuvoir un orage de balles sur les arbres du bocage. En un instant le sol fut jonché d'arbres et de rameaux.

Nous entretenions de notre côté, un feu roulant très-vif qui leur faisait éprouver de grandes pertes. A chaque tentative que faisait la cavalerie pour pénétrer jusqu'à nous, elle se voyait forcée de rebrousser chemin et de semer sa route de morts et de blessés. Notre petite pièce que nous bourrions de chaînes de fer, faisait admirablement son devoir.

Le soleil se coucha enfin et remplit nos cœurs d'un nouveau courage. Car bientôt viendrait la nuit qui promettait d'être ténébreuse, car d'épais nuages montaient lentement à l'horizon, et nous espérions trouver notre salut dans les ténèbres.

Les anglais prévirent bien que s'ils ne pouvaient nous vaincre avant la nuit, nous ferions des efforts pour nous échapper, c'est pourquoi ils résolurent de tenter un dernier effort. Ils s'avancèrent donc tous ensemble sur nous. Mais notre feu fut si bien nourri que force leur fut d'aller reprendre leur première position. Enfin les ténèbres vinrent mettre fin à cette journée de courage et d'héroïsme. Huit cents canadiens avaient résisté à cinq mille royalistes.

De grands feux furent allumés tout autour de nous, et à moins que la divine Providence ne vînt à notre secours, nous étions perdus. Mais le ciel se déclara pour nous, car vers les onze heures il tomba une pluie torrentielle accompagné d'un fort coup de vent. Les feux s'éteignirent.

—Allons, dit notre commandant, voici le temps de fuir. Marchez vingt de front, fusils et baïonnettes en avant. L'ouragan est si fort que nous arriverons sur eux sans qu'ils nous entendent.

D'abord, écoutez bien. Vingt tentes couvrent

l'infanterie. Or vingt hommes déterminés s'avanceront silencieusement et en rampant jusqu'aux tentes, là chacun tâchera de tuer sa sentinelle sans la faire crier. Quant à nous, nous vous suivrons de près et au moindre cri ou coup de fusil nous tomberons sur eux comme la foudre. Ainsi, tout est bien compris, prions Dieu et marchons.

Trois arpents au plus nous séparaient des *Goddams* comme nous les appelions quelquefois. Cette distance fut donc bientôt franchie et nous nous arrêtâmes. Alors vingt hommes sortirent des rangs en rampant à la manière du chacal qui veut saisir sa proie. Nous nous mîmes à genoux tant pour nous éclipser que pour nous mettre sous la protection de celui qui tient nos destinées entre ses mains.

A ce moment nos cœurs battaient bien fort. Le moment était solennel. Les minutes avaient pour nous la longueur des heures. Enfin nos hommes reparurent. C'est fait, dirent-ils tout bas.

Alors nous nous avançâmes et passâmes près des tentes le plus heureusement du monde.

N'eût été la cavalerie que nous redoutions, quel carnage nous eussions pu faire au milieu de tous ces soldats endormis.

Quand nous les eûmes dépassés un peu et que nous fûmes assez loin pour n'être plus entendus ni vus, le commandant nous ayant ralliés, nous dit :

—Mes amis, nous voilà sauvés, mais tout n'est pas fini. Il faut faire nos adieux à ces Goddams. Quand j'aurai crié feu et que vous aurez tiré, vous fuirez, avec ce vent violent qui vous pousse, jusqu'à la Cédrière.

Nous mîmes aussitôt nos fusils à l'épaule, et au mot feu, huit cents coups partirent et éveillèrent les échos de la nuit.

Nous entendîmes en fuyant les mille clameurs s'élevant du camp des royalistes.

A trois heures du matin nous étions tous réunis sous la Cédrière où nous trouvâmes le repos dont nous avions si grand besoin.

A huit heures, tout le monde étant debout, il nous arriva un renfort de mille hommes dont deux cents à cheval, et deux pièces de campagne, ce qui portait notre armée à dix-huit cents.

Avec ces forces nous résolûmes d'aller attaquer l'armée ennemie réduite à 3,500 hommes.

Le combat eut lieu à deux heures de l'après midi, dans les plaines des Trentes.

La victoire fut longtemps indécise, mais sur les cinq heures, notre centre fut coupé et notre

armée divisée. Ce fut alors un sauve qui peut général.

Dans cette bataille, nous eûmes 480 hommes de tués et 150 de faits prisonniers, les autres s'enfuirent à travers les bois ; j'étais de ces derniers.

Deux jours après ce désastre, j'arrivai de nuit à la maison, épuisé de fatigues et mourant de faim. Je n'avais rien pris depuis 48 heures. J'avais le visage couvert de poudre et de sang, mes habits étaient en lambeaux et dégoutaient de boue. Mes pieds étaient si enflés qu'il fallut fendre mes bottes pour les en tirer.

O quelle joie ! O quel bonheur ! mon arrivée causait à ma pauvre mère qui me croyait mort. Elle pleurait, elle riait, elle faisait tous les temps.

J'appris d'elle qu'un grand nombre de combats avaient eu lieu, et que partout les patriotes avaient été défaits.

Pendant plusieurs semaines, une multitude de brigands et de forcenés que la haine et l'amour du pillage avaient répandus dans toutes les campagnes promenèrent leurs torches incendiaires sur tout le pays.

Tous les jours je voyais passer de ma fenêtre des malheureux que l'on avait faits prisonniers

et que l'on conduisait à Montréal. Souvent des femmes en pleurs suivaient ce triste cortège.

Bien que personne ne sût que j'étais caché à la maison, et qu'on eût répondu à ceux qui avaient demandé de mes nouvelles, qu'on croyait que je m'étais enfui aux Etats-Unis, je ne laissais pas d'être fort inquiet.

Deux mois s'écoulèrent ainsi, toujours sur mes gardes et fuyant au premier bruit que j'entendais.

Cependant le calme s'était rétabli dans les campagnes et je commençais à espérer que l'on m'avait oublié. Hélas! combien je me trompais !

Mais je ne pouvais plus longtemps résister au désir de revoir Helmina et je me rendis au village chez Geneviève qui fut d'autant plus surprise de me voir qu'elle me croyait mort ou aux Etats-Unis.

—Eh bien ! chère Geneviève, dis-je, en l'embrassant, comment se porte Helmina ?

— Elle n'est pas fort bien, mon cher Hamelin. Elle a éprouvé, hélas ! tant de chagrins et d'angoisses depuis qu'elle vous savait en danger. Oh ! vous avez été bien cruel de ne pas lui écrire.

—Hélas ! oui, chère Geneviève, je savais tout

ce que mon silence avait de cruel pour ma bien-aimée, mais que voulez-vous que j'y fisse. Les évènements qui m'entraînaient me fermaient toutes voies de communication.

—Et pourquoi, cher Hamelin, avez-vous fait la folie de suivre les patriotes ?

— Ah ! Geneviève, mon bonheur eût été de demeurer auprès de vous, mais en temps de guerre, on n'est pas toujours maître de ses actions.

— Oh ! je sais moi, cher Hamelin, qu'il n'y a aucune faute de votre part. Mais souvent dans ces temps de révolution, l'innocent paie pour le coupable.

—Ce que vous dites là, chère Geneviève, est malheureusement trop vrai. Cependant, continuai-je, tout parait se tranquilliser et peut-être aurai-je la chance que l'on m'oublie.

—Ne vous y fiez pas, Hamelin, souvent les eaux calmes et dormantes sont les plus traîtres. Tenez-vous donc sur vos gardes. Et puis, chose que vous ignorez, c'est que M. Helvin, qui est un royaliste enragé, a juré que si jamais vous remettiez le pied au pays, il serait le premier à vous dénoncer. Oh ! si vous saviez combien ces paroles cruelles ont fait saigner le cœur de cette pauvre Helmina ! ! !

—Quoi ! dis-je, atterré par cette nouvelle, M. Helvin a dit cela ? Mais que peut-il donc me reprocher ? étais-je le maître de faire ou de ne pas faire ce que l'on exigeait de moi, et d'ailleurs en quoi suis-je coupable en tout ceci ?

—Hélas ! cher Hamelin, pour lui tout homme qui a porté les armes contre le gouvernement, c'est-à-dire contre cette clique infâme de salariés qu'il a toujours soutenus, est coupable à ses yeux. Il dit qu'il valait mieux mourir que d'obéir aux rebelles ; c'est ainsi qu'il appelle ceux qui ont voulu s'affranchir de la tyrannie de l'Angleterre.

—Eh bien oui ! Geneviève, M. Helvin est un homme d'autrefois ; un homme qui croit encore aux pouvoirs établis de droit divin, que ces pouvoirs soient ou non tyranniques ; un homme qui marche dans les ténèbres que six mille ans de préjugés ont amassées autour de lui. Mais, crois-moi, les patriotes étaient guidés par de nobles sentiments. Leurs aspirations étaient grandes et généreuses. Tout ce qu'ils voulaient c'est que Canadien et Anglais, sans distinction d'origine, fussent traîtés sur un même pied d'égalité. Leurs désirs les plus ardents c'était de rétablir l'équilibre que le parti tory s'est toujours efforcé de rompre ; leurs vœux, de conser-

ver, avec la langue de nos pères que l'on cherche à nous arracher, les institutions qu'ils nous ont léguées au prix de leurs sueurs et de leur sang.

Il est honteux pour un Canadien, d'émettre de tels sentiments, de nourrir dans son cœur des opinions aussi ignobles. Il est bas de passer du côté de l'ennemi à l'heure du danger.

Pour moi, je me glorifie d'avoir agi comme je l'ai fait, et l'on me trouvera toujours prêt, toutes les fois que l'occasion se présentera, à offrir mon épée à ces généreux défenseurs de nos droits méprisés ; à ces héros qui n'ont pas craint de risquer leurs vies et leur fortune pour conserver notre existence politique menacée, notre autonomie.

Oui, honte, mille fois honte à tous ces lâches qui croient qu'il est plus glorieux de sacrifier honteusement à l'Angleterre que de demeurer fidèles à leur drapeau. Honte à....

—Chut ! dit Geneviève, en jetant un coup d'œil inquiet vers la porte. Ne parlez plus comme vous venez de le faire ; si vous tenez encore à la vie, ne proférez plus de semblables paroles. Dans ces temps ci on est pendu à moins.

A peine avait-elle fini de parler que deux baillis entrèrent, et me mettant la main sur l'é-

paule: Au nom de la Reine, dirent-ils, nous vous arrêtons.

Je ne perdis pas mon sang froid, mais les regardant en riant : Cette dame, dis-je, me fait beaucoup d'honneur, si c'est bien à moi qu'elle s'adresse ; Allons ! vous voulez rire à mes dépens.

—Pardon ! monsieur, rien n'est plus sérieux, voyez plutôt ce mandât d'amener.

—C'est bien, messieurs, dis-je ; me permettrez-vous de passer dans cette chambre. J'ai quelque chose à dire à mademoiselle relativement à ma pauvre mère.

—Allez, mais ne soyez pas trop longtemps, car nous sommes pressés.

—Je suis à vous dans la minute.

Une fois dans la chambre, je fis un clin d'œil à Geneviève. Elle comprit, ouvrit la fenêtre, et je m'élançai dehors. En trois bonds je traversai le jardin, sautai par-dessus la haie et pris le côté des bois.

Les deux baillis, furieux d'avoir été joués par plus fin qu'eux, se mirent aussitôt à ma poursuite, mais le temps qu'ils avaient mis à se remettre de leur surprise, avait mis entre nous une distance de cinq ou six arpents. Douze arpents tout au plus me séparaient de la forêt, mais les efforts

que j'avais faits en partant pour les distancer, m'avaient fort essoufflé et je sentais que je perdais du terrain.

Les deux baillis s'avançaient d'une course égale et ménagée.

A ce moment j'étais arrivé sur le bord d'une décharge (cours-d'eau). Il n'y avait pour tout pont qu'une longue pièce de bois jetée en travers. Je la franchis avec peine, car elle tremblait et menaçait de me jeter à l'eau. Arrivé sur l'autre rive, je la soulevai et la fis rouler dans le torrent qui l'entraîna avec rapidité.

Il était temps, deux arpents tout au plus me séparaient des deux baillis.

Je repartis à la course, mais beaucoup moins vite cependant que j'avais fait en partant, car j'étais certain de pouvoir atteindre les bois, avant qu'ils eussent pu traverser le ruisseau.

Quand ils furent arrivés à l'endroit où j'avais franchi le ruisseau, ils s'arrêtèrent un moment. Puis je vis l'un d'eux se déshabiller et s'y élancer.

Trois minutes après il était monté sur la berge et s'habillait. Quant il fut habillé, il se remit à ma poursuite sans attendre son compagnon qui l'avait rejoint.

Heureusement alors qu'il ne me restait plus que quelques pas à faire pour atteindre la forêt. Je redoublai d'efforts et j'entrai.

Une fois entré, je fis quelques pas seulement et je me jetai dans un buisson épais, à trois pas de la route. On ne pourra jamais s'imaginer, me dis-je, que je me sois caché si près, et l'on passera outre.

Ce que j'avais prévu arriva ; dix minutes après, mes deux baillis passèrent près de moi au pas de course, sans daigner jeter un coup d'œil seulement sur le buisson où je m'étais caché, et malgré la gravité des circonstances je ne pus m'empêcher de sourire.

Il y avait non loin de moi un pin géant, dont le sommet s'élançait comme une flèche dans l'azur du ciel ; cinq générations s'étaient abritées sous son feuillage épais.

Quand mes persécuteurs se furent éloignés, je me levai et montai dans cet arbre. Arrivé au sommet, je jetai un regard dans la direction où je les avais vus disparaître, et je les aperçus tous deux dans une clairière, à une dizaine d'arpents de moi. Ils s'étaient arrêtés et semblaient se consulter. Ceci dura un quart d'heure après lequel ils revinrent sur leurs pas.

Je descendis aussitôt de mon arbre et je m'enfonçai dans les profondeurs de la forêt.

Dans ma jeunesse, un jour que je faisais la chasse, j'avais découvert, dans un rocher, au

pied duquel coule limpide et profonde la petite rivière de St. André, une grotte profonde et dont l'entrée était cachée par d'épais buissons. J'y courus et y passai le reste de la journée.

Le soir arrivé, je m'en retournai à la maison par une route opposée à celle que j'avais suivie le matin ; vers dix heures, j'arrivai à la faveur des ténèbres dans une des granges de la ferme ; j'y entrai, et ayant fait un trou dans le foin, j'y passai la nuit.

Je serais bien allé à la maison, mais je craignais quelques piéges, et le lendemain je fus convaincu que mes craintes avait été bien fondées. car quand Louis vint soigner les bestiaux étant sorti de ma cachette, il m'apprit que les deux huissiers avaient rôdé toute la nuit autour de la maison, et qu'au jour ils étaient repartis furieux de n'avoir pu m'arrêter.

—Louis, dis-je, allez me chercher à déjeuner et soyez prudent.

Il partit et revint peu après avec mon déjeuner.

— Je ne retournai à la maison que longtemps après le coucher du soleil, et après en avoir fait visiter préalablement tous les alentours.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi sans apporter de changement dans ma destinée.

Je passais mes journées et mes nuits à écrire des lettres à Helmina que Geneviève lui remettait tout en me rapportant les siennes que je dévorais de mes baisers et que je couvrais de mes larmes brûlantes.

O mon Dieu, que ne faisiez-vous durer plus longtemps ce temps où nos cœurs pouvaient encore, bien que séparés, se communiquer réciproquement, les transports et les sentiments qui les animaient.

Mais un jour, je reçus d'elle, par un courrier qui me l'apporta tout essoufflé, la lettre suivante :

O MON BIEN AIMÉ ET MALHEUREUX HAMELIN,

Fuis ! fuis ! le plus grand danger te menace ! Et dire, ô mon Dieu, que c'est moi qui suis la cause involontaire de tous les malheurs qui vont fondre sur toi ! Cette pensée torture mon cœur ! oui, fuis, cher ami, car une de tes lettres a disparu de mon secrétaire, et à l'heure qu'il est, cette lettre est probablement entre les mains de tes ennemis qui ne manqueront pas de s'en servir pour découvrir ta retraite et t'arrêter. Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! Pourquoi ne l'ai-je pas brûlée aussitôt. Regrets superflus ! le mal est fait. Mais qui se serait jamais imaginé qu'il y eût ici-bas, des hommes assez bas, assez

vils, assez lâches pour venir dévaliser une jeune fille ? O mon ami, je te demande pardon à genoux pour tous les maux que je vais te causer. Si tu voyais mon pauvre cœur comme il saigne, tu m'en voudrais moins ! Que ne puis-je partager tes malheurs ! Avec quelle joie je me dévouerais: Mais je suis impuissante à pouvoir te soulager, et j'en ai le cœur brisé ! Fuis, ô mon bien aimé, fuis ! ma pensée te suivra dans l'exil, et ici mes prières s'élèveront sans cesse vers le ciel pour lui demander la fin de tes souffrances.

Adieu ! ô mon ami, aie foi en la divine Providence. Elle dissipera tôt ou tard les nuages qui aujourd'hui, assombrissent notre ciel et peut-être, aurons-nous encore des jours de sérénité et de bonheur.

HELMINA,

Cette lettre me plongea dans le plus affreux désespoir.

Te laisser, ô mon Helmina, lui répondis-je aussitôt, non jamais ! Mille morts plutôt que la vie sans toi ! Et puis peut-être nous effrayons-nous à tort ou au moins pour peu de chose, car après tout, je ne suis pas plus coupable que ceux qui ont combattu à mes côtés, et qui sont revenus de la prison dans leurs familles. Ainsi donc, chère Helmina, je suis décidé à laisser les évè-

nements suivre leurs cours. Loin de toi, vois-tu, je ne pourrais supporter la vie ! je préfère cette lueur d'espérance qui vient de traverser mon esprit à l'exil sans toi. Si je dois mourir, au moins mes regards pourront encore se porter avant de mourir vers les lieux que tu habites. Adieu ! chère Helmina, prie, pour celui qui t'aime, cette Providence entre les mains de laquelle il confie son sort.

HAMELIN.

Trois jours après, notre maison fut soudain environnée de soldats. Ne pouvant plus supporter cette vie de tortures et d'angoisses, je me livrai. Le soir j'étais écroué à la prison de Montréal.

On m'avait jeté dans un cachot sombre et humide, une botte de paille dans un coin me servait de lit. Je m'y affaissai, l'esprit accablé de sombres réflexions.

Le lendemain, quand le guichetier vint m'apporter ma triste nourriture et une cruche d'eau, je lui demandai s'il ne pourrait pas me procurer de l'encre et une plume.

Il me regarda avec surprise, une pitié sincère se peignit dans ses yeux. Il fut ému de mes malheurs et de ma jeunesse. Ces émotions sont assez rares chez les guichetiers. Ce que

vous demandez là, jeune homme, me dit-il, est cöntre les ordres que j'ai reçus ; cependant je tâcherai de vous en procurer.

Le soir du même jour, il m'apporta le papier et l'encre que je lui avais demandés, puis s'étant assis auprès de moi, il tira de dessous sa veste une caniste en ferblanc à demi remplie de vin et un pâté de mouton, et me les donna, disant que c'était sa femme qui me les envoyait.

—Vous direz à Madame votre femme, dis-je, que je ne sais trop comment lui prouver ma reconnaissance, car ici je ne possède pas un liard.

—Chut ! chut ! dit-il, ma femme fait le bien pour le bien, et non pour en avoir des récompenses. Mais, dites-moi, jeune homme, pourquoi vous a-t-on arrêté !

Alors je lui racontai fidèlement tout ce que j'avais fait. Quand j'eus fini, il secoua tristement la tête et me quitta.

Aussitôt qu'il fut parti, j'écrivis sur mes genoux à Helmina, les lignes suivantes :

Chère et bien aimée Helmina,

Mes pressentiments du lac se vérifient, je suis tombé comme la colombe dans les serres cruelles de l'épervier, et qui sait si jamais nous nous reverrons. Mes juges sont loin d'être tendres. Aussi redouté-je leurs jugements.

Oh ! Helmina, je ne crains nullement la mort. Je l'ai déjà affrontée sur le champ de bataille. Ma plus grande douleur c'est de te laisser ! O fatalité ! sans cette maudite révolution, nous serions encore heureux. Que ne suis-je mort à tes pieds au fond de ma barque ! Oh ! que cette mort m'eût été douce ! Mais que me reste-t-il maintenant en perspective ? la mort ou l'exil, et l'exil sans toi, c'est encore la mort !

Chère Helmina, j'ai une grâce à te demander, c'est de dire à ma mère qu'elle tâche de me faire parvenir, mais avec toutes les précautions possibles, un peu d'argent et surtout, une petite fiole remplie d'une liqueur violette, laquelle se trouve dans le tiroir de mon secrétaire. Dis-lui que cette fiole est ma dernière planche de salut si je suis condamné, et qu'elle n'ait rien à redouter en me l'envoyant ; cette fiole est un secret que j'ai dérobé à la science et dont je veux faire l'essai sur mon guichetier. Ne m'oublie pas, car cet oubli pourrait me causer la mort. Adieu ! adieu ! Ah ! que j'ai de larmes dans le cœur en te faisant cet adieu ! Défie-toi de Moïse Roulo ; c'est un traître.

Brûle cette lettre qui serait ma perte si elle tombait entre les mains de mes ennemis.

UN AMI MALHEUREUX.

Le lendemain, quand le guichetier entra dans mon cachot, je lui demandai s'il aurait la bonté de porter ma lettre à la poste.

—A la poste !!! Mais êtes-vous fou ? ignorez-vous donc qu'en ce temps-ci, toutes les lettres suspectes y sont décachetées, sans scrupule, afin d'y pouvoir trouver des armes contre les malheureux accusés politiques, mais si vous avez à la ville quelque personne sûre à qui vous puissiez vous confier, je me ferai un plaisir de la lui porter moi-même.

—Merci, cher monsieur, dis-je, comment pourrais-je jamais reconnaître ce que vous faites aujourd'hui pour moi ! Tenez, voici cette lettre : il faudrait la porter chez M. P., Faubourg des Récollets, No. 17.

—C'est bien, jeune homme, il sera fait comme vous le désirez ; et ce disant, il prit la lettre et sortit.

Trois jours après, deux huissiers entrèrent dans mon cachot et me dirent de les suivre.

J'obéis silencieusement. Deux minutes après, j'entrais à la salle des audiences ; elle était remplie d'une foule de curieux, trois juges à figure rébarbative étaient assis sur leurs bancs.

Je montai à la barre précédé des deux huissiers.

Les juges me contemplèrent un instant, puis l'un d'eux m'adressant la parole :

—Quels sont vos noms et prénoms ? demanda-t-il, d'un air et d'un ton qui me disaient que je n'avais aucune pitié à attendre d'eux.

—F. B. Hamelin.

—Votre profession ?

—Etudiant.

—De quelle paroisse êtes-vous ?

—De St. Philippe.

—Prisonnier Hamelin, vous êtes accusé d'avoir pris part au feu d'Odeltown. Qu'avez-vous à répondre ?

—Cette accusation est vraie, votre honneur, j'ai pris part aux divers combats qui se sont livrés à Odeltown. Mais c'était contre ma volonté car on m'y avait forcé.

—De plus, on vous accuse d'avoir participé au meurtre de Walker et d'avoir ouvert la porte du poële qui était rouge pour y jeter un enfant au berceau ; qu'avez-vous à dire pour vous disculper de ces deux terribles accusations ?

—J'ai à dire, votre honneur, que ces deux accusations sont les deux plus affreux monsonges qui aient été dits depuis que l'univers est créé ; car le soir du meurtre de l'infortuné Walker, j'étais caché dans les bois avec ma mère, un

domestique et deux enfants. Ce ne fut que huit jours après, que j'appris cette déplorable aventure.

—Témoins, dit le juge, approchez.

Deux hommes fendirent la foule et se présentèrent devant les juges.

A la vue de ces deux hommes, je bondis d'indignation, car ces deux hommes n'étaient autres que Roulo et Savourini qui venaient se parjurer pour assouvir leur haîne contre moi et me perdre.

—Votre nom, témoin, dit le juge, parlant à Roulo.

—Moïse Roulo.

—Où demeurez-vous ?

—A St. Philippe.

—Connaissez-vous le prisonnier à la barre ?

—Parfaitement bien. C'était mon ami.

Le traître !!! Il se disait mon ami, afin de donner plus de force à son parjure.

—Que savez-vous sur son compte, continua le juge ?

—Je sais, votre honneur, que M. Hamelin, le prisonnier à la barre, était chez Walker, le soir du meurtre, où je m'étais rendu en toute hâte pour avertir ce malheureux vieillard de ce qui se tramait contre lui, mais les patriotes m'avaient

devancé ; qu'il conseilla au capitaine Robert de fusiller Walker, qu'ensuite il entra dans la chambre à coucher où se trouvait un enfant au berceau qu'il apporta dans ses bras, et qu'ayant ouvert la porte du poële pour l'y jeter, je me précipitai sur l'enfant et le lui arrachai d'entre les mains.

—Savez-vous autre chose ?

—Non, votre honneur.

—Prisonnier à la barre, qu'avez-vous à répondre contre cette terrible accusation ?

—J'ai à répondre, votre honneur, que le témoin qui vient de se parjurer, est le plus grand scélérat que j'aie jamais connu.

—Témoin, avancez, dit le juge, s'adressant à Savourini. Eh bien ! qu'avez-vous à dire ?

—J'ai à dire, votre honneur, que tout ce que vient de vous dire M. Roulo est la pure vérité, car j'étais à deux pieds de lui quand toutes ces choses se sont passées.

—Et par quel hasard vous trouviez-vous chez Walker ?

—Je suis menuisier, votre honneur, et je travaillais pour Walker quand il a été tué.

—Eh bien ! prisonnier, vous venez d'entendre le second témoin. Son témoignage corrobore celui du premier.

—Je me trouve, votre honneur, dis-je, dans la même position critique que se trouvait la pieuse Suzanne, accusée par deux scélérats qui avaient voulu la séduire et auxquels elle avait résisté, avec cette différence près, que Suzanne eut le bonheur de trouver un Daniel qui fit briller son innocence, tandis que moi j'ai le malheur de ne pouvoir confondre ces deux infâmes ; je remets donc mon sort entre les mains de celui qui seul à cette heure, je le sens, pourrait me protéger contre l'injustice et la méchanceté des hommes.

—Auriez-vous des témoins qui puissent anéantir ces deux témoignages et nous prouver que vous nous dites vrai ?

—Hélas ! dis-je, trois malheureux que la justice a frappés, auraient pu, par leurs témoignages, foudroyer ces deux misérables, mais ils ne sont plus !

—Et quels sont ces trois hommes, dit le juge ?

—Les deux Sanguinet et le capitaine Robert.

—Pourquoi n'avez-vous pas pris d'avocats pour défendre votre cause ?

—Parce que je savais d'avance que leur ministère me serait inutile.

Le juge se tourna alors vers le jury et lui fit une longue adresse, dans laquelle il lui prouva

que j'étais coupable de trois grands crimes dont un suffisait pour mériter la mort : le premier d'avoir porté les armes contre le gouvernement ; le second d'avoir participé au meurtre de Walker ; et le troisième, d'avoir voulu, dans ma rage de cannibale, faire rôtir un pauvre innocent au berceau. Il dit encore beaucoup de choses que je n'entendis plus, car à cette heure, un seul objet occupait mon esprit et mon cœur, Helmina que je savais agonisante et que ce dernier de mes malheurs tuerait.

Quand le juge eut fini de mentir, le jury se retira en conseil, et revint cinq minutes après pour rendre son verdict.

Un profond silence régnait dans la salle. Tous les yeux étaient fixés sur le jury.

—Coupable ou non coupable, demanda le juge ?

—Coupable, répondit le jury.

—Vous avez entendu, dit le juge. Vous êtes coupable. Il ne me reste plus qu'à prononcer contre vous la terrible sentence que vous avez encourue par votre folle et barbare conduite. A genoux.

—Non, dis-je, souriant amèrement et dédaigneusement, jamais ! car je suis innocent.

—Oui, innocent, s'écria dans la foule une voix de femme.

Je me retournai avec la rapidité de l'éclair. Ce cri déchirant, je l'avais reconnu. C'était celui de ma pauvre mère, qui s'était évanouie et que deux hommes du peuple traînaient alors dehors. Que n'eus-je pas donné, ô mon Dieu, pour voler à son secours et la consoler !

—Mettez cet homme à genoux, cria le juge irrité de mon refus.

Deux huissiers s'approchèrent de moi, et me firent plier sur les genoux.

—Hamelin, dit le juge, la justice vous condamne à être le vingt-cinq du courant, pendu par le cou, jusqu'à ce que mort s'en suive. Que Dieu vous ait en sa sainte protection.

Après le jugement, je fus reconduit à mon cachot où je m'évanouis. Les efforts que j'avais faits pour demeurer calme m'avaient brisé.

Quand je revins à moi, la nuit était tombée et ma lampe brillait d'un éclat sinistre.

Dans dix jours, dis-je, il me faudra sortir de ce tombeau pour entrer dans un autre d'où l'on ne ressort plus ! Mon sommeil fut troublé par mille songes funèbres, tantôt il me semblait que je m'avançais au son de mon dernier glas vers l'instrument de mon supplice ; tantôt il me semblait que j'étais mort et que je franchissais, accompagné de la troupe céleste, les espaces incommensurables

de l'immensité. C'est une terrible chose, mon cher Deschamps, que de savoir l'heure et le moment de sa mort ! De savoir que vous qui êtes jeune et plein de force et de santé, vous ne serez dans un instant qu'un cadavre. Que ce cœur qui aimait tant aura cessé de battre et d'aimer ! ! !

Le lendemain, un prêtre entra dans mon cachot. J'eus peur, un frisson mortel parcourut tous mes membres. Je crus que déjà on venait me préparer à faire le grand voyage de l'éternité. Il vint s'asseoir près de moi, tira de dessous sa soutane un paquet que je ne remarquai pas d'abord, car je tenais mes yeux fixés sur le sol, et me le remit en disant :

—Voici ce que j'ai promis à votre mère de vous remettre.

Je pris ce paquet avec empressement et reconnaissant ce qu'il contenait, merci, cher Abbé, dis-je. Puisse le ciel vous récompenser pour ce que vous faites aujourd'hui pour moi.

—Mais, mon cher Hamelin, je ne suis pas plus abbé que toi ; tu ne reconnais donc plus les amis ?

Ayant alors levé les yeux : quoi ! m'écriai-je, Camille ! et je lui sautai au cou.

Nous nous tînmes longtemps embrassés et sanglottant. Puis quand ma douleur se fut calmée je lui demandai des nouvelles d'Helmina. Il

m'apprit que Mr. Helvin ayant découvert son amour pour moi l'avait chassée de chez lui et que ma mère lui avait ouvert les bras et l'avait recueillie comme son enfant. Mais qu'accablée sous le poids de tant d'épreuves, elle était presque mourante.

Cette nouvelle me brisa le cœur, et mes larmes coulèrent de nouveau. O mon cher Camille, dis-je, ce n'est pas sur moi que je pleure, car peu importe ma mort pourvu qu'elle soit heureuse, mais je pleure de ne pouvoir adoucir ses chagrins. Oh ! bénie soit ma mère d'avoir tendu une main amie dans le malheur, à celle que j'aime plus que moi-même ! Je mourrai maintenant avec moins de regrets, puisqu'elle est devenue ma sœur, et que ma mère veillera sur elle comme son ange conducteur.

—Oui, dit Camille, il est noble et généreux pour votre mère d'avoir agi ainsi. Mais ce n'est pas tout d'avoir sauver la fille il faut encore tâcher de sauver le fils.

—O mon cher Camille, ceci n'est pas aussi facile que vous pouvez le penser !

—Tenez, Hamelin, voici du plomb, de la cire et des allumettes. Comprenez-vous maintenant ?

—Oui, je comprends, cher ami, mais supposons que je sorte d'ici, pensez-vous qu'il soit facile de tromper les sentinelles ?

—J'ai pensé à tout, dit Camille, et ce disant il tira de dessous sa soutane une autre soutane qu'il me tendit. Tiens, dit-il, voici un passeport.

Je la pris et la cachai sous la paille de mon lit.

—Tiens, prends aussi ce poignard et ce pistolet, cela peut servir.

Je mis ces deux armes dans la poche de mon paletot.

—Maintenant, dis-je à Camille, c'est après demain que je vais tâcher de m'échapper d'ici. Trouve-toi donc à dix heures du soir, avec une barque, ici vis-à-vis de la prison, au pied de la distillerie Molson, afin de traverser aussitôt, si les glaces du fleuve nous le permettent ; tu m'apporteras une redingote, car je ne possède ici que cet habit ; de plus tu tiendras deux chevaux tout prêts sur l'autre rive ou un seul si tu préfères ne pas m'accompagner, et maintenant, dis-je, adieu ! car voici le geôlier qui vient.

A genoux, dit Camille, et jouons notre rôle jusqu'au bout, je m'agenouillai. Le geôlier entra, mais nous trouvant dans cette posture, il attendit que je me fusse relevé, puis s'approchant de nous, il fit signe à Camille de le suivre et tous deux disparurent derrière l'épaisse porte de fer qui se referma sur moi.

Vers les trois heures de l'après-midi, le geôlier m'apporta une bouteille de vin et une d'eau de vie. Je pris aussitôt la bouteille d'eau de vie, et en ayant fait sauter le bouchon, je la lui offris. Il la prit et but une assez forte dose.

—Excellente, dit-il, en se léchant la moustache. Il n'y a, dans tout Montréal, que le vieux Thomson capable d'en vendre de pareille.

Je bus à mon tour une couple de gorgées. En effet, dis-je, cette eau de vie est excellente.

Le geôlier, satisfait de mon approbation, se rengorgea avec orgueil. Puis la liqueur lui délia un peu la langue. Il devint plus expansif.

Je profitai de l'occasion pour le faire causer ; je lui demandai comment nous étions de prisonniers en tout, s'il y en avait plusieurs de condamnés à la peine capitale ?

Quand il me quitta, je connaissais le nombre des sentinelles, l'heure de son coucher. Je lui avais demandé si le fleuve était pris ; comment étaient les chemins, puis pour ne pas éveiller ses soupçons, s'il était marié, comment il avait d'enfants, s'il vivait à son aise, &c., &c., &c. Il avait répondu à tout avec la plus grande complaisance du monde. Mais ma bouteille était aux trois quarts vide. Il devait m'en rapporter une autre le lendemain avec l'argent que je lui avais donné.

Quand il revint m'apporter mes bouteilles, il passa cette fois deux heures à causer avec moi ; une nouvelle bouteille avait été engloutie dans son insatiable gosier.

—Bon, dis-je, ça donne, et prenant la fiole à la liqueur violette, je versai dix gouttes de son contenu dans la bouteille vierge ; et me jetant sur ma botte de paille, je dormis d'un profond sommeil.

La nuit du lendemain devait décider à jamais de mon sort ; aussi au fur et à mesure que le soleil baissait et approchait, je me sentais saisi de crainte et d'espérance. S'il allait se douter de quelque chose et changer de conduite à mon égard ! J'avais l'esprit torturé de mille angoisses. Et quand la porte roula sur ses gonds je fus sur le point de défaillir. Mais bientôt ma joie fut égale à la crainte que j'avais éprouvée. Car j'aperçus le géôlier qui s'avancait chargé d'un énorme pâté qui fumait encore; c'est, dit-il, en m'abordant, ma femme qui vous envoie cela.

Je lui témoignai une grande joie pour son présent. Dites à votre femme, dis-je, qu'elle est devenue de ce jour, une seconde mère pour moi.

Ma joie et mes dernières paroles émurent le bon géôlier, quand je lui passai la bouteille

où se trouvait le fameux narcotique, il avait des larmes dans les yeux et repoussant ma bouteille : non, mangeons, dit-il, je suis trop triste pour boire.

O cher Dechamps, vous ne pouvez vous figurer dans quelles terribles angoisses, me plongeait ce refus soudain. Je n'insistai pas, mais coupant le pâté avec le couteau qu'il avait apporté, je le servis et nous nous mîmes à manger. Cependant, s'apercevant que j'étais rêveur et que je ne mangeais pas :

—Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez pas ?

—J'ai, dis-je, que je ne puis manger, sans mon coup d'appétit et que vous ne voulez pas boire.

—Eh ! que ne le disiez-vous donc plus tôt ; allons, passez-moi cette bouteille et buvons. Je ne me le fis pas dire deux fois, je lui présentai la bouteille, et la prenant il la vida au quart. Je fis alors beaucoup d'honneur au pâté, et le geôlier me regardait manger d'un air béat.

Après avoir bien mangé, nous nous mîmes à causer. Mais les premiers baillements commencèrent à faire leur apparition. Craignant cependant qu'il ne me quittât avant que le narcotique eût produit l'effet désiré, je lui passai de nouveau la bouteille qu'il vida presqu'entièrement.

—Maintenant, dis-je au géôlier, écoutez bien ce que je vais vous dire, ce sont mes derniers souhaits, mes derniers vœux que je vous prie de vouloir rapporter fidèlement à ma pauvre mère, quand je ne serai plus.

—Dites, monsieur, je vous promets au nom de ce que j'ai de plus cher au monde, d'accomplir votre dernière volonté.

Alors je me mis à lui broder une histoire, faite à plaisir, mais je n'étais pas rendu au quart que mon homme ronflait déjà à démolir les murs de mon cachot.

Il était temps d'agir : je courus aussitôt à mon lit et j'y pris la soutane ; puis revenant au gardien, je le dépouillai de ses habits dont je me revêtis à la hâte. Ensuite je l'affublai de ma soutane, l'étendis sur mon lit, pris ses clefs et sortis.

Je traversai le corridor sans rencontrer personne ; mais en ouvrant la porte qui en fermait l'entrée je me trouvai face à face avec la sentinelle. O que le cœur me battit ! Je me penchai aussitôt sur le trou de la serrure et feignis avoir de la peine à en retirer la clef. Dans cette position je tournais le dos à la sentinelle. Enfin celle-ci s'éloigna et je descendis tranquillement l'escalier afin de ne donner aucun soup-

çon. Dans la cour, les ténèbres étaient complètes. Arrivé à la géôle du gardien, j'entrai, afin que la sentinelle qui se trouvait à dix pieds de moi me prît pour le géôlier. J'en ressortis bientôt avec une bouteille que j'eus la précaution de mettre en évidence, et quand je passai à la sentinelle elle me cria :

—You'll give me a drop, Joe.

—Yes, répondis-je, d'un ton bref, et je sortis. Une fois dans la rue, je me dirigeai du côté de l'épicier Thompson, puis quand j'eus détourné le coin de la rue, je me précipitai vers le rivage où je trouvai bientôt Camille qui m'attendait blotti près du mur d'enceinte.

—Quoi ! tu as réussi, me dit-il, à t'échapper de la prison ?

—Oui, oui, dis-je, vite, le moindre retard peut me perdre.

Nous sautâmes aussitôt dans la barque et nous nous éloignâmes à force de rames. Une demie heure après nous étions sur l'autre rive.

Durant la traversée, j'avais raconté à Camille toutes les circonstances de mon évasion.

Une fois débarqués, nous lançâmes la barque au courant afin qu'elle n'indiquât pas, dans le cas où nous serions poursuivis, la place où nous avions pris terre.

—Maintenant, dis-je à Camille, où sont les chevaux ?

—Par ici, dit-il. Je le suivis.

Arrivés derrière une vieille étable, nous trouvâmes un homme et deux chevaux, et l'ayant payé, nous montâmes en selle et partîmes ventre à terre ! Les chevaux dévorèrent l'espace qui me séparait de la maison paternelle, où en arrivant je trouvai tout le monde sur pieds, la table dressée et le poële chaud.

Oh ! que ma pauvre mère ressentit de joie à mon arrivée. Elle priait, elle pleurait, elle m'embrassait ! Quel trésor d'amour que celui d'une mère !

—Helmina, dis-je à ma mère ; où est Helmina ?

—Elle est couchée, mon enfant, mais il ne serait pas prudent de la réveiller, le docteur dit que la moindre émotion peut l'emporter.

—Mais je ne la verrai donc pas avant de partir, peut-être pour ne plus revenir.

—Je ne dis pas cela, mon enfant, mais il faut la préparer peu à peu à cette entrevue. Tu ne voudrais pas, n'est-ce pas, être la cause de sa mort.

Comme j'allais répondre à ma mère j'aperçus Helmina dans la porte de la chambre. Elle

nous avait entendus et s'était levée. Elle était là devant nous, blanche comme une morte !

Je courus à elle, et la soulevant dans mes bras, je couvris son front de baisers.

—Comme tu es changée, chère Helmina.

—Oh ! si tu savais combien j'ai souffert, vas, tu ne serais pas étonné de ma faiblesse ! Que de nuits de tourments, ô mon Dieu, j'ai passées depuis que je te savais condamné à mort ! Mais, dit-elle, par quel hazard te trouves-tu donc ici ce soir ! Est-ce bien toi que je vois là, où n'est-ce qu'un fantôme qui me serre dans ses bras ?

—Non, chère Helmina, je suis libre, libre pour t'aimer et ne nous plus séparer.

Elle secoua tristement la tête. Il est trop tard, dit-elle, les angoisses de cette nuit, (car je savais qu'elle devait décider de ton sort) m'ont tuée. Je sens, dit-elle, d'une voix qui faiblissait, que je vais mourir !

—Non, non, ô ma bien-aimée Helmina, tu ne mourras pas !

Elle me jeta un regard d'une tristesse indécible et me passant ses bras autour du cou : Oh ! que je me sens heureuse de pouvoir mourir dans tes bras, me dit-elle. Reçois les derniers baisers de celle qui t'a tant aimé.

—C'est impossible, dis-je, en fondant en

larmes. Oh ! non, tu ne mourras pas ! Dieu nous réserve encore de longs jours de bonheur. Et puis tu sais bien, chère Helmina, que sans toi, la vie me serait un fardeau insupportable !

Elle ne me répondit pas, mais faisant soudain un nouvel effort, elle me baisa au front, porta la main à son cœur, et laissa retomber sa tête sur mes épaules. Je regardai. Ses beaux yeux s'étaient fermés. Elle était morte.

J'appelai ma mère, de l'eau, dis-je, de l'eau, vite, Helmina se trouve mal.

Ma mère accourut. On lui frotta les tempes avec de l'eau froide, et les mains avec du sel, mais elle ne devait plus se réveiller.

Morte ! morte ! ! ! m'écriai-je, et je m'évanouis.

Quand je revins à moi, j'étais couché dans un lit dont les rideaux étaient fermés. Je les entrouvis ; une seule chandelle éclairait le modeste appartement où je me trouvais. Camille dormait auprès de moi, la tête appuyée sur le bord de mon lit. Où suis-je, dis-je à Camille après l'avoir éveillé ?

—En sûreté, mon ami, vous êtes sauvé. Nous sommes à Rouse's Point.

Alors il se fit jour dans mon cerveau, et tous les évènements de cette lamentable nuit se

retracèrent vivement dans mon esprit, et je pleurai amèrement.

Quand j'eus bien pleuré : Par quel hazard, dis-je à Camille, me trouvé-je, en si peu de temps, à huit lieues de la maison paternelle ?

—Après ton évanouissement, cher Hamelin, ne pouvant te tirer de cet état et sentant que dans trois heures au plus on apprendrait ta fuite de la prison, nous t'avons passé des habits de femmes par dessus les tiens, et ayant aussitôt attelé les deux chevaux les plus vigoureux de l'écurie sur un traineau léger, je suis parti avec toi, laissant ta mère dans l'état le plus déplorable. Une fois en route, je fis courir les pauvres bêtes au risque de les faire crever. Une neige épaisse tombait du ciel, mais il ne faisait pas froid comme il le fait depuis que je suis arrivé, car le vent n'était pas encore changé. Je jetais de temps en temps un coup d'œil inquiet sur toi, mais la vie semblait t'avoir abandonné, cependant à la chaleur de tes mains et aux faibles battements de ton cœur, on voyait que tu vivais. Arrivé ici, après une course qui avait duré deux heures tout au plus, et durant laquelle je n'avais rencontré aucun être vivant, je suis accouru à cet hôtel dont les habitants furent très surpris de me voir, au milieu de la

nuit, avec un homme inanimé et ne savaient trop s'ils devaient me laisser entrer. Je leur racontai alors en peu de mots ton histoire, et enfin aidé de deux hommes vigoureux nous t'avons jété sur ce lit. Le commis de l'hôtel courut chercher un médecin, qui, après un court examen, nous dit que ce ne serait rien. Tel est, mon cher ami,ce qui s'est passé depuis le moment où tu perdis connaissance.

—Oh ! merci, cher Camille, pour toutes les peines que tu t'es données pour moi. Oh ! si tu savais comme le cœur me fait mal. Pauvre Helmina ! Pauvre Helmina ! Ah ! ce n'est pas toi qui es la plus malheureuse. Je sens que la douleur de l'avoir perdue, me suivra jusqu'au tombeau. Et je me remis à pleurer.

Camille, qui savait que ces pleurs me soulageraient, me laissa faire.

Quand j'eus bien pleuré, je me levai et je me fis apporter à déjeuner dans ma chambre. Ensuite je sortis avec Camille, espérant que l'air me ferait du bien. Je passai une partie de l'avant midi à visiter les manufactures et quand je revins je me trouvais beaucoup mieux.

Camille passa le reste de la journée avec moi et ne partit qu'assez tard dans la soirée, me recommandant à son départ de ne pas sortir



seul le soir, me disant que les détectives du gouvernement feraient leur possible pour m'enlever.

Je fus bien vu à Rouse's Point ; c'était à qui me prouverait ses sympathies. Il n'y eut pas jusqu'aux dames qui se payèrent le plaisir de m'envoyer des lettres d'invitation. Je vivais ainsi depuis quatre mois, lorsque un jour, au moment où j'allais me mettre à table pour diner, arriva un courrier du Canada avec une lettre pour moi. Hélas ! cette lettre m'apprenait la mort de ma pauvre mère ; elle n'avait pu, elle non plus, survivre à sa douleur. Mon Dieu ! ma destinée était donc fatale à tous ceux que j'avais aimés. On m'apprenait de plus que je trouverais à la seule et unique banque de Champlain une somme de douze mille francs, prix d'une de mes terres qu'on avait vendue.

Le lendemain, je me rendis au village Champlain et je touchai mon argent.

Quinze jours après, je m'embarquais à bord du vapeur Burlington faisant route pour Whitehall. Le lac Champlain, qui doit son nom à l'immortel fondateur de Québec, dormait dans le calme, étendant à perte de vue devant nous la nappe azurée de ses flots bleus et limpides. Peu après notre départ, il s'éleva une brise

légère qui tempéra la chaleur excessive du jour et nous apporta de terre l'odeur suave des premières fleurs du printemps. Bientôt le soleil se plongea derrière les montagnes qui, se dorant soudain de ses feux amortis, répandirent sur les flots les réverbérations de leurs cimes. Enfin la nuit tomba et je me couchai.

Le lendemain j'arrivai à Troy d'où je ne repartis que vers les onze heures du soir pour New York où je demeurai plusieurs jours. Cette ville agréablement située sur une baie magnifique, est une des plus florissantes et des plus populeuses de l'Union. Durant les quelques jours que j'y demeurai, je visitai les places publiques, les théâtres, les maisons les plus remarquables de commerce, son Parc-central, plus beau et plus grand, dit-on, que le bois de Boulogne, Brooklyn, séparée de la cité par la rivière de l'Est, dont les eaux sont sans cesse sillonnées de milliers de bateaux et de voiles.

Enfin le 22 de mai, je pris passage à bord du Trumbul qui faisait voile pour le Chili. Ce navire, ces voiles, ces cordages, ces matelots au cabestan chantant l'éternel : hourrah, Ah ! ! ! me faisaient oublier ma douleur. Etant partis, nous allâmes jeter l'ancre à quelques kilomètres de la ville. La nuit était tombée sombre et triste.

Pas un astre ne brillait au ciel. Mais New York, en revanche, illuminait l'horizon de ses mille lumières. D'un côté, j'entendais le fracas assourdissant de la grande ville, de l'autre, la grande voix des vagues de l'Atlantique qui déferlaient sur la plage.

A onze heures je descendis dans ma cabine et m'endormis en songeant amèrement à tous ceux que le ciel m'avait si cruellement ravis.

A l'aube du jour, lorsque je remontai sur le pont, le navire, sous toutes ses voiles, prenait la pleine mer. Les montagnes disparaissaient au loin dans la brume des vagues ! Le ciel était pur et serein. Le soleil, brillant de tous ses feux, faisait étinceler les flots de la mer qui commençait à onduler sous le souffle du vent frais qui venait de terre. Cependant le roulis me força bientôt de redescendre dans ma cabine où je me couchai ; mais vers les six heures du soir la mer s'étant calmée, je remontai de nouveau sur le pont où je trouvai tout l'équipage qui, couché le long des bastingages, fumait et causait. Toutes les côtes avaient disparu, nous n'apercevions plus que le ciel et l'eau. Notre navire qui était, aux dires du capitaine, l'un des meilleurs voiliers, se balançait majestueusement sur le dos écumant des grandes vagues comme un aigle qui se repose

dans les airs sur ses grandes ailes qui paraissent immobiles. Rien n'est beau et grand comme la mer. La mer, c'est l'image de l'infini ; c'est le séjour des pensées profondes. L'âme se perd dans son immensité. Séparée du reste des mortels, la créature s'y sent plus près du Créateur. A cette heure, le soleil, ce roi brillant du jour, touchait l'humide horizon ; son disque, à demi plongé dans l'onde amère, ressemblait à un nageur vacillant sur les vagues.

Peu de temps après son coucher, la lune se leva, argentant de sa douce et pâle lumière les déserts incommensurables de l'Océan. Rien n'est doux et mélancolique comme une nuit sur mer, lorsque le ciel est serein, que la lune brille et que des milliers d'étoiles parsèment la voûte céleste. Ces millions de flambeaux étincelants de la nuit que reflètent les flots de la mer nous jettent dans de douces illusions ; on croirait louvoyer entre deux firmaments. La nuit est l'heure du silence et au milieu de ce silence solennel qui n'est interrompu que par le clapotement des vagues qui se brisent à la proue, et le murmure plaintif du vent dans les cordages, l'âme se sent bercer d'extases et de rêveries. Le cœur s'épand, l'œil se dilate, l'imagination s'agrandit et l'esprit est tout étonné de parcourir des régions jus-

qu'alors inconnues. La mer comme le désert est la plus haute expression du génie créateur. La mer et le désert sont l'image de l'infini ; le regard de Dieu peut seul en mesurer l'étendue; l'homme s'y sent atôme, mais l'esprit s'y élève ; ses pensées y prennent l'essor vers des régions étherées, il balbutie, et ses balbutiements atteignent les proportions colossales de l'infini ; il chante, èt sa lyre résonne des notes d'une harmonie céleste. Enfin la mer représente inépuisablement tous les drames de l'homme, tous les mouvements de son âme, ses joies, ses fêtes, ses douleurs, ses tristesses, ses rêveries, ses intimités, ses tendresses, ses effusions, ses piétés, ses extases !

Vingt jours après notre départ de New York, une terrible tempête nous assaillit sur les côtes du Brésil. Nous avions eu, depuis trois jours, un calme plat et une pluie fine poussée par le vent d'ouest. Sur le soir du troisième jour, il se fit au couchant une large trouée dans le ciel, comme si une main puissante eût déchiré les nuages, et soudain un vent violent se déchaîna sur les flots. La mer s'agita, se souleva, mugit et écuma ; les vents sifflaient horriblement dans les cordages ; les grandes vergues furent brisées et emportées par le tourbillon ; le mât d'artimon

et le mât de misène se rompirent ; le gouvernail se brisa et le navire roula à la merci des vents et des flots.

Tout l'équipage était plongé dans un morne désespoir. Les femmes faisaient retentir l'air de leurs lamentations. La nuit était des plus sombres. Quelques éclairs illuminaient seuls de temps en temps l'immensité des plaines liquides.

Nous étions chargés d'eau de vie. Quelques barriques, détachées des autres, faisaient dans la cale un bruit épouvantable. A ce vacarme se mélaient le bris des verres et des carafes, le roulement assourdissant des malles, des tables et des autres effets libres. Ajoutez à cette musique infernale, les jurements du capitaine, le cri des matelots, les hurlements des femmes et des enfants, et pour accompagnement, la grande voix des éléments irrités, et vous aurez à peu près une idée du drame terrible qui se jouait à bord, au milieu des ténèbres et de la tempête.

Quelle nuit d'angoisses mortelles je passai ! Ah ! que je regrettais la paisible maison de mon père, l'innocente et douce société de nos païsans et le clocher de mon village !

Le lendemain vers cinq heures, le vent tomba ; comme un acteur épuisé, la mer se calma. Tout l'équipage reprit peu à peu courage pour être

replongé bientôt dans le plus affreux désespoir.

Au moment où chacun se disposait à prendre un peu de nourriture pour se remettre dés fatigues de la nuit, on nous annonça qu'une voie d'eau venait de se faire dans la cale. Alors nouveaux cris, nouvelles larmes : On fit jouer es pompes toute la journée, mais l'eau montait toujours. La nuit arriva encore plus horrible que la veille. A neuf heures, il y avait sept pieds d'eau dans la cale. Le capitaine commanda alors de jeter la cargaison à la mer. Pour moi je recommandai mon âme à Dieu, puis ayant fait un éternel adieu à mes amis du Canada, et avalé une demi bouteille d'eau de vie, je me jetai épuisé sur mon lit et le sommeil m'ôta bientôt, avec la conscience du danger, l'idée de mes malheurs.

Lorsque je me réveillai, il y avait six pouces d'eau dans ma cabine. Le plus profond silence régnait dans le navire. Est-ce que tout le monde dort, me dis-je, tandis que nous sommes sur le point de sombrer ? Je sautai aussitôt hors de mon lit, et je courus sur le pont. Personne ! je me précipitai à la chambre du capitaine, je la trouvai vide ; j'entrai dans celle du second : Rien ! Je revins sur le pont, les chaloupes avaient disparu. Mon malheur m'était

révélé. On m'avait abandonné ! Je m'affaissai sur le pont et je pleurai ! Quand je me relevai, je jetai un regard sur la mer que j'avais oubliée dans mon désespoir. O joie inexprimable ! j'aperçus alors à une demi lieu tout au plus une île contre laquelle la marée poussait le navire.

Une idée subite me traversa le cérveau ; je courus à la chambre du charpentier où je trouvai tout ce qu'il me fallait pour la mettre à exécution. Une scie, une hâche, un marteau, des clous, enfin tout ce dont j'avais besoin pour construire un radeau.

Je remontai aussitôt avec ces objets, plus précieux alors pour moi que tous les trésors de l'univers. La tempête avait jeté sur le pont les deux bouts de mat de misène et du mat d'artimon. Je les débarrassai aussitôt de leurs cordages et les éloignant parallèlement de cinq pieds, je les liai à deux traverses. Ceci fait, je les couvris de bons madriers que je clouai avec des clous de cinq pouces. Au bout d'une heure j'avais un radeau solide et capable de porter dix hommes.

Je me jetai à genoux et je remerciai Dieu ; puis je redescendis dans la cuisine ; là je trouvai deux jambons, un demi baril de biscuits, un sac

de farine, un baril d'eau-de-vie, un baril de vin, des assiettes, des couteaux, des cuillers, enfin toute une batterie de cuisine.

Après de longs efforts, je parvins à monter tous ces objets sur le pont où je les attachai solidement sur mon radeau, ainsi que ma malle de voyage et ma carabine.

Durant mon travail, le navire s'était approché à deux encablures de la plage que j'apercevais douce et unie.

Tout-à-coup le navire donna sur un bas fonds, la secousse fut si violente que je fus renversé sur le pont.

Lorsque je me relevai, le navire sombrait et je sautai promptement sur mon radeau, attendant le dénouement avec crainte. Enfin il disparut sans moi, et je vis, le cœur rempli d'une joie indicible, mon radeau flotter sur les flots, et la brise le pousser mollement sur la plage, où dix minutes après j'abordais avec toutes mes richesses.

Je passai le reste du jour à porter ou rouler ces objets sur la côte, remettant au lendemain le projet de visiter mon île, dont les forêts se déroulaient à perte de vue.

Je me fis, au moyen de mes barils et des planches de mon radeau une cabane pour la nuit.

J'y apportai les voiles ou plutôt les morceaux de voiles qui avaient échappé au naufrage, et je m'en fis un lit sinon moëlleux, du moins passable ; d'ailleurs les souffrances et les fatigues que j'avais éprouvées sur mer m'auraient fait prendre des roseaux pour de la plume et jamais sommeil ne fut plus profond que celui que je goûtai durant cette nuit.

Le lendemain, dès que le soleil eût franchi les bornes de la nuit, je pris mon fusil et je gagnai la forêt d'où je revins peu de temps après avec deux perdrix et trois bécassines que j'avais tuées. Je fis aussitôt du feu avec les allumettes que j'avais sauvées du naufrage, et je les fis cuire sous les cendres. Mon déjeuner fut excellent. Ensuite je fumai une pipe, et reprenant mon fusil, je m'enfonçai dans la forêt avec l'intention de la traverser et de faire le tour de mon île. Après deux heures de marche j'arrivai soudain en face de la mer dont les flots bleus et calmes venaient mourir sur la plage. Arrivé au rivage, je me dirigeai vers le couchant. Je marchai jusqu'au soir. La nuit arrivée, je montai dans un chêne touffu et je m'y reposai jusqu'au retour du soleil.

Dès qu'il fut levé, je mangeai quelques fruits secs et je continuai mon voyage. Enfin vers

deux heures de l'après midi j'arrivai à ma cabane, couvainçu que mon île était inhabitée et qu'elle ne renfermait aucun animal carnassier.

Le jour suivant, dans l'espérance d'attirer les regards de mon côté, dans le cas où quelque navire viendrait à passer dans ces parages, je montai au haut d'un arbre fort haut et j'attachai à son sommet un long morceau de voile, puis en descendant je sciai toutes les branches jusqu'au pied, ce qui me faisait un mât magnifique.

Tous les matins je montais dans un arbre, armé de ma lunette, et j'explorais la mer. Je passais ainsi de longues heures mais comme aucune voile ne paraissait à l'horizon, je redescendais triste et abattu, et je regagnais ma cabane où je passais le reste du jour à lire ou à écrire.

Six mois s'écoulèrent ainsi sans apporter aucun changement dans ma destinée. Mais un jour que je revenais d'une longue chasse à travers les bois, mon oreille fut soudain frappée de bruits inaccoutumés. Ces bruits ressemblaient à des voix humaines et je sentais palpiter mon cœur au désir de voir enfin de mes semblables. Oh ! vous ne savez pas, vous qui avez toujours vécu au milieu de la société, tout ce qu'il y a

de douloureux de ne pouvoir communiquer ses pensées, ses impressions, ses joies ou ses douleurs à quelqu'un qui vous comprenne !

Je courus à la lisière du bois. Les voix continuaient de se faire entendre, mais je ne voyais personne. Je m'avançai en rampant, jusqu'au sommet de la falaise, un buisson me cachait le visage. J'en écartai les branches avec précaution. Tout-à-coup, j'aperçois, O surprise ! O bonheur ! une douzaine d'hommes assis sur l'herbe verte autour de mes barils et causant avec animation. J'étais, sans doute, le sujet de cette conversation.

La distance qui me séparait d'eux m'empêchait d'entendre leur langage et de savoir de quelle nation ils étaient. Mais je voyais bien à leur costume et au teint de leur visage que c'était des matelots européens.

Une barque était amarée au rivage, et un *trois-mâts* se balançait majestueusement sur les flots à une demi lieue environ de la côte.

Je m'avançai de nouveau, en m'effaçant derrière chaque aspérité de terrain, jusqu'à une portée de pistolet de ma cabane. O alors, cher Deschamps, la joie que je ressentis est inexprimable ! Car ces hommes, c'était des Français, c'est-à-dire, des amis, des frères.

Je me levai aussitôt, et me précipitai au devant d'eux.

A ma vue, tous se levèrent et m'accueillirent avec des marques visibles d'intérêt et de sympathie. Mais aux premières paroles que j'articulai, cette sympathie se changea soudain en la plus folle démonstration de joie et d'amitié ; on me faisait mille questions.. De quel pays êtes-vous ? Comment avez-vous fait naufrage ? A bord de quel navire étiez-vous ? Quel était le nom du capitaine ? Où alliez-vous, &c., &c.

Je répondis à tout ce flux de questions, du mieux qu'il me fut possible. Quand je leur eus appris que Santiago était le but de mon voyage, tous s'écrièrent à la fois : bravos ! bravos ! bravissimos ! C'est là que nous allons nous aussi, mon pays, et nous ferons route ensemble.

Aussitôt tous ces braves gens se mirent à porter mes effets dans la barque, vingt minutes après nous arrivions à bord de la Pucelle dont le capitaine, homme instruit et aux manières distinguées, me reçut avec bonté. Il me fit manger à sa table tout le long du voyage.

Enfin, après un mois d'une navigation rapide et heureuse, nous débarquâmes à Santiago.

Quelques jours après mon arrivée, je résolus de passer ma vie à faire la chasse sur les Cordil-

lières. Et j'eus bientôt sujet de me réjouir du genre de vie que j'avais choisi, car non-seulement cette occupation me fournissait des moyens d'existence sans trop de travail, mais il me procurait encore l'avantage de me trouver seul avec je ne sais quel fantôme de mes rêves évanouis, et de respirer ici sur ces montagnes un air frais et pur. C'est ainsi, cher Deschamps, que je vivais depuis cinq ans, retiré du reste des hommes, quand j'eus le bonheur de vous rencontrer sur les Andes. Et maintenant, cher ami, me dit-il, vous connaissez par quelles suites de circonstances malheureuses, je me trouve en ces lieux, loin du ciel qui m'a vu naître et de tous ceux que j'ai aimés !

Il soupira et se tut.

Nous étions alors arrivés sur les bords de l'Amazone, dont les flots paisibles et unis comme un miroir, représentaient les sites fantastiques et pittoresques de ses rives.

Le village des Zumas apparaissait dans le lointain, se confondant avec les rayons dorés du soleil couchant.

LES ZUMAS.

Nous pressâmes le pas de nos coursiers, et une demi heure après, nous entrâmes dans le village des Zumas qui, étonnés de voir arriver des blancs

dans leurs tribus, accoururent en foule sur notre passage, dans l'attitude la plus provoquante.

Nous fîmes signe à l'un des chefs, que nous reconnûmes facilement au grand nombre de plumes de différentes couleurs qui ornaient sa tête, que nous voulions lui parler.

Quand il se fut approché de nous: Grand chef, lui dit Hamelin en langue indienne, nous sommes des étrangers de bien loin par de là les mers. Nous venons chez vous passer quelque temps et visiter votre tribu, dans l'intention d'échanger avec les tiens quelques-unes des marchandises de notre pays. Puisse le Grand Manitou t'inspirer à notre égard des idées de justice et d'équité!

— Nous n'avons qu'à faire de tes richesses, dit le chef d'un ton irrité. La nature nous donne ici sans peine et sans travail tout ce dont nous avons besoin. Les blancs sont des traîtres qui ont massacré beaucoup des nôtres et avec lesquels nous ne voulons avoir aucun rapport quelconque. Ainsi, poursuivit-il, il eût été plus sage pour vous de demeurer dans votre pays, car demain vous servirez tous deux de nourriture aux guerriers de ma tribu. Sur ce, il fit signe à ses Zumas de nous arrêter.

Quatre hommes à figures de démons, s'avan-

cèrent aussitot vers nous, et nous renversant de nos chevaux, nous lièrent les mains et les pieds.

Nous les avions laissés faire sans opposer la moindre résistance. Quand nous fûmes liés :

— Chef, dit Hamelin, est-ce ainsi que vous traîtez ceux qui ont sauvé la vie à un guerrier de votre tribu, que les Espagnols allaient massacrer ?

—Prouve ce que tu dis, répliqua l'Indien. Mais prends garde de nous tromper, car si tu nous trompes, tu mourras avec ton compagnon, de la mort la plus cruelle.

—Tiens, dit Hamelin, tirant de sa poche, un os sur lequel étaient représentées quelques figures grossières, connais-tu ce nactas (c'est ainsi que les Indiens de cette tribu appellent leurs amulettes.)

—Oui, continua le chef d'un ton radouci, mais tu peux l'avoir dérobé à quelques guerriers de notre tribu.

—Chef, connais-tu Oranuco ?

—Oui.

—Et bien envoie-le chercher—tu verras si ce que je dis est vrai.

Aussitôt il fit signe à un jeune Indien qui se trouvait auprès de lui et qui portait lui aussi quelques plumes sur la nuque. C'était son fils.

Ce jeune homme n'eut pas plutôt reçu cet ordre, qu'il partit comme une flèche et disparut.

Vingt minutes après, deux Indiens, un vieillard et son fils, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, apparurent devant le chef.

—Connais-tu cet homme, Oranuco, dit celui-ci, s'adressant au plus jeune des deux Indiens ?

L'Indien, à qui le chef avait adressé ces paroles, ne nous avait pas remarqués—se tournan alors de notre côté, et reconnaissant Hamelin, il poussa un grand cri, se précipita à ses genoux, les étreignit entre ses bras et les couvrit de baisers.

Puis se retournant vers le chef.

—Cet homme blanc, dit-il, est mon frère, car il m'a sauvé la vie. Je lui ai promis que si jamais il lui prenait fantaisie de venir dans notre tribu, il serait l'ami des Zumas.

—C'est bien, dit le chef. Déliez cet homme blanc et son compagnon et puisqu'il t'a sauvé la vie, je veux qu'il soit traité en frère—et venant à nous il nous tendit la main et ajouta : Ah ! si toutes les peaux blanches étaient comme vous, nous n'en serions pas aujourd'hui réduits à nous garder nuit et jour contre leur méchanceté.

A ces paroles du chef, toutes ces figures, un instant auparavant sombres et respirant la ven-

geance, se déridèrent subitement, et nous conduisirent en triomphe jusqu'à la case d'Oranuco.

Cette case, comme toutes celles de cette tribu, était de forme circulaire, construite en terre cuite et couverte de peaux de jagouars. L'intérieur en était également couvert de la peau des mêmes animaux. Des arcs de noyers et des flèches empoisonnées pendaient à la muraille.

Etant entrés, nous nous étendîmes par terre à la façon des Indiens, les jambes croisées sous nos genoux. Alors Oranuco nous apporta à boire une espèce de bière de maïs fermenté assez agréable au goût. Pendant ce temps-là les femmes étaient sorties pour nous préparer à souper. Chez les Indiens la cuisine se fait toujours en plein vent. Une heure après, elles revinrent avec un grand plat de bois rempli de poissons rôtis et jaunes comme de l'or et de viande de peccari cuite sous les cendres.

Ainsi préparée, cette viande ne le cède nullement, par son goût et par sa saveur, à celle de nos meilleurs porcs frais. Deux jeunes filles les suivaient chargées de bananes et d'ananas.

Les deux Indiens se couchèrent, à la façon des anciens Romains, et le repas commença.

Le repas, chez ces peuples, s'y fait toujours dans le plus grand silence, et si quelquefois l'on

y parle ce n'est que pour apprécier la qualité des mets servis.

Après le souper les Indiens nous racontèrent leurs exploits guerriers—nous montrèrent plusieurs chevelures de la tête d'ennemis qu'ils avaient tués dans divers combats et nous dirent que la guerre était sur le point de se rallumer avec les Aroncans, peuple farouche et intrépide. Puis nous nous couchâmes.

Le lendemain, quand nous nous levâmes, toute la famille était déjà debout, et se préparait pour une grande partie de pêche au lac du brochet. Déjà les femmes étaient allées chercher les chevaux et les hommes attendaient, en fumant leurs calumets.

Chez les Indiens, les femmes y sont soumises aux plus durs travaux : Ce sont elles qui ensemencent les terres, récoltent les fruits, filent la laine ; elles tissent les étoffes et les tapis ; elles préparent les teintures ; elles cousent les vêtements ; elles pansent les bestiaux ; elles portent des fardeaux ; elles font tout, enfin. Quand l'homme a labouré son champ, il passe sa vie à cheval, à faire la chasse ou la guerre.

Une tunique qui ferme au col et descend jusqu'au dessous des genoux ; une mantille de soie écarlate serrée à la taille, à l'aide d'une cein-

ture à boucle d'argent ; un bandeau de laine rouge sur le front ; des verroteries dans les cheveux ; de grossiers bijoux d'argent à profusion, au cou et aux mains, et les pieds nus, voilà la toilette de la femme chez les Zumas.

Le Zumas n'a pas de tente, mais une case, où il naît, où il meurt, à moins que la guerre ne le force d'émigrer ; ses troupeaux vaguent en liberté, et il fait irruption au milieu d'eux quand il a besoin de viande ou de laine. Son cheval, il le choisit tout développé et dans toute sa force, au milieu d'une bande de chevaux sauvages, galopant dans les herbages des Llanos, et il le dompte. Puis il voyage, il chasse, il va en guerre, tandis que sa femme demeure assise au foyer. Le Zumas est stable, chasseur et guerrier.

Une lance, longue de 15 pieds, et formée d'un morceau de coleni, arbuste de la plaine, est son arme de prédilection ; elle est armée d'un fer pointu, très mince et très flexible, le plus souvent empoisonnée, et est douée d'une sorte d'élasticité assez grande pour enlever un cavalier de dessus la selle, quand elle est maniée adroitement.

A notre vue les Indiens nous annoncèrent cette partie de pêche et nous demandèrent si nous voulions en être. Nous leur répondîmes affir-

mativement et notre réponse parut leur causer un grand plaisir, car ils se levèrent aussitôt et nous apportèrent deux lignes toutes neuves et faites de nerfs de requins.

Nous partîmes au lever du soleil. Une forte ondée était tombée pendant la nuit et toute la campagne était fraîche et verdoyante. Des milliers d'oiseaux inconnus animaient toutes les forêts d'alentour du cri joyeux de leurs chants. La brise soulevait sur son passage à travers cette nature vierge et fleurie, un arôme que nous aspirions avec délice. Le fleuve des Amazones, reflétait dans ses ondes limpides, les rayons du soleil et brillait comme une lame d'argent sortant des creusets de l'atelier.

Nous cotoyions ces rives humides sur un sable fin, dur et doré.

Après deux heures de marche à travers ce pays enchanté, nous arrivâmes sur le bord d'une colline au pied de laquelle dormait un beau petit lac d'environ douze arpents de diamêtre et dont les eaux brillantes comme du crystal nous permettaient de voir à une très-grande profondeur.

Un rocher couvert de nopals et de sycomores s'avançait à trois arpents dans le large. C'est là que nous allâmes nous placer pour faire la pêche.

Dès que nos lignes furent lancées à l'eau, le poisson se mit à mordre et si gloutonnement qu'aussitôt jetées il fallait les retirer, amenant sur la côte tout frétillant, tantôt un doré, tantôt une truite, tantôt un brochet.

A midi nous en avions pris au-dessus de trois cents. Alors sur un signe des Indiens, la pêche cessa, et les femmes descendant jusqu'au rivage, se mirent à les nettoyer.

Tandis qu'elles se livraient à ce travail, les deux Indiens nous conduisirent sur une petite colline, située à une quinzaine d'arpents du lac où aussitôt qu'ils y furent arrivés, ils se mirent à creuser la terre avec leurs tomohacks.

Hamelin et moi les regardions faire tout étonnés, car nous ne pouvions nous imaginer pourquoi ils fouillaient ainsi le sol. Mais nous ne fûmes pas longtemps dans cet état d'incertitude, car soudain, Oranuco se baissa, ramassa un objet d'un noir brillant, et s'avançant vers nous.

—Voilà, dit-il, une des ces pierres que vous autres blancs estimez tant.

—Quoi ! des diamants, m'écriai-je ?

—Oui, regardez, nous dit l'Indien.

—Mais non, vous vous trompez, Oranuco, le diamant n'a pas cette couleur.

Aussitôt il tira de sa poche une petite fiole et la débouchant avec beaucoup de précaution, il versa quelques gouttes de son contenu sur cette pierre; soudain une tache plus brillante que le crystal apparut à nos yeux. Nous la prîmes; nous l'examinâmes; c'était du diamant.

Oranuco nous enseigna à quel signe le reconnaître, et nous nous mîmes à l'œuvre. Nous en eûmes bientôt trouvé une vingtaine et nous fussions retournés archi-millionnaires à la case des Zumas, si des cris aigus et venant du rivage n'eussent à ce moment fait diversion à nos travaux.

Nous nous précipitâmes aussitôt vers le lac. Là il se passait une scène singulière. Huit Espagnols, dont les chevaux paissaient l'herbe à quelque distance, avaient percé de leurs lances deux des malheureuses Indiennes, et tenaient les deux plus jeunes par les cheveux.

—Vengeance, s'écria Oranuco, en saisissant son fusil, vengeance ! et il s'élança au secours de ses deux sœurs. Nous le suivîmes de près.

Arrivés sur la côte, nous fîmes feu et un Espagnol roula sur le sable.

Les sept autres Espagnols, nous apercevant, et voyant tomber l'un des leurs, sautèrent furieux sur leurs chevaux et s'avancèrent sur nous avec la rapidité d'une flèche.

Tout ceci fut fait si promptement que nous n'eûmes pas le temps de recharger nos armes.

—Ici, vite, nous dit Oranuco, en escaladant un rocher sur lequel nous nous arrétâmes.

Les Espagnols étaient arrivés au pied : sentant qu'il ne fallait pas nous donner le temps de recharger, ils sautèrent à terre et s'avancèrent sur nous au pas de charge.

Nous les attendions avec nos tomohacks, bien décidés de mourir plutôt que de céder un pouce de terrain.

Le combat s'engagea donc avec impétuosité de part et d'autre.

Au premier choc, j'abattis un Espagnol d'un coup de crosse de fusil. Le coup avait porté à la tête. La cervelle inondait son visage. Il tomba sur le père d'Oranuco percé d'un coup de lance au côté.

A la vue de son père mort, Oranuco se précipita sur le meurtrier de son père, et du tranchant de son tomohack lui trancha l'artère du cou.

Nous demeurions trois contre cinq. Les forces n'étaient pas égales, cependant malgré notre infériorité, nous leur eussions résisté avec avantage, nous eussions combattu à armes égales, mais les longues lances des Espagnols avaient une grande supériorité sur nos tomohacks.

Nous nous battîmes néanmoins en désespérés. Le combat fut long et acharné, et se serait probablement prolongé jusqu'à la nuit si, à ce moment, un accident fatal ne fut venu mettre fin au combat en nous forçant de fuir.

Le rocher sur lequel nous combattions était couvert d'une moussse épaisse, sous cette mousse se trouvait une crevasse de deux ou trois pieds de profondeur. Or, au moment où Hamelin, assiégé par deux Espagnols, retraîtait, en combattant, soudain la terre manqua sous ses pieds et il tomba percé d'un coup de lance.

A cette vue Oranuco, sentant que nous ne pourrions résister plus longtemps, s'élança au pied du rocher, et moi je me précipitai dans le lac, plongeant et nageant entre deux eaux jusqu'à un bouquet de joncs qui se trouvait à un arpent du rocher.

De cette place, je pouvais tout voir sans être vu. Sortant la tête au-dessus de l'eau pour respirer, j'aperçus Oranuco qui fuyait à cheval, poursuivi par les Espagnols qui m'avaient crus noyés.

Lorsque j'eus vu les Espagnols et Oranuco, disparaître dans le lointain au milieu du tourbillon de poussière que soulevaient les pieds de leurs chevaux, je gagnai aussitôt la rive, afin de

porter secours à Hamelin s'il en était encore temps. Je le trouvai baigné dans son sang ; une balle lui avait traversé la poitrine, je mis la main sur son cœur, il battait encore. Je courus chercher de l'eau et lui lavai le visage, puis je lui fit glisser quelques gouttes de vin entre ses lèvres entr'ouvertes.

Il donna bientôt des signes de vie, et ses yeux s'ouvrirent.

—Ah ! me dit-il, c'est fini, cher Deschamps, je vais trouver bientôt la fin de toutes mes douleurs.

Il tira de son sein son portrait et me le donna en disant :

—Tiens, cher Deschamps, prends ceci en souvenir de moi.

Je pleurais comme un enfant.

—Voici, continua-t-il, un médaillon : ce sont les cheveux de ma pauvre mère et ceux d'Helmina. Quand je serai mort tu les déposeras sur ce cœur qui les a tant aimées.

Ces efforts l'avaient épuisé ; sa voix faiblissait ; je lui donnai un peu de vin. Ce cordial le ranima.

—Cher Deschamps, reprit-il, quand tu seras de retour dans ma patrie, tu diras à ma cousine Cécile, si elle vit encore, que je suis mort en pro-

nonçant son nom et celui d'Helmina. Tu lui diras que je lui lègue la terre qui me reste. Et toi, cher Deschamps, serre-moi la main que je te dise le dernier adieu !

Je la pris et je la portai à mes lèvres. Il tomba alors dans une espèce d'extase. Ses yeux plongeaient dans l'azur du ciel. Oh ! murmura-t-il en tendant la main, la voilà qui vient me chercher ; Oh ! qu'elle est belle, mon Hel..mi.... na !!! O Jésus !

En prononçant ces dernières paroles, un sourire angélique effleurait ses lèvres. Je me penchai pour lui donner le baiser d'adieu ! il était mort !!!!!

Alors, de peur que les Espagnols ne revinssent, je chargeai mon malheureux ami sur mes épaules et je me dirigeai vers la forêt : Quand j'y entrai le soleil allait se coucher, je m'enfonçai dans l'épaisseur du bois, une demi-heure après j'arrivai sur les bords sablonneux d'une petite rivière calme et profonde, je déposai Hamelin sur ce sable éblouissant de blancheur, j'allai ensuite cueillir de la mousse verte dont j'en fis un lit funèbre à mon ami, je passai la nuit en prière auprès de ses restes mortels et le matin à l'aurore je creusai dans le sable avec mon tomohack une fausse et je l'y couchai. Ces devoirs accom-

plis je gravai sur une pierre avec la pointe de mon poignard l'épitaphe suivante :

" O vous, qui passez dans ces lieux, priez pour un infortuné qui mourut assassiné loin de sa patrie. Il fut forcé de s'exiler pour avoir voulu affranchir son pays de l'esclavage.

O mes bien-aimés compatriotes, fuyez les séditions ; soutenez vos droits, cela est juste, mais soutenez-les par des moyens qui ne vous mettent pas dans la triste alternative de choisir entre la mort et l'exil. Ne vous laissez jamais entraîner par les discours incendiaires d'orateurs qui cherchent moins votre bonheur que le moyen de s'élever aux honneurs en se servant de vous comme de marchepieds. Fuyez donc la révolte, car la rébellion conduit à l'exil ou à l'échafaud. "

FIN.

